

LQ

critique
+ littérature

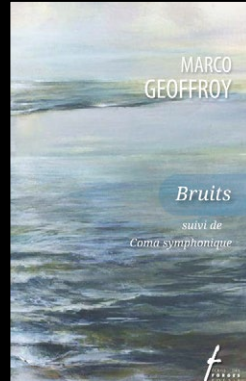


Leonard
Cohen

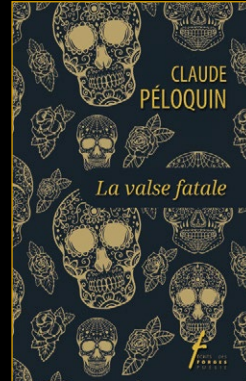
NOS NOUVEAUTÉS



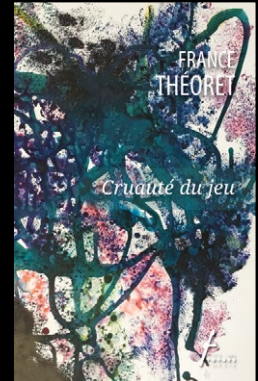
À LA LISIÈRE DU MONDE
Isabelle Courteau



BRUITS suivi de
COMA SYMPHONIQUE
Marco Geoffroy



LA VALSE FATALE
Claude Péloquin



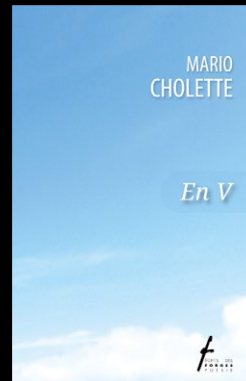
CRUAUTÉ DU JEU
France Théoret



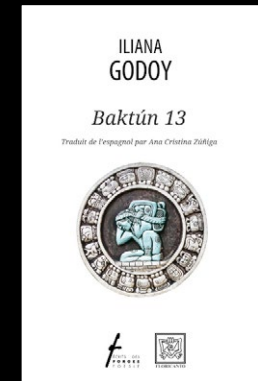
FLÂNERINAGE
Réjean Plamondon



CETTE MUSIQUE DE KEATS
Claude Beausoleil



EN V
Mario Cholette



BAKTÚN 13
Iliana Godoy



Créateurs d'étincelles

NOUVEAUX TIRAGES



PAGES INTIMES DE MA PEAU
Josée Yvon



PREMIERS SOINS
David Goudreault

Fondateur Adrien Thério
Membre honoraire André Vanasse

Équipe

Éditeur Alexandre Vanasse
Rédactrice en chef Annabelle Moreau
Coordonnateur éditorial Jérémy Laniel

Comité de rédaction

Sébastien Dulude, Marie-Michèle Giguère, Jérémy Laniel, Kim Leblanc, Annabelle Moreau, Alexandre Vanasse

Cahier Leonard Cohen Jimmy Beaulieu, Carole David, Michel Garneau, Pascal Girard, Michel Hellman, Emmanuel Kattan, Chantal Ringuet, Dominic Tardif, Mélodie Vachon Boucher

Cahier Dossier Samuel Mercier, Stanley Péan

Cahier Critique Isabelle Beaulieu, Normand Cazalais, François Cloutier, Sébastien Dulude, Thomas Dupont-Buist, Evelyne Ferron, Ariane Gélinas, Paul Kawczak, Jérémy Laniel, Valérie Lebrun, Rachel Leclerc, Michel Lord, Michel Nareau, Caroline R. Paquette, Stéphane Picher, Hélène Rioux, Christian Saint-Pierre, Marie-Ève Sévigny, Emmanuel Simard, Maité Snauwaert

Cahier Vie littéraire Stéphane Dompierre, Éric Dupont, Ralph Elawani, Pascal Girard, Tristan Malavoy, Jean-Philippe Martel, Jean-François Nadeau, Yvon Paré

Cahier Création Catherine Ocelot, François Rioux, Élise Turcotte

Lettres québécoises est une revue trimestrielle publiée en mars, juin, septembre et décembre.

La revue est subventionnée par le Conseil des arts du Canada (CAC), le Conseil des arts de Montréal (CAM) et par le Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ). **Lettres québécoises** est répertoriée dans *Érudit* et *Repère*. **Lettres québécoises** est membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP).

Les collaborateurs sont entièrement responsables des idées et des opinions exprimées dans leurs articles.

Photographie de la page couverture

Sandra Lachance [sandrachance.net]

Direction artistique et infographie Alexandre Vanasse

Révision linguistique

Marie Saur

Correction d'épreuves

Diane Martin

Distribution

Dimedia
Impression Marquis imprimeur

ISBN | Version papier 978-2-924360-21-7

ISBN | Version numérique 978-2-924360-22-4

ISSN | 0382-084X

Poste-publications envoi n° 41868016

Parution décembre 2017

Envoi de livres pour recension

C.P. 83577, succursale Garnier, Montréal (Québec) H2J 4E9

Responsable de la publicité

Alexandre Vanasse [alexvanasse@lettresquebecoises.qc.ca]

Abonnements

PAR INTERNET www.lettresquebecoises.qc.ca

PAR LA POSTE Service d'abonnement SODEP

C.P. 160, succ. Place d'Armes, Montréal (Québec) H2Y 3E9

téléphone 514 397-8670 • abonnement@sodep.qc.ca

Rédaction

C.P. 83577, succursale Garnier, Montréal (Québec) H2J 4E9

info@lettresquebecoises.qc.ca • 514 237-1930

www.lettresquebecoises.qc.ca

Sommaire

Éditorial

par Annabelle Moreau 3

Cahier Leonard Cohen

Dear Leonard | Carole David 7
Le poète et l'écrivain | Chantal Ringuet 8
Alimenter les dialogues intérieurs | Emmanuel Kattan 11
La nécessaire obsession de la poésie | Dominic Tardif 15
Poème | Michel Garneau 18

Cahier Dossier | Musique + littérature : chicane de famille ?

Éternel Nobel | Samuel Mercier 22
Un art mineur, la chanson ? | Stanley Péan 24

Choix de la rédaction 2017

L'année littéraire en quarante-cinq titres 29

Cahier Critique

Tangvald d'Olivier Kemeid | Thomas Dupont-Buist 36
Phototaxie d'Olivia Tapiero | Caroline R. Paquette 37
Manikanetish de Naomi Fontaine | Michel Nareau 38
La Bosco de Julie Mazzieri | Paul Kawczak 39
Aphélie de Mikella Nicol | Marie-Michèle Giguère 40
Les argonautes de Maggie Nelson | Isabelle Beaulieu 41
Sweetland de Michael Crummey | Thomas Dupont-Buist 42
La vie rêvée des grille-pain d'Heather O'Neill | Caroline R. Paquette 43
Sommeil de plomb de Nino Ricci | Hélène Rioux 44
Le jeu de la musique de Stéphanie Clermont | Michel Lord 45
Routes secondaires d'Andrée A. Michaud | Marie-Ève Sévigny 46
L'ombre des monastères de Jean Louis Fleury | Normand Cazalais 47
De synthèse de Karoline Georges | Ariane Gélinas 48
Écrire et publier au Québec : Les littératures de l'imaginaire
de Geneviève Blouin, Isabelle Lauzon et Carl Rocheleau | Ariane Gélinas 49
D'où surgit parfois un bras d'horizon de Denise Desautels | Sébastien Dulude 50
Au milieu du monde de Marc Séguin | Sébastien Dulude 51
Cette musique de Keats de Claude Beausoleil | Rachel Leclerc 52
Suie de Jean-Sébastien Huot | Rachel Leclerc 53
La dévoration des fées de Catherine Lalonde | Jérémy Laniel 54
911 de Daniel Leblanc-Poirier | Jérémy Laniel 55
Savoir compter et Hamster de Marianne Dansereau | Christian Saint-Pierre 56
La coalition de la Robe de Marie-Claude Garneau, Marie-Ève Milot
et Marie-Claude St-Laurent | Christian Saint-Pierre 57
Shelton & Felter, tome 1 : La mort noire de Jacques
Lamontagne | François Cloutier 58
Red Ketchup, tome 9 : Élixir X de Réal Godbout et Pierre
Fournier | François Cloutier 59
De l'utilité de l'ennui : textes de balle d'Andrew Forbes | Stéphane Picher 60
Faire partie du monde, collectif | Valérie Lebrun 61
Le corps noir de Jean-Claude Charles | Maité Snauwaert 62
Avec Wajdi Mouawad : Tout est écriture de Sylvain Diaz | Maité Snauwaert 63
Dictionnaire historique du Plateau Mont-Royal, collectif | Evelyne Ferron 64
Edmund Alley de Gilles Lapointe | Emmanuel Simard 66
Impermanence de Renaud Philippe | Emmanuel Simard 67
Les libraires craquent 68

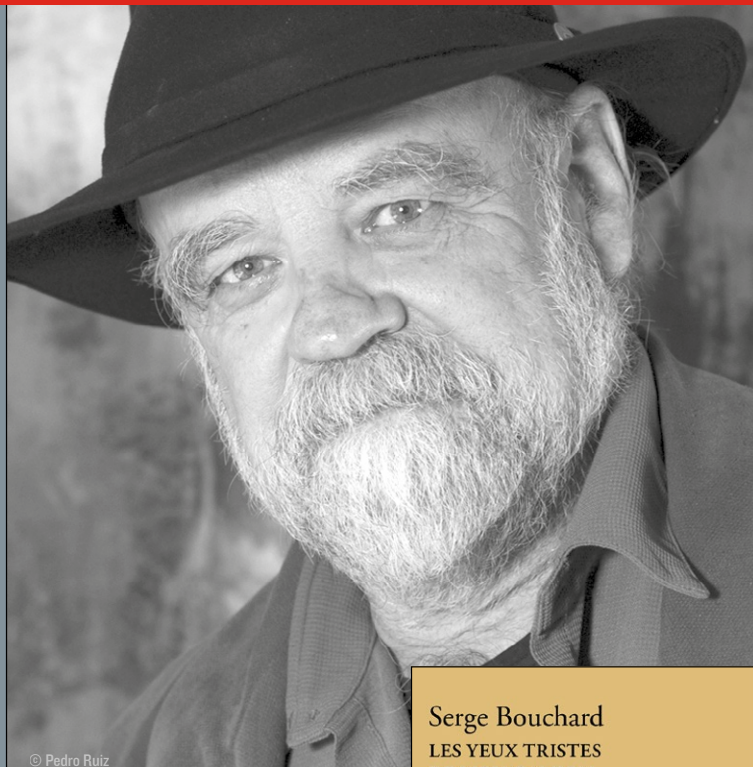
Cahier Vie littéraire

L'année littéraire | Jean-Philippe Martel 70
Faites circuler | Ralph Elawani 72
L'échappée du temps | Jean-François Nadeau 74
Jeunateur | Stéphane Dompierre et Pascal Girard 76
Transports | Éric Dupont 77
Écrire ailleurs | Tristan Malavoy 78
Chronique délinquante | Yvon Paré 80

Cahier Création

Récit | Élise Turcotte 82
Poésie | François Rioux 85
Lecture illustrée | Catherine Ocelot 89
Critiques pour emporter 92

LE BORÉAL FÉLICITE SES LAURÉATS ET FINALISTES DES PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL

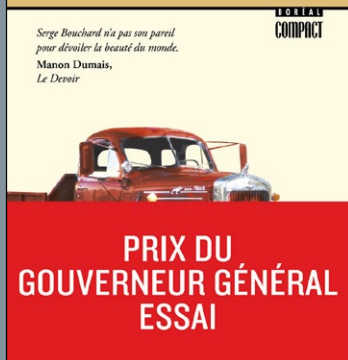


© Pedro Ruiz

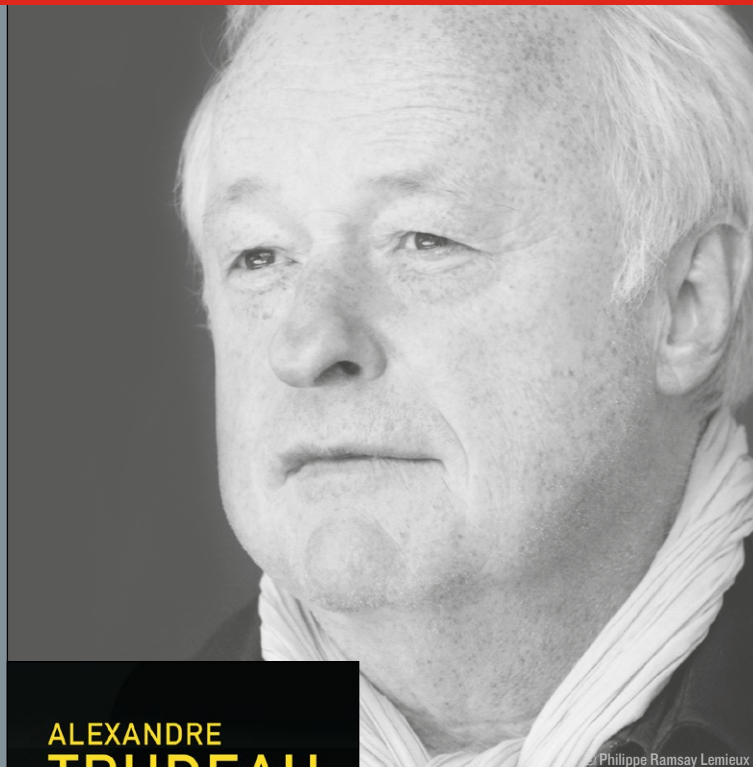
Serge Bouchard
LES YEUX TRISTES
DE MON CAMION
essai

**SERGE
BOUCHARD**
CATÉGORIE
ESSAI

« Sa langue imagée s'allie à la tendresse de son regard pour célébrer la grande et la petite histoire. »
Comité d'évaluation



**PRIX DU
GOUVERNEUR GÉNÉRAL
ESSAI**



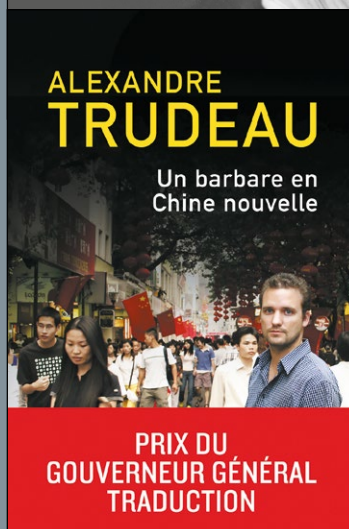
Philippe Ramsay Lemieux

ALEXANDRE
TRUDEAU

Un barbare en
Chine nouvelle

**DANIEL
POLIQUIN**
CATÉGORIE
TRADUCTION

« Une écriture sobre et directe qui nous tient constamment en haleine. »
Comité d'évaluation

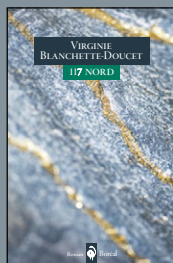


**PRIX DU
GOUVERNEUR GÉNÉRAL
TRADUCTION**

FINALISTES CATÉGORIE ROMAN

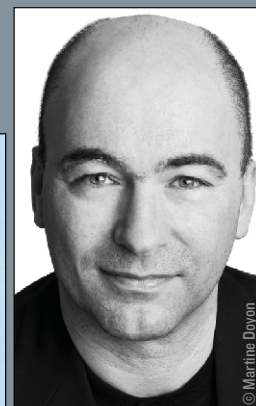


© Frédéric Duchesne



**VIRGINIE
BLANCHETTE-
DOUCET**
117 NORD

**MICHAEL
DELISLE**
LE PALAIS DE
LA FATIGUE



© Martine Doyon

Et la chanson ?

Il y aura bientôt un an, en janvier 2017, je m'enrôlais chez *LQ*. Je m'enrôlais, comme on adhère à un parti, à un groupe, aux valeurs d'une famille. J'avais cependant le loisir de choisir mon camp : celui des mots et de la littérature, des auteurs et des idées. J'imaginai alors la publication qui venait de fêter son 40^e anniversaire comme un paquebot en pleine tempête qu'il fallait ramener à bon port. Au-delà des métaphores maritimes et militaires, cette année a été incroyable et a permis à notre petite équipe de s'éclater sur tous les plans.

Le chemin parcouru me donne le vertige et me confirme que j'ai eu raison de prendre pays et de croire en l'intelligence et la curiosité de nos lecteurs. Les nombreux projets que nous avons en tête me donnent aussi le vertige, et j'espère pouvoir en concrétiser certains en 2018. Bien sûr, le financement public est un enjeu de tous les instants pour une publication culturelle comme la nôtre, tout comme la nécessité d'avoir des abonnés et des acheteurs fidèles. Ce sont pour eux que nous travaillons d'arrache-pied.

Je me répète, mais ce sont les collaborateurs, journalistes, libraires, critiques, auteurs et photographes qui font la qualité d'une revue, et travailler avec eux est un réel privilège, peut-être le plus grand d'une rédactrice en chef. Discuter avec les lecteurs lors des salons, rencontres, tournées en est un autre, et les occasions enrichissantes se sont multipliées au cours de l'année. J'ai récolté des commentaires et témoignages qui m'ont bousculée parfois, mais qui, chaque fois, m'ont fait réfléchir.

Ainsi, en octobre dernier, à l'invitation d'une professeure de cégep, je suis allée m'entretenir de journalisme culturel avec les étudiants de son cours de littérature et création. Le groupe venait de passer la première heure et demie de la séance à analyser notre numéro de septembre – avec Audrée Wilhelmy en couverture – et s'apprêtait à me poser des questions durant les quatre-vingt-dix minutes suivantes.

En me rendant à cette rencontre, je m'étais demandé ce que l'on peut bien penser des magazines culturels à dix-huit ans. Hormis le journal étudiant de mon cégep – le *MotDit*, que je lisais assidûment et auquel je collaborais –, je ne me rappelle pas avoir eu entre les mains de périodiques culturels à cet âge-là. Il y avait bien l'hebdomadaire *Voir*, que l'on prenait encore au sérieux. Manquions-nous de passeurs ? Mes professeurs nous exhortaient à sortir du sous-sol de nos parents pour aller au cinéma et au théâtre, mais jamais ne les ai-je entendus nous conjurer de nous abreuver aux magazines culturels québécois. Pourtant, plusieurs revues, dont *Spirale*, *Liberté*, *24 images*, *Jeu*, *Inter* existaient déjà (en plus des fanzines et autres fruits des presses artisanales, sans compter la presse internationale). Au début des années 2000, quelle brèche aurait pu s'ouvrir pour que j'y plonge ?

Mais revenons à la période de questions de cette classe du cégep de Saint-Hyacinthe. Des mains se sont levées d'un côté et de l'autre d'une trentaine de têtes. Timidement au début certes, mais chaque fois les questions étaient, elles, posées avec un aplomb certain. La pertinence, c'est toujours appréciable – et les questions l'étaient –, mais la candeur nous permet en outre de nous rendre compte si nous maîtrisons vraiment notre sujet et si nous sommes en mesure de bien le vulgariser. Voilà ce jeune homme qui, du fond de la classe, lève la main et pose la plus simple des questions :

– Dans un magazine comme le vôtre, pourriez-vous parler de chansons ?

Vous connaissez certainement cette sensation de valser avant qu'un début de réponse ne trouve son chemin. Eh bien, ç'aurait été exactement le cas si ce n'est que ma planche de salut se trouvait dans le numéro que vous tenez entre les mains.

– Évidemment, il y a possibilité de traiter de la chanson d'un point de vue littéraire. Le prochain numéro est d'ailleurs consacré à Leonard Cohen et aux liens entre musique et littérature.

L'étudiant n'a rien ajouté. Il a souri. Connaissait-il Cohen ? Sans doute. Du moins, le nom du poète et chanteur a paru le satisfaire, comme un passe-partout – connaissait-il *Passe-Partout* ?

Leonard Cohen, donc. Une double première pour *LQ*. Un anglophone en couverture, de surcroît reconnu pour ses chansons, mais dans l'ombre desquelles une œuvre littéraire immense demande à être considérée à sa juste valeur. Je me souviens de la réunion du comité de rédaction, au tout début de l'année 2017, où le nom de Cohen a surgi parmi d'autres. C'est Kim Leblanc qui l'a prononcé la première – libraire et grande amatrice de musique, elle avait de la suite dans les idées – et comme devant la classe d'étudiants, j'ai eu quelques secondes d'absence avant de plonger et d'acquiescer. Oui, Cohen. Oui, Leonard. Il y avait une place pour lui à *LQ*.

Lorsqu'il reçut un prix Juno, en 1993, dans la catégorie *Vocalist of the Year*, Leonard avait ironisé avec son humilité habituelle à propos de cette récompense : « *Only in Canada could somebody with a voice like mine wins vocalist of the year* » (« Il y a seulement au Canada que quelqu'un doté d'une voix comme la mienne peut gagner le prix du chanteur de l'année »). À cela nous ajoutons que cette voix et les poèmes qu'elle a chantés depuis les années 1960 sont traversés d'une expérience profondément ancrée dans la réalité québécoise et que son histoire d'amour avec Montréal demeure éternelle.

Mesdames et messieurs, monsieur Leonard Cohen.

Annabelle Moreau





Textes

Carole David

Chantal Ringuet

Emmanuel Kattan

Dominic Tardif

Michel Garneau

Illustrations

Mélodie Vachon Boucher

Michel Hellman

Pascal Girard

Jimmy Beaulieu

Photographies

Sandra Lachance

Leonard Cohen



mélodie

Dear Leonard,

Je t'écris cette lettre dans une ville hantée par les fantômes de ses écrivains et de ses saints, Lisbonne. Je pense à la nôtre, celle qui nous a vus naître toi à l'ouest, moi à l'est dans ce Montréal que je squatte depuis toujours et qui n'a plus de rapport avec celui d'hier, me ramenant inévitablement à ta présence. Il me plaît que, même dans ce Lisboa que je découvre un peu chaque jour, il y ait ta musique et tes mots pour me conforter quand je reviens le soir, fourbue. Je n'ai jamais habité un appartement, une chambre d'hôtel, une maison sans toi. Il m'est difficile de dire tout ce que je te dois. Tu fais partie de cette cohorte d'écrivains qui m'animent. L'idée que tu vivais et travaillais parmi nous a fait de toi ce personnage qui n'a rien à voir finalement avec le poète que tu es. Ce vedettariat ne t'a pas empêché d'atteindre cette rigueur et, à travers elle, ta plénitude.

La dernière fois que je t'ai vu, tu m'as demandé de t'acheter une bouteille d'eau. Quand je suis revenue, tu étais parti. « *Excuse me for not dying.* » J'entends encore ta voix résonner. C'était au Centre Bell, une de tes dernières prestations un soir de novembre, le mois des morts. La douleur que m'a causée ta disparition. Je t'ai vu pleurer pendant la chanson *Le partisan*. Tu avais l'entièreté de l'Europe sur ton dos. Avec toi, j'avais élaboré une théorie de la mélancolie. Durant notre périple, nous avons accumulé les fragments, les ruines comme si chacun de tes vers faisait partie d'un manuel de survie. Ton goût pour le tragique tranquille, la poésie de García Lorca, celle de Layton. Ta passion pour Hank Williams le cowboy valait bien tous les hommages pieux aux fausses célébrités.

Nous aimions marcher sur l'interminable boulevard Saint-Laurent. À l'époque, j'avais mon *thorn blue raincoat*. En remontant du fleuve au quartier italien, nous en étions venus à la conclusion que ma famille avait travaillé dans la guenille pour la Friedman Company qui appartenait à ton père et à ses frères. Poète célèbre et chanteur inconnu désargenté, tu avais été obligé d'y faire des heures, de puncher ta carte pour continuer à écrire. Au dire de ma mère, les Juifs étaient les meilleurs patrons du monde. Le vendredi, elle allait allumer la cuisinière chez madame Kaufmann, rue Dante. Enfant, je mangeais des pains aux œufs, de la viande fumée et les pâtisseries de la boulangerie Levine. Ceci était mon corps finalement.

Ainsi, nous avons existé ensemble bien avant de nous fréquenter dans une autre vie. Jeanne d'Arc, Kateri Tekakwitha, tu chantais mes saintes préférées, tes visions étaient les miennes. Notre degré de séparation minime, à peine quelques rues, de petits murs de briques que je franchissais pour te voir passer sur la frontière de notre ville tant aimée. Nous avons construit notre ghetto à coups de vérités, de folie, de grâce détournée.

Pendant les hivers de force, je te cherchais aux alentours de la pharmacie Labow, avenue des Pins, tu sais celle dont Réjean Ducharme parle dans un de ses romans. Je t'en voulais de fuir pour te réfugier sur ton île de chaleur dans ta chambre de création. Durant ces années, je te croisais dans les centres d'artistes, dans ce bar de la rue Saint-Paul où on faisait la traversée des apparences. Maintenant que je suis dans la jeunesse de ma vieillesse, je peux affirmer que je resterai marquée par toi. Depuis notre première rencontre, je suis parvenue à entendre ma propre voix. Je ne suis plus la choriste que j'aurais aimé être juste derrière toi sur la scène. Est-ce pour cette raison que tu es disparu ?

Avant de te quitter, je voulais te dire que je suis passée devant ta maison quelques semaines après ta mort. J'en avais été incapable le 7 novembre 2016. Le sanctuaire devant les portes de ta demeure tenait toujours debout. Un ami poète venu d'Italie, Fabio Scotto, m'accompagnait. Je l'ai pris en photo devant ce petit autel improvisé et j'ai refait avec lui le rituel de mon adolescence, de mon errance juive : le fleuve, le Vieux-Montréal, le boulevard Saint-Laurent. Nous sommes entrés dans la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours, nous nous sommes agenouillés et nous avons prié pour toutes les Suzanne dans la lumière de décembre. Depuis, je te cherche à tâtons pour que tu me viennes en aide.

Sincerely,

C. David



Le poète et l'écrivain

Cinq moments littéraires de la carrière de Leonard Cohen.

Chantal Ringuet

1943. Le premier acte poétique | Entre deuil et création

À la mort de son père, le jeune Leonard, neuf ans, écrit un message qu'il dépose secrètement dans un nœud papillon du défunt avant de l'enterrer dans le jardin de la maison familiale. Plus tard, il dira qu'il s'agissait de son premier acte de poète. Il précisera d'abord que s'il avait pu gravir une montagne à cette occasion, il serait devenu alpiniste; ensuite, que son œuvre entière n'est sans doute que le prolongement de ce geste originel. Événement déterminant s'il en est, la mort du paternel représente une perte colossale, dont il puise un sentiment de gravité qui deviendra sa marque.

En même temps, le décès du père scelle son lien avec le judaïsme. Dans son deuxième album, *Songs From a Room* (1969), Cohen y fera allusion dans la chanson *Story of Isaac*. Celle-ci s'inspire du récit biblique dans lequel Dieu met à l'épreuve Abraham en lui demandant de sacrifier son fils puis, au dernier moment, envoie un ange pour arrêter son geste. Dans le judaïsme, le nom Cohen réfère à une prestigieuse lignée, celle des *cohanim*, les grands prêtres qui officiaient jadis dans le Temple de Jérusalem.

Aujourd'hui, *Beautiful Losers* est considéré comme l'ouvrage qui marque l'entrée du roman canadien de langue anglaise dans la postmodernité.

1956. *Let Us Compare Mythologies* | L'émergence du jeune poète

À l'Université McGill, Leonard Cohen étudie la poésie auprès de Louis Dudek et la prose avec de Hugh MacLennan. Il fait la connaissance du poète Irving Layton, qui devient son ami et mentor. Plus tard, il résumera leur amitié dans une formule dorénavant célèbre : « Je lui ai montré comment s'habiller et il m'a enseigné comment devenir éternel. » Layton introduit le jeune homme dans les cercles littéraires de la ville, et celui-ci participe à plusieurs lectures de poésie dans des boîtes de nuit du centre-ville avec accompagnement de musique jazz.

Il fait paraître quelques textes dans le magazine littéraire montréalais *CIV/n* (1953-1955) avant d'obtenir son diplôme en études anglaises (1955). En 1956, il publie son premier recueil de poèmes, *Let Us Compare Mythologies* dans la « McGill Poetry Series » fondée par Dudek. Ce recueil est fortement inspiré de la poésie de l'Espagnol Federico García Lorca, l'ardent défenseur de la liberté que Cohen a découvert à quinze ans. Suivra *A Spice-Box of Earth* (1961), son recueil de poèmes le plus populaire. Dans une langue sensuelle et raffinée, Cohen y aborde, comme dans *Let Us Compare Mythologies*, les thèmes qui seront récurrents de son œuvre, tels que le rapport aux origines, l'héritage de la tradition juive, l'amour et la tâche du poète.

Le critique Robert Weaver qualifiera l'auteur du « plus talentueux de tous les jeunes poètes du Canada anglais ». Leonard Cohen s'intéressera ensuite à la Seconde Guerre mondiale et à la Shoah dans *Flowers for Hitler* (1964). En 1969, il est le gagnant d'un prix du Gouverneur général pour *Selected Poems 1956-1968*, sa première anthologie. Il décline les honneurs sous prétexte que « la poésie elle-même l'interdit absolument ».



Photo: Sandra Lachance

1966. *Beautiful Losers* ou le romancier provocateur

Un premier roman, *The Favourite Game*, paraît en 1963. Bien qu'il s'impose comme une figure incontournable de sa génération – ainsi qu'en rend compte le documentaire de l'Office national du film du Canada *Ladies and Gentlemen... Mr. Leonard Cohen* (1965), réalisé par Donald Brittain et Don Owen –, le jeune écrivain n'est pourtant pas à l'abri de l'échec. Preuve en est l'accueil critique assez tiède que reçoit son deuxième roman, *Beautiful Losers* (1966). L'histoire racontée est celle d'un triangle amoureux composé d'un folkloriste canadien-anglais anonyme, de son épouse amérindienne, Edith, qui s'est suicidée, et de son meilleur ami, F., un Canadien français membre du Parlement et dirigeant d'un mouvement séparatiste. Se déroulant au Québec, le récit entrelace les aventures des protagonistes avec le récit mythique de Kateri Tekakwitha, la vierge mohawk qui deviendra une sainte. S'y mélangent mysticisme, sexualité, usage de drogues et excès des sens. Sa forme éclatée en fait un « roman expérimental » où se rencontrent les trois peuples fondateurs du Canada : Amérindiens, Canadiens français (Québécois) et Canadiens anglais.

La parution de *Beautiful Losers* marque un tournant décisif dans la carrière littéraire et artistique de Leonard Cohen. Au pays, le roman attire peu les acheteurs et provoque la controverse. Le critique Robert Fulford le qualifie à la fois de « livre le plus révoltant jamais écrit au Canada » et de « l'ouvrage canadien sans doute le plus intéressant de l'année 1966 ». Déçu par cet accueil mitigé, Cohen quitte Montréal pour les États-Unis. Il abandonne la littérature et, deux ans plus tard, se lance dans une carrière musicale avec un premier album, *Songs of Leonard Cohen*. Il faut attendre la génération suivante pour que *Beautiful Losers* reçoive une véritable reconnaissance littéraire. Aujourd'hui, il est considéré comme l'ouvrage qui marque l'entrée du roman canadien de langue anglaise dans la postmodernité.

1984 1984. *Book of Mercy* | Retour aux origines

Au début des années 1980, Cohen prend ses distances avec la scène musicale, et il s'investit surtout dans l'écriture. En 1984, six ans après la publication du recueil poétique *Death of a Lady's Man* (1978), il fait paraître un nouveau recueil, *Book of Mercy*, qui remporte le Canadian Authors Association Literature Award for Poetry. Ouvrage de psaumes contemporains ponctué de nombreuses références au judaïsme traditionnel, il est sans contredit le recueil le plus intime de l'auteur. Rédigé durant une intense période de réflexion sur sa vie et son art, *Book of Mercy* reflète la lutte d'une âme engagée dans ce Cohen appelle « une sorte de conversation sacrée ». L'écriture méditative, tout en nuances, en fait l'un des plus remarquables mélanges de confessions et de quête spirituelle.

La période créatrice ayant donné lieu à *Book of Mercy* engendre également une autre œuvre centrée sur la transcendance et la beauté : l'album *Various Positions* (1984), sur lequel figurent *Dance Me to the End of Love* et la chanson phare *Hallelujah*, qui deviendra la plus célèbre du répertoire de Cohen.

2006 2006. *Book of Longing* | Du désir avant toute chose

À la fin de sa carrière, l'auteur-compositeur-interprète de renommée internationale renoue avec le métier d'écrivain. Il fait paraître le recueil *Book of Longing* (2006) accompagné de ses propres dessins. L'ensemble regroupe cent soixante-sept poèmes – tous des inédits – écrits depuis la fin des années 1970. La majorité en a été rédigée durant la retraite de Cohen au monastère zen du Mount Baldy, en Californie, où il a résidé en permanence de 1994 à 1999. Aux thèmes de l'amour, de la gravité et de la quête spirituelle, s'ajoute le désir qui guide sa démarche depuis sa jeunesse. Le cœur unifié, symbole de la vérité universelle que l'on retrouvait déjà dans *Book of Mercy* et sur l'album *Various Positions*, y apparaît à plusieurs reprises. *Book of Longing* a été traduit en français québécois par Michel Garneau sous le titre *Le livre du constant désir* (Hexagone, 2007). Vingt-trois poèmes tirés de l'ouvrage ont été mis en musique par le compositeur Phillip Glass, qui a intitulé cet album *Book of Longing. Song Cycle Based on the Poetry and Artwork of Leonard Cohen* (2007). ♦



Alimenter les dialogues intérieurs

Emmanuel Kattan

De son propre aveu, tout a commencé avec Federico García Lorca. Leonard Cohen a quinze ans. Il bouquine distraitement dans une librairie de livres usagés à Montréal. Voilà qu'il tombe sur un recueil de poèmes de l'écrivain espagnol, assassiné par les milices franquistes en 1936. Il parcourt l'ouvrage, lit quelques vers : « Par la Porte d'Elvire, je vais te voir passer pour surprendre tes cuisses et me mettre à pleurer¹ ». Tout de suite, il est séduit. Il dira plus tard, dans une entrevue à la BBC², qu'il a trouvé chez Lorca un paysage qu'il pouvait habiter.

Si l'œuvre poétique semble parfois en accord avec l'ordre du monde et la souveraineté divine, le plus souvent, elle meurtrit l'harmonie à laquelle, ultimement, elle aspire.

Cette rencontre avec la poésie de García Lorca se fera sous le signe de la reconnaissance et de la correspondance. Reconnaissance, tout d'abord, parce qu'il a entendu dans la langue, à la fois lyrique et douloureuse, de Lorca, une musique qui répondait à ses intuitions secrètes. Il n'a pas cherché à imiter Lorca ; plutôt, il a voulu occuper le même espace. Inspiré par lui, Cohen a cherché, dans la nature, le paysage des moments premiers où l'imagination, comme sur une toile, pouvait projeter sa lumière. L'eau, les fleurs, le sang ne sont pas des symboles, élevant notre regard vers une quelconque éternité partagée. Plutôt, ils tracent un chemin qui nous ramène au monde, un monde que, dans notre précipitation et nos égarements quotidiens, nous avions négligé et que le chant du poème descelle, décode et illumine.

Dans le premier recueil de Cohen, *Let Us Compare Mythologies*, publié en 1956, plusieurs poèmes résonnent du désespoir mesuré de Lorca. On y trouve les mêmes horizons clos, éclairés d'images exaltées et violentes ; la même résistance face aux élans de l'histoire et à la tendresse calomniée. Dans le poème *Ballad*, Cohen imagine les derniers moments du Christ et, dans une langue dont le rythme et les oscillations font écho à Lorca, il réinvente, pour son propre compte, la résurrection, la naissance de l'avenir, enracinées dans la mort :

<i>He dipped the flower Into a wound And hoped that a garden Would grow in his hand.</i>	Il plongea une fleur Dans une blessure Espérant qu'un jardin Renaîsse dans sa main ³ .
--	--

Il est difficile de ne pas songer, en lisant ces vers, à l'artiste lui-même qui, tout comme le Christ, puise dans sa propre douleur pour offrir aux autres un chemin – peut-être pas le salut, mais au moins un horizon vers lequel orienter ses regards. Si Cohen reconnaît en Lorca le lieu d'une poésie dénudée, crue, dénuée d'artifices, il y décèle aussi les correspondances qui tissent, au-delà de l'abîme des jours, les liens d'une langue commune.

Ainsi, lorsque, en 1986, on demande à Leonard Cohen de participer à un album collectif, *Poets in New York*, commémorant le cinquantenaire de la disparition du poète espagnol, Cohen ne se contente pas de traduire vers l'anglais le poème *Pequeño Vals Vienès (Petite valse viennoise)* de Lorca, il lui insuffle sa propre voix, sachant qu'elle s'élève depuis la même origine. Leurs paroles, en d'autres termes, répondent à un même appel et, dans leur rencontre, érodent les frontières du temps. Les deux poètes, à des années de distance, commentent une réalité unique, comme s'il ne pouvait y avoir qu'une seule langue, accueillie sur plusieurs rives, comme si l'illusion du temps avait démultiplié une intuition première, l'épreuve d'une seule existence :

<i>And I'll dance with you in Vienna,</i>	Et je danserai avec toi à Vienne,
<i>I'll be wearing a river's disguise.</i>	Je porterai le masque d'une rivière.
<i>The hyacinth wild on my shoulder</i>	La jacinthe, sauvage, sur mon épaule
<i>My mouth on the dew of your thighs.</i>	Ma bouche sur la rosée de tes cuisses.

Le maître Layton

Si la poésie de Lorca a façonné, de sa sensualité violente, les premiers élans créatifs de Leonard Cohen, le poète qui l'a guidé et dont l'imagination a alimenté ses dialogues intérieurs pendant les premières années de sa carrière a été Irving Layton. De vingt-deux ans son aîné, Layton, né en Roumanie en 1912, lui a fait découvrir le pouvoir ambigu des mots : pouvoir de conférer une nouvelle forme à la réalité ; pouvoir de provoquer, aussi, et d'entailler cette réalité lorsque ses conventions, ses codes et ses normes étouffent l'invention et l'aventure de la pensée.

Une amitié profonde et durable liera les deux hommes. À Montréal, ils fréquentent les mêmes cafés et Layton sera souvent l'invité de Cohen à Hydra, l'île grecque où il a acheté une maison pour écrire. Leurs groupes d'amis montréalais comprennent surtout des artistes canadiens-anglais, mais Cohen ne se résigne pas à la réalité des « deux solitudes » : il apprend le français et se lie d'amitié avec quelques francophones, dont le sculpteur Armand Vaillancourt. La compagnie de ce dernier lui inspirera la fameuse chanson *Suzanne*.

Cohen n'a pas la grandiloquence et la façon de Layton, son goût de l'esbroufe, son talent pour les déclamations impétueuses. Mais à travers la relation qui se tisse entre eux, on ne peut s'empêcher de penser que Cohen admire ce maître des mots et se reconnaît dans un paysage poétique où haine et amour, côte à côte, alimentent de leur tension l'effort de l'écrivain. Surtout, Cohen est séduit par l'ironie grinçante de son aîné. Elle traverse toute son œuvre, mais nulle part n'est-elle aussi présente que dans son recueil publié en 1972, *The Energy of Slaves* :

<i>Each man</i>	Chacun
<i>has a way to betray</i>	trouve un moyen de trahir
<i>the revolution</i>	la révolution
<i>This is mine</i>	Voici le mien

Dans ces quatre vers, où s'étagent une multiplicité de sens, le poème renonce à sa position contemplative pour devenir geste. Ce poème-métonymie, où forme et contenu s'entremêlent et se confondent, ne se contente pas de *dire* la trahison, il *est* trahison. L'ironie revêt ici un double sens. Dans un registre personnel, Leonard Cohen a souvent vécu la tentation de l'engagement (il était à Cuba en 1961 au moment du débarquement de la baie des Cochons et s'est rendu en Israël au lendemain de la guerre du Kippour), sans jamais véritablement passer à l'action. Mais au-delà de cette ambivalence, le poème interroge la valeur de la création elle-même : d'emblée distance, n'accomplit-elle pas, par définition, un déni de la réalité, quand bien même elle recherche l'intrusion de la parole et l'ébranlement du monde par les mots ?

Pour Cohen, le dialogue est l'espace où se joue la raison d'être du poème lui-même.

Son dialogue avec Layton traverse son œuvre poétique. Dans le poème *Last Dance at the Four Penny*, tiré du recueil *The Spice Box of Earth*, Cohen interpelle directement son ami, l'appelant par son nom de naissance – Israel Lazarovitch – et l'invitant à considérer l'épanouissement de la tradition de leurs ancêtres dans le paysage enneigé du Québec :

<i>The snow canyoned on the twigs</i>	La neige striée sur les brindilles
<i>Like forbidden Sabbath manna</i>	Comme une manne interdite du Sabbat

Cette image puissante, juxtaposant la manne – blanche – du désert biblique au désert de neige québécois évoque un autre dialogue qui a traversé l'œuvre poétique de Leonard Cohen : une conversation intime avec les textes bibliques. Parole première, mais dont l'entreprise poétique conteste le caractère sacré, elle s'est d'abord révélée à lui dans la résonance des prières qu'il avait entendues à la synagogue où l'emmenait son grand-père, le rabbin Solomon Klonitzki-Kline.

Le poète et l'invisible

Les récits de la Genèse, les prophéties d'Isaïe, dont il débattait avec son grand-père, lui ont inspiré des images saisissantes, que l'on retrouve aussi bien dans ses poèmes que dans ses chansons. À l'instar d'A.M. Klein, le poète canadien dont il admirait l'ouvrage *The second rouleau (The Second Scroll, 1951)*, une quête du passé

modélisée sur le Deutéronome, Cohen s'approprie les récits bibliques pour conférer à ses intuitions la résonance du temps et de l'histoire. Ainsi, dans la chanson *Dance Me to the End of Love*, Cohen emprunte au déluge, dans la Genèse, la vision d'un double retour : celui de la colombe qui, en rapportant à Noé une branche d'olivier, lui signale la réconciliation de Dieu et du monde ; et celui des amants qui, dans leur rencontre, inventent leur origine et leur recueillement : « *Lift me like an olive branch and be my homeward dove* ».

Aspiration à l'unité, la parole biblique l'a entraîné vers d'autres textes religieux : le Zohar, tout d'abord, puis le Livre des morts tibétain et les poèmes mystiques de Rumi. L'inquiétude qui oriente ses recherches puise ses racines dans un sentiment d'exil : l'être humain, séparé de son origine, est étranger au monde. Cette aspiration à l'unité, on la retrouve, par exemple, dans ce court poème tiré du recueil *The Energy of Slaves* :

<i>I make this song for thee</i>	Je crée cette chanson pour toi
<i>Lord of the World</i>	Maître du Monde
<i>who has everything in the world</i>	toi qui possèdes tout au monde
<i>except this song</i>	sauf cette chanson

Ici, Cohen arrime son propos à une idée centrale de la mystique juive : l'être humain n'est pas l'esclave de Dieu, il est plutôt son partenaire dans la Création. Le rôle de l'être humain est de compléter l'œuvre divine. Avec le vers « sauf cette chanson » Cohen célèbre le geste du poète, sans qui le monde demeure inachevé.

Mais si l'œuvre poétique semble parfois en accord avec l'ordre du monde et la souveraineté divine, le plus souvent, elle meurtrit l'harmonie à laquelle, ultimement, elle aspire. Cohen dépeint rarement la pureté de l'absolu de manière directe. Plutôt, il la laisse se révéler, par contrepoint, en opposition à la violence et à la déchéance. C'est pourquoi, dans l'œuvre de Cohen, le sacré et le profane s'entremêlent si souvent, formant d'étranges juxtapositions : « *Tell me again when the filth of the butcher is washed in the blood of the lamb* » (« Raconte, encore, lorsque la souillure du boucher est lavée dans le sang de l'agneau »), dit-il dans la chanson *Amen*.

Cohen aimait à dire qu'il était devenu poète pour séduire les femmes. Derrière cette boutade se révèle une intention sincère : ébranler, par les mots, les images calcifiées dont il se protège pour découvrir en l'autre l'écho qui lui prêterait asile. Si le poème est dialogue, ce n'est pas seulement parce qu'il a pour vocation de provoquer le lecteur, le forçant hors de ses retranchements ou l'appelant à témoigner contre ses défaillances et son aveuglement. Pour Cohen, le dialogue est l'espace où se joue la raison d'être du poème lui-même : cheminement qui nous dessaisit de nous-mêmes, qui nous exile hors du monde et de nos plaisirs familiers, pour nous révéler, créées mais oubliées par l'imagination poétique, la possibilité de l'inconnu et la réconciliation :

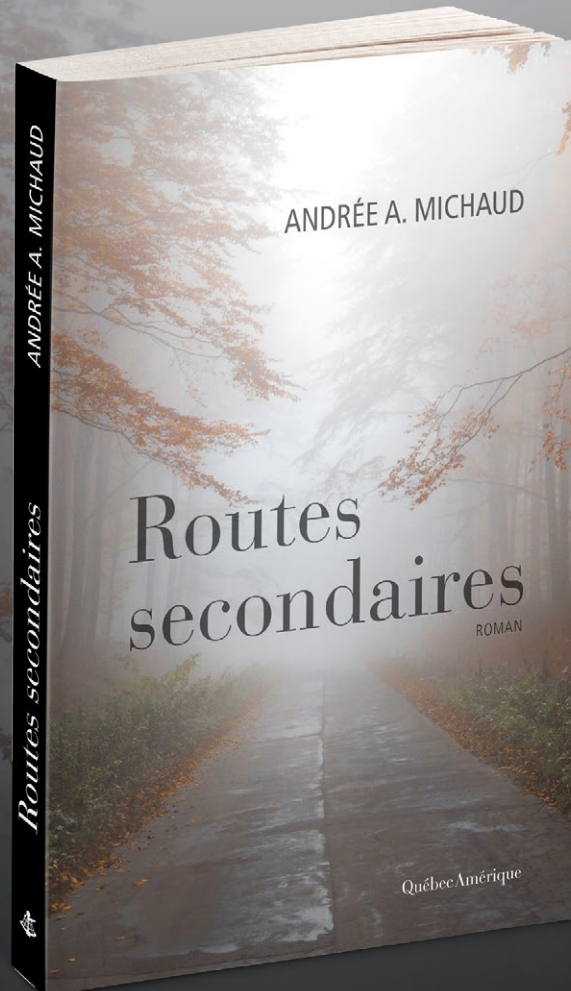
<i>Where are the poems</i>	Où sont les poèmes
<i>that led me away</i>	qui m'ont éloigné
<i>from everything I loved</i>	de tout ce que j'ai aimé
<i>to stand here</i>	pour m'amener ici
<i>naked with the thought of finding thee</i>	nu dans l'espoir
	de te trouver

1. Federico Garcia Lorca, *Poésies, tome III*, préface d'André Belamich, Paris, Poésie/Gallimard, 1968.

2. « Songs from the Life of Leonard Cohen », BBC, 1988.

3. Les traductions françaises sont de l'auteur.

Par l'auteure du roman *Bondrée*,
couronné de cinq grands prix littéraires



« C'est à une lecture intimiste et déroutante que nous convie Andrée A. Michaud, que l'on devine partout dans ce récit où elle se met en scène, usurpant l'identité de son personnage. Troublant, donc, mais efficace. [...] Entremêlant fiction, doute et réalité, l'auteure se joue des conventions avec, je le subodore, un plaisir malin. Avec une plume magnifique, aux termes justes et concis, fortement évocateurs, on plonge dans ce roman labyrinthique comme en apnée. C'est le souffle court qu'on suit ces routes secondaires, subjugué par la beauté des mots. »

Chantal Fontaine, *Les libraires*

Leonard Cohen au restaurant Ben's en 1965

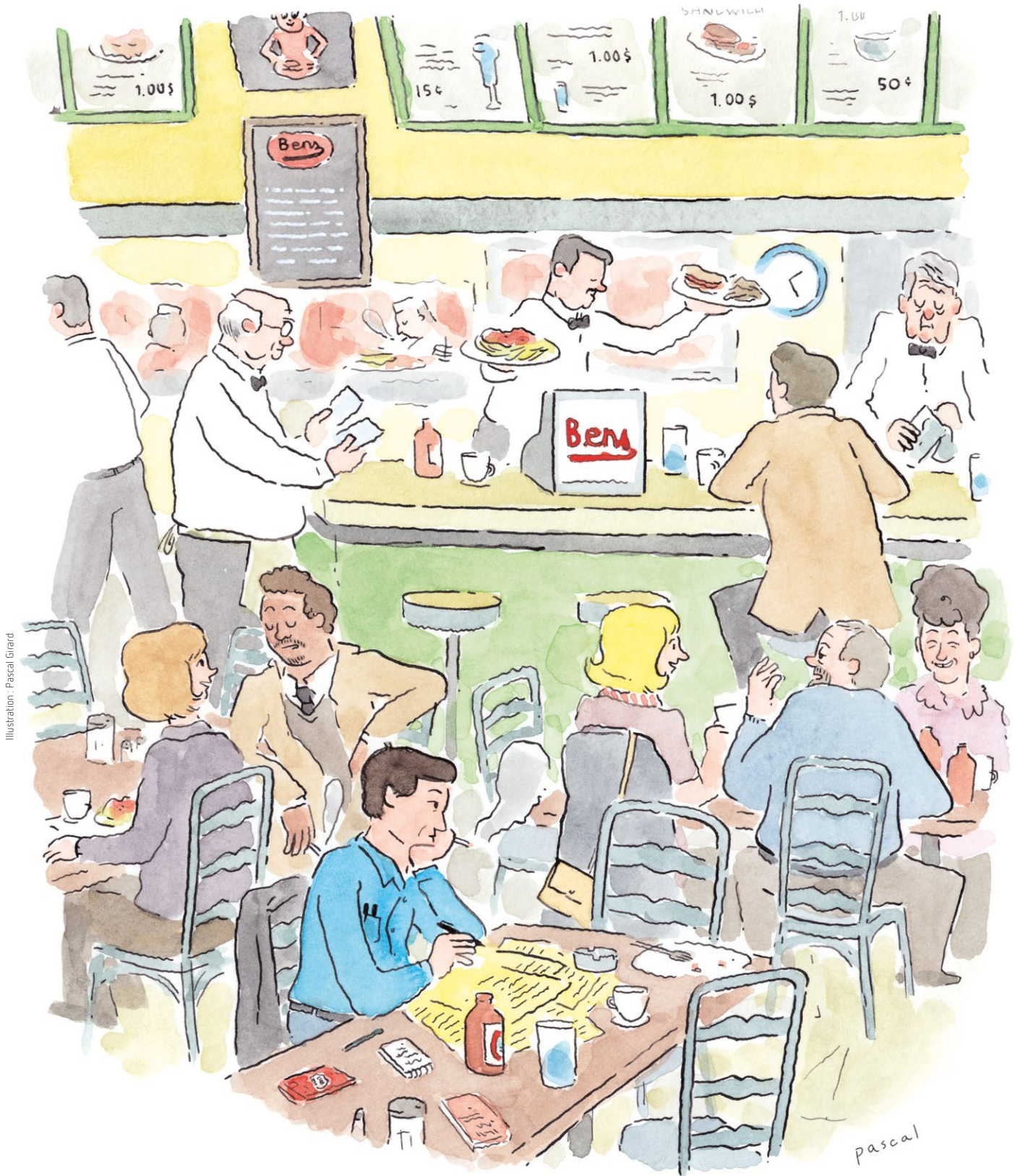


Illustration: Pascal Girard

pascal

La nécessaire obsession de la poésie

Une rencontre avec l'« élève » Lewis Furey.

Dominic Tardif

Nous sommes quelque part en 1964 ou en 1965 ou en 1966 – la personne qui nous raconte l'histoire peine à se rappeler l'année exacte – et il se trouve qu'en 1964 ou en 1965 ou en 1966, il suffit, pour qui est doté d'un certain sens de la débrouillardise, de savoir s'adresser aux bonnes personnes pour obtenir le numéro de téléphone de Leonard Cohen. Simple de même.

La personne qui raconte cette histoire, c'est le réalisateur, acteur et (surtout) musicien Lewis Furey. À quinze ou seize ans ou dix-sept ans, le jeune Montréalais aujourd'hui âgé de soixante-huit ans a lu tout ce que la poésie française classique sait proposer comme invitation à humer les fleurs du mal ou à séjourner le temps d'une saison, en enfer. Mais c'est en tombant sur les premiers recueils de Leonard Cohen – *Let Us Compare Mythologies* (1956), *The Spice-Box of Earth* (1961), *Flowers for Hitler* (1964) – qu'il apprend enfin que la poésie ne se cueille pas que sous le ciel de l'Hexagone. Elle se trouve aussi autour de chez lui.

« J'ai été fan de sa poésie bien avant qu'il enregistre un album », insiste le chanteur avec une sorte d'enthousiasme juvénile, bien que sans trop se gargariser de ce privilège auquel plus personne ne pourra goûter : celui de lire Cohen, sans a priori. « Et quand je l'ai découvert, j'étais tellement heureux, excité, de lire un poète qui écrivait à propos de MA ville. Si tu vis à Paris, suffit de te promener dans n'importe quelle rue pour marcher au cœur même de la poésie. Je n'avais jamais lu de poètes qui parlaient de l'Université McGill, de la rue Sainte-Catherine, de nos parcs. »

Monsieur Furey – j'ai le goût de l'appeler Lewis parce que c'est vraiment le gars le plus zen et cool et relax au monde, mais je suis poli – monsieur Furey désigne du doigt l'autre côté de la rue en disant « nos parcs ». Nous sommes au Darling, coin Saint-Laurent et Marie-Anne, juste devant le parc du Portugal, donc juste devant la maison où en novembre 2016, tous les Montréalais dignes de ce nom sont venus un instant murmurer les paroles de *Hallelujah* ou de *Famous Blue Raincoat* ou de *I'm Your Man*, en étreignant l'être aimé, ainsi que le souvenir du plus grand poète et chanteur montréalais ever.

Nous sommes donc en 1964 ou en 1965 ou en 1966 et Lewis Furey est parvenu – il ne se souvient plus comment – à mettre la main sur le numéro de téléphone de Leonard Cohen.

(Ce qui suit est une reconstitution empruntant sans doute plus à la fiction qu'au réel, mais l'essentiel s'y trouve.)

Dring-dring.

– (Voix grave) Hello.
– Mister Cohen ?
– Yeah, it's me.

– Hi, my name is Lewis Furey. I wrote some poems and was wondering if you would be willing to read them and tell me what you think.

– No problem, met me at that coffee shop on rue de la Montagne. Bring me your poems, I'll take a look at them.

« J'avais une série d'environ trente poèmes sur lesquels je travaillais depuis quelques années, explique monsieur Furey. Je suis allé rencontrer Leonard dans ce café de la rue de la Montagne, on a parlé un peu, puis il a dit "OK, plongez", et il a lu mes poèmes, là, devant moi. Ça lui a pris un petit moment, peut-être quarante-cinq minutes, puis on s'est mis à en discuter. J'avais vraiment hâte de savoir si je devais selon lui les publier. Il m'a répondu, très gentiment : "Ça ne sert à rien de te presser..." » Monsieur Furey éclate de rire, ému par la candeur de l'adolescent impatient qu'il était.

« Mais il m'a quand même donné son adresse en me disant : "Quand tu auras d'autres poèmes, viens chez moi. Si je suis là, je vais les lire avec plaisir". »

La société du sonnet

Lewis Furey arrache à la sacoche en cuir qu'il trimballe avec lui et qui traîne sur la table d'à côté un petit carnet en cuir. « Leonard avait toujours un petit carnet comme celui-ci avec lui. Il écrivait tous les jours, il remplissait des cahiers entiers avec le même quatrain réécrit, réécrit et réécrit d'une manière différente : une virgule modifiée, un mot rogné », se rappelle-t-il en passant de l'anglais au français. « Encore aujourd'hui, je ne sors jamais de la maison sans un carnet comme celui-là. »

L'artiste ayant jadis aspiré à devenir poète reviendra souvent au cours de notre conversation à l'idée d'assiduité, au cœur de la démarche de Cohen, et des leçons qu'il lui a offertes. « On rêve de se réveiller le matin, de se souvenir d'un rêve, de le transcrire et d'avoir sa grande œuvre. Ce n'est évidemment pas comme ça pour la plupart des créateurs. Leonard m'a appris l'importance du travail. Il y en a beaucoup, oui, des poètes, des auteurs de chansons, parfaitement brillants. Mais pour nombre d'entre eux, pour Bob Dylan ou pour Rimbaud, on parle d'une éruption de génie assez brève. Ce sont des œuvres fabuleuses, mais qui reposent sur l'inspiration pure. Ça n'a rien à voir avec la façon dont Leonard écrivait ses poèmes. Si tu veux vraiment écrire, écrire longtemps, tu dois être complètement obsédé par ce sur quoi tu travailles. Ton obsession doit frôler la maladie. Et ça prend aussi une certaine foi en ta capacité à déterrer ce qui est enfoui profondément au fond de toi. »

Mais pourquoi ce qui était enfoui au fond de Leonard Cohen trouvait-il pareille et profonde résonance chez autant de lecteurs ? « Je pense que les gens appréciaient la clarté avec laquelle le gars [*the guy!*] disait très exactement ce qu'il voulait dire. Il ne trichait pas.



Photo : Courtoisie Lewis Furey

Lewis Furey et Leonard Cohen.

Il n'écrivait pas quelque chose juste pour faire joli ou parce que ça rime. Il écrivait quelque chose parce qu'il croyait vraiment dans son cœur qu'il s'agissait de la vérité. Il n'y a pas beaucoup d'artistes qui font ça, surtout pas dans le monde de la musique. »

Dans les années qui suivent leur premier café sur de la Montagne, Lewis Furey se rend régulièrement chez Leonard Cohen en compagnie d'autres apprentis poètes. Le mentor, lassé de s'arracher les yeux sur des vers gribouillés à la main, offre même à son élève, alors complètement paumé, une machine à écrire.

Le maître et ses disciples forment un instant une société du sonnet. « Toutes les deux semaines, on se réunissait chez Leonard et chacun – lui y compris – lisait les sonnets qu'il avait écrits. » Monsieur Furey roule sa lèvre inférieure entre son pouce et son index, incrédule. « C'est assez incroyable quand j'y pense ! »

Le poids des mots

Lewis Furey abandonnera finalement la poésie au sens strict de la chose, pour devenir l'auteur-compositeur et le réalisateur que l'on connaît. Le projet *Night Magic*, son film musical paru en 1985 dont Leonard Cohen a signé les textes, naîtra à Hydra un soir de vin heureux, lors d'une de ses visites chez son mentor, devenu ami.

Bien qu'il ait lui aussi choisi le chemin de la musique, Leonard Cohen demeure d'abord et avant tout aux yeux de monsieur Furey un poète, ayant astucieusement employé le subterfuge de la mélodie afin de mieux disséminer partout sur la planète le doux poison de la phrase qui grise.

« Disons qu'il était devenu très bon pour placer ses poèmes sur de la musique », blague monsieur Furey, l'œil scintillant, tout à fait conscient de l'immense euphémisme qui lui sort de la bouche. « C'est devenu difficile pour les gens de séparer le musicien du poète, mais je crois que s'ils y réfléchissent un instant, ils vont réaliser qu'ils aiment ses chansons parce qu'ils en aiment les textes, et ça, c'est très rare. Un Elvis Costello, même un Paul McCartney, écrivent de bons textes, mais c'est évident que ce n'est pas l'attrait principal de leurs chansons. Je crois que la musique, pour Leonard, n'était qu'une façon de dire des poèmes devant des foules de mille, cinq mille, dix mille personnes. »

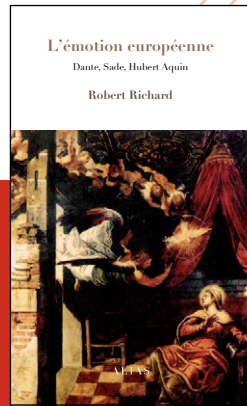
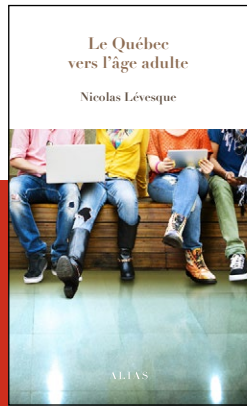
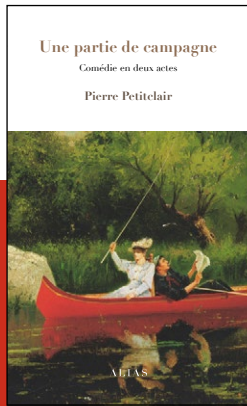
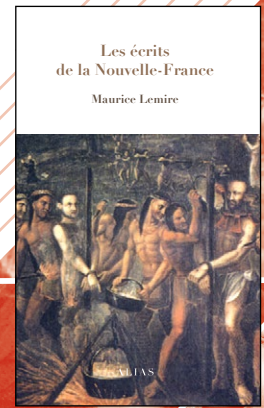
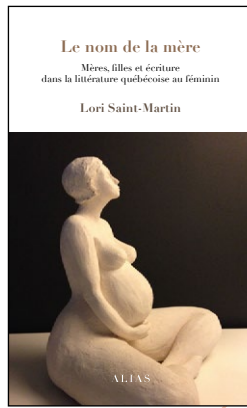
Que lui a-t-il appris de plus important ? Monsieur Furey réfléchit longuement – une minute de silence ? deux minutes de silence ? – en regardant encore une fois par la fenêtre. « Ce qu'il m'a appris de plus important, c'est le poids des mots. Le poids d'un seul mot qui peut tout changer. Il m'a appris à m'intéresser aux mots. Il n'y a pas une journée qui passe sans que je regarde un mot dans le dictionnaire. »

Je finis ma bière, monsieur Furey son café, puis nous parlons de politique municipale, et je m'imagine un instant que c'est à ce mélange de considérations banales et littéraires et existentielles que devait ressembler une discussion avec Leonard.

Puis monsieur Furey ajoute ceci, juste avant de me laisser à mes rêveries : « Tu sais, Roshi, son maître bouddhiste ? Tu te souviens de la façon dont il parlait de lui ? Eh bien, moi, c'est toujours comme ça que je me suis senti par rapport à Leonard. Peu importe ce qu'il disait, je l'écoutais attentivement. J'ai toujours senti que tout ce qu'il disait était très important. »

ALIAS

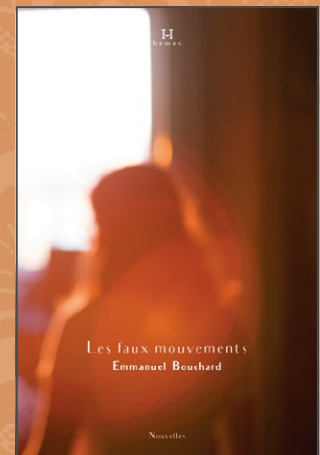
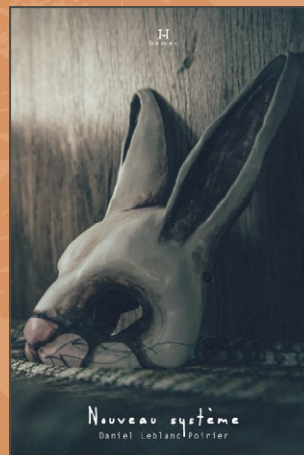
livres de poche



GRUPE
NOTA BENE

groupenotabene.com

H h a m a c



www.hamac.qc.ca





au lendemain de sa mort

J'ai écrit à quelqu'un

qui voulait savoir

comment je filais

il ne faut pas être triste pour Leonard

il s'est fait une des plus belles vies que je sache

culminant en une vieillesse formidable

même au plus noir de sa justifiable mélancolie

– ce monde mérite au moins une sage mélancolie

il ne perdait jamais son sens de l'humour

il a même réussi comme un bon vieux moine zen

à tranquillement annoncer sa mort

elle est inévitable

mais la grandeur prend du courage

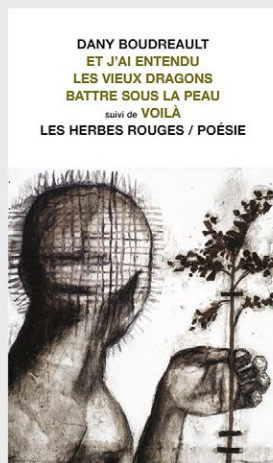
lors moi personnellement

je suis fier pour lui

Michel Garneau

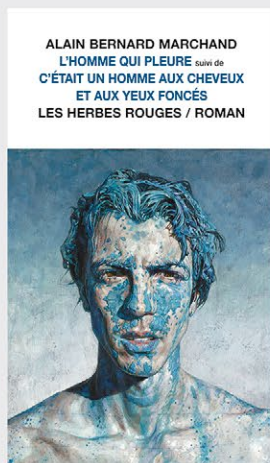


LES HERBES ROUGES



Et lorsqu'il ne reste que le muscle de vivre, « je continue », car on le sait, « c'est un poème de vivre encore ».

Dany Boudreault, *Et j'ai entendu les vieux dragons battre sous la peau* suivi de *Voilà*, poésie



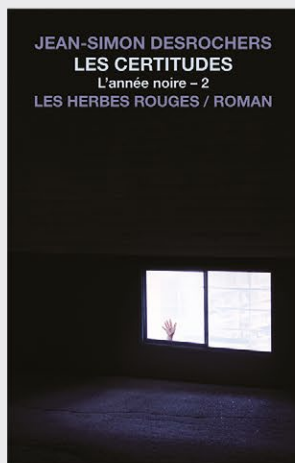
Toutes les facettes du discours amoureux, déployées avec une rare puissance d'évocation.

Alain Bernard Marchand, *L'homme qui pleure* suivi de *C'était un homme aux cheveux et aux yeux foncés*, roman



Livre bricolé avec le vide, le plein, notre clarté et notre noirceur, *Suie* offre les résidus d'un feu qui nous consume.

Jean-Sébastien Huot, *Suie*, poésie



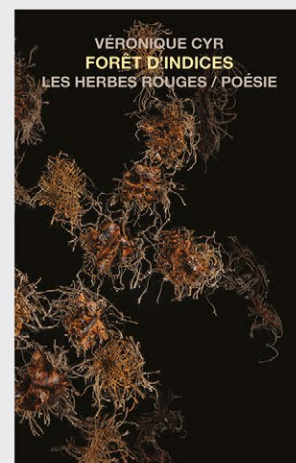
Les tragédies, les petites joies et les revirements de situation s'entrecroisent à la façon d'une danse parfois désordonnée, parfois cruellement cohérente. *Les certitudes* bouclent ainsi *L'année noire*.

Jean-Simon DesRochers, *Les certitudes*, roman



Marie-Claude Loiselle montre combien les films d'André Forcier sont ceux d'une Amérique issue de désirs, de délires et de rêves.

Marie-Claude Loiselle, *La communauté indomptable d'André Forcier*, essai



Sans trahir l'urgence du premier amour, Véronique Cyr déplie indices et souvenirs avec le calme de celle qui a traversé la tempête.

Véronique Cyr, *Forêt d'indices*, poésie

Musique + littérature

Chicane de famille ?



Samuel Mercier
Stanley Péan

Éternel Nobel

Samuel Mercier

C'est avec un soupir de soulagement que le monde littéraire a accueilli le résultat du prix Nobel de littérature le 5 octobre dernier. Après l'édition précédente qui avait vu la consécration de Bob Dylan – vague auteur d'un roman expérimental intitulé *Tarantula* qui, admettait le *New York Times* à sa sortie en 1971, n'était « pas un événement littéraire » –, le choix de Kazuo Ishiguro semblait faire consensus. Pas assez connu pour être controversé, mais suffisamment pour que le public lettré en ait entendu parler, le bon vieux Nobel retournait enfin dans ses terres.

La sélection de Dylan montrait, au dire de ses détracteurs, soit une forme d'abdication devant l'art grand public, soit une confusion des genres, si ce n'est simplement un manque de solidarité envers tous les artisans du milieu du livre qui essayent de vendre des livres et pas des billets de concert.

Chaque année, le cirque est le même, avec son lot de parieurs et de listes de favoris où se côtoient les Margaret Atwood, les Don DeLillo, les Philip Roth, les Haruki Murakami et les Salman Rushdie de ce monde, tous encore bredouilles au panthéon suédois. Les prédictions sont rarement justes, et le Nobel est ce genre de prix qui a tendance à nous sortir de notre « zone de confort », comme le veut une expression connue, en nommant tantôt des écrivains aux limites du littéraire, comme la journaliste biélorusse Svetlana Alexievitch en 2015, ou encore relativement inconnus ailleurs dans le monde, comme l'était le poète suédois Tomas Tranströmer en 2011.

Toutefois, aucun de ces lauréats n'avait autant provoqué de remous que la sélection de 2016, qui avait vu la star Bob Dylan être accueillie par la grande porte du monde littéraire à la surprise de tous et à l'ire de certains. Comme à son habitude, la littérature était menacée, en crise, à l'article de la mort devant les assauts de la *pop culture*. « Si Dylan est un poète, aurait dit un jour Norman Mailer d'après la légende, je suis un joueur de basketball. » De son côté, Pierre Assouline décrivait le choix de Dylan comme un « bras d'honneur » à la littérature américaine.

La sélection de Dylan montrait, au dire de ses détracteurs, soit une forme d'abdication devant l'art grand public, soit une confusion des genres, si ce n'est simplement un manque de solidarité envers tous les artisans du milieu du livre qui essayent de vendre des livres et pas des billets de concert. Moins prosaïque, un certain Leonard Cohen, interrogé au sujet de ce choix, avouerait lors d'un événement à Los Angeles que c'était « comme épingler la médaille de la plus grande montagne sur le mont Everest ».

Entre l'éternel et le transitoire

Les prix littéraires viennent d'une étrange tradition solennelle qui voudrait qu'un jury soit en mesure de déceler l'importance d'un livre ou d'une œuvre et, si possible, de son caractère intemporel. Bien sûr, les véritables esthètes capables de dénicher l'œuvre éternelle en son propre temps sont d'une espèce rare, et la plupart des prix ne sont qu'un obscur témoignage de leur époque. Un parcours rapide des listes de grands prix comme le Goncourt ou le Nobel nous entraîne dans une foule de noms inconnus aujourd'hui, de Guy Mazeline à Pär Lagerkvist.

Il m'est arrivé de travailler dans une bouquinerie quand j'étais au cégep, et j'ai pu constater *de visu* l'espace physique que pouvait occuper cet oubli des œuvres passées. La boutique se trouvait dans une petite maison de la rue Lafontaine à Rivière-du-Loup, et sa propriétaire, Andrée Dubé, n'était pas du genre à élaguer facilement sa collection. Au contraire, elle croyait que chaque livre devait trouver une seconde vie, une pensée un peu trop louable pour être pratique. Dans les faits, la librairie était envahie jusqu'aux fenêtres de livres en tout genre et d'intérêt variable au point que les poutres de la vieille maison pliaient sous le poids de tout ce papier entassé à l'étag.

Parmi les caisses qui obstruaient les entrées et les sorties, une partie du stock était constituée de livres d'une nommée Pearl Buck, de qui j'avais l'interdiction formelle d'acheter d'autres exemplaires. Pour une raison qui m'échappe encore, cette écrivaine américaine nobélisée avait un jour été populaire dans ces contrées reculées du bas du fleuve. De son temps, il faut dire que Pearl Buck, première femme prix Nobel de littérature des États-Unis, était une grande écrivaine. Ses écrits sur la Chine donnaient à lire un pays mystérieux d'avant Mao et la révolution culturelle. Aujourd'hui, il n'est possible d'y voir qu'un ramassis de clichés orientalistes décrits de la manière la plus ennuyeuse qui soit sans remous et sans excès, d'où les caisses qui s'empilaient chez madame Dubé, faute de lecteurs.

Notre Nobel national

Aussi transitoire que puisse être la célébrité des récipiendaires du prix Nobel, cela ne semble pas empêcher les nations du monde d'y voir une sorte de concours. Par exemple, c'est en grande pompe que les médias canadiens ont souligné en 2013 la désignation d'Alice Munro comme première lauréate (homme ou femme) du pays.

Le jury du Nobel semble d'ailleurs avoir une préférence notable pour les écrivains scandinaves, alors que huit Suédois ont leur nom en lettres d'or au temple de la littérature mondiale, de même que trois Danois et trois Norvégiens. Si on cumule et si on met de côté l'Islande et la Finlande, et qui ont chacun leur gagnant : respectivement Halldór Laxness en 1955 et Frans Emil Sillanpää en 1939, le cumul des prix de ces trois pays les classe quelque part au sommet du palmarès entre la France (15) et les États-Unis (13). Injustice, me direz-vous. Sans doute, mais le nationalisme littéraire n'est pas que l'apanage des Scandinaves.

Nos hérauts locaux du Conseil des arts et des lettres du Québec en collaboration avec le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises et l'Académie des lettres du Québec (CALQ, CRILCQ et ALQ, pour les amateurs d'acronymes) avaient d'ailleurs préparé, cette année, un plan infaillible pour s'assurer que le Canada français puisse, lui aussi, figurer au palmarès mondial : soumettre le dossier de Marie-Claire Blais. En effet, le comité du Nobel permet aux académies nationales et aux centres de recherche de présenter leurs candidats, un peu comme le font les comités olympiques. La prose au « lyrisme ample et prolixe » de Marie-Claire Blais, pour reprendre le discours prononcé par le professeur Michel Biron de l'Université McGill, n'aura cependant pas percé les cœurs du jury de Stockholm, qui lui a préféré ce sombre inconnu d'Ishiguro.

Parlant d'écrivain japonais, c'est d'ailleurs notre grand académicien, obséquieux à ses heures – on ne devient tout de même pas académicien sans donner deux ou trois tapes dans le dos –, qui suggérait, avant d'être immortel, que le Nobel soit remis « à la littérature québécoise » en entier. Une proposition alléchante qui n'a pas conquis non plus les cœurs de ces tristes Suédois.

Il faut dire que notre belle littérature québécoise n'a pas à rougir des prix et des palmarès dont elle félicite ses auteurs. Encore cette année, les revues et blogues nous enterraient sous des listes de livres parus en 2017 à lire absolument. Cette approche quantitative trouve son pendant dans le nombre de prix décernés (jusqu'au « Nobel québécois », le prix Gilles-Corbeil). À bien y penser, un livre québécois qui ne se retrouve sur aucune liste ou dans aucun palmarès subit un bien triste sort.

Même mon obscur premier recueil de poésie – je dis obscur en connaissance de cause parce que je viens de recevoir le rapport des ventes – s'est retrouvé en nomination pour un prix. Oui, chers lecteurs, un prix. Et à Paris, messieurs-dames. Quelques mois après sa publication en 2014, j'ai appris par courriel que la Fondation Antoine et Marie-Hélène Labbé pour la Poésie m'avait fait l'insigne honneur de me mettre sur la liste de son « Prix du premier recueil de poèmes ». Ne me demandez pas qui sont ces gens, ni qui est à la tête de cette fondation, le livre n'a pas gagné. N'empêche, au diable le Nobel, nous approchons tranquillement de cette époque formidable où tout le monde aura son prix.

La pop et le transitoire

Revenons au cas de Dylan. Il faut rappeler que la musique folk et la littérature comme concepts tirent une même origine chez les romantiques allemands. Chez un philosophe comme Herder, qui, avec d'autres, introduisit le terme *Literatur* (avant, on parlait surtout de « belles lettres » ou de « lettres », ce qui n'est pas la même chose), l'expression d'un peuple se retrouve dans sa littérature. Il ne faut cependant pas entendre le terme au sens livresque où nous l'entendons aujourd'hui. Pour Herder, les formes orales ou musicales font tout autant partie de la littérature que les poèmes ou les romans.

Ces premières réflexions donneront lieu à deux savoirs qui se sépareront progressivement, l'anthropologie (et, avec elle, l'étude du folklore) et les études littéraires. Les deux sphères tendront à se spécialiser respectivement davantage au fil du XIX^e siècle et du XX^e siècle, si bien que les études littéraires et le folklore seront bientôt deux entités séparées, toutes deux portées par une volonté de constituer un patrimoine. On consigne les chansons, les légendes, les contes pour en garder la mémoire comme on finit par consigner les grandes œuvres littéraires dans un canon souvent national.

Difficile d'imaginer le silence dans lequel vivaient nos ancêtres il y a à peine trois ou quatre générations, quand la seule façon d'écouter une chanson était que quelqu'un l'interprète.

La démarche de Dylan s'inscrira dans celle du renouveau folkloriste américain, qu'on retrouve notamment chez un musicologue comme Alan Lomax ou un musicien comme Pete Seeger. Mais ce folklore était fondé, un peu comme la « grande littérature », sur un serment d'authenticité : les Mississippi John Hurt, Elizabeth Cotten et autres Leadbelly étaient célébrés pour leur absence de culture musicale supposée, pour leur capacité à se brancher directement sur l'*ethos* national américain sans passer par des codes empruntés. La tricherie de Dylan sera d'emprunter ces sons, ces codes, ces sonorités, tout en étant Robert Zimmerman (de son vrai nom), ce Juif de Minneapolis, né loin du Sud profond, des usines, du *dust bowl* de Woody Guthrie et des plantations. La littérature du XX^e siècle aura suivi, en quelque sorte, le même parcours, tout opposée qu'elle était à la constitution du canon.

Un suspens

Toujours est-il qu'un rift s'est créé entre la littérature et le folklore. Grâce aux moyens de reproduction et de diffusion, la musique est devenue, dans la seconde moitié du XX^e siècle, un art omniprésent. Difficile d'imaginer le silence dans lequel vivaient nos ancêtres il y a à peine trois ou quatre générations, quand la seule façon d'écouter une chanson était que quelqu'un l'interprète. La littérature, quant à elle, n'a pas décliné pour autant, mais sa place dans le panthéon des arts n'est plus la même : bien plus d'êtres humains ont entendu une chanson de Dylan que de personnes liront un livre d'Ishiguro.

Reste que la remise du Nobel à Dylan célébrait une œuvre qui répondait au même problème que celui auquel fait face la littérature institutionnalisée : celui de vouloir se croire un patrimoine culturel éternel. La démarche pop de Dylan était plus frontale, un plagiat éhonté, son mensonge était de corrompre le folk, d'en dépouiller l'éternel, de dévoiler la forme en son centre, et d'en dégager la beauté.

Après un long suspens où on ne savait même pas s'il accepterait le prix, Dylan a fini par présenter son discours à l'Académie, un discours magnifique dans lequel il citait Joyce et Homère, un discours qui permettrait peut-être de le raccorder aux grandes préoccupations littéraires. Quelques jours plus tard, *Slate* dévoilait que l'essentiel du discours avait été plagié sur le site *SparkNotes*. Était-ce de la lâcheté, une simple tricherie, ou le plan machiavélique d'un chanteur folk qui voulait nous montrer que son œuvre n'était qu'un remix ? Libre à vous d'imaginer la valeur de ce pied de nez à la littérature éternelle. Pour le reste, aussi bien contempler le transitoire. ♦

Un art mineur, la chanson ?

Stanley Péan

*Well, I heard there was a secret chord
That David played and it pleased the Lord
But you don't really care for music, do ya ?
– Hallelujah, Leonard Cohen*

Dans *The Holy or the Broken: Leonard Cohen, Jeff Buckley, and the Unlikely Ascent of "Hallelujah"*, son ouvrage consacré à la plus emblématique chanson de tout le répertoire de Cohen, Alan Light rapporte une confidence de l'auteur-compositeur-interprète montréalais au journaliste Paul Zollo en 1992 à propos d'une rencontre fortuite avec son confrère et futur Nobel de littérature Bob Dylan.

Il y a quelques années, Dylan et moi prenions le café le lendemain de son concert à Paris, raconte Cohen. Et il m'a demandé combien de temps j'avais mis à écrire Hallelujah. Et je lui ai répondu une couple d'années. Je mentais, en fait. Ça m'a pris plus qu'une couple d'années.

J'ai ensuite fait l'éloge d'une de ses chansons, I and I, et lui ai demandé combien de temps l'écriture de celle-ci lui avait pris et il m'a dit quinze minutes¹.

L'appréciation de la chanson populaire ne nécessite pas de l'auditeur qu'il ait été « initié ». La chanson populaire ne nécessite ni connaissance particulière, ni même de médiation.

Quoiqu'il s'agisse presque assurément d'une blague, comme le suggère Light, l'anecdote illustre de manière admirable le contraste entre l'écriture méticuleuse, travaillée de Cohen et la manière, comment dire, plus expéditive de Dylan. Et oui, je sais, comparaison n'est pas raison. Toutefois, à Londres vingt ans plus tard, à l'occasion d'un événement promotionnel pour son album *Old Ideas* (2012), Leonard Cohen surenchérisait à propos du tourment que lui avait causé cette chanson en ces termes :

J'ai peiné sur Hallelujah pendant quatre, cinq ans. J'ai écrit beaucoup, beaucoup de couplets. Je ne me rappelle plus combien, quatre-vingts, peut-être un peu plus, peut-être un peu moins. Le problème (ce n'est pas la fin du monde, juste un petit ennui, je ne veux pas donner l'impression que c'est si important), mon petit

problème personnel, c'est qu'avant de pouvoir biffer un couplet, il me faut l'écrire. Je dois y travailler, le polir, l'amener le plus près possible de sa finition. C'est juste quand je suis rendu là que je peux décider de le supprimer ou pas.

Faut-il rappeler qu'avant de s'imposer comme auteur-compositeur-interprète puis comme la plus improbable des stars de la scène pop-rock anglo-saxonne, Leonard Cohen était poète et romancier en pleine ascension ? En somme, ce que l'auteur notamment des recueils *Let Us Compare Mythologies* (1956) et *Flowers for Hitler* (1964), ainsi que des romans *The Favourite Game* (1963) et *Beautiful Losers* (1966) semblait affirmer apparaît aux gens de lettres comme une lapalissade : à savoir que l'écriture exige de ses artisans du temps, de la concentration, de la patience, une humilité et une implacable lucidité sur la valeur du fruit de son labeur.

C'est dire à quel point, pour les lettrés, la prescription de Nicolas Boileau a gardé toute sa pertinence : « Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage », recommandait l'auteur de *l'Art poétique* en 1674.

Et en écho aux déclarations de Leonard Cohen sur la nécessité d'écrire pour pouvoir élaguer, j'ajouterai en citant le poète Serge Mongrain : « le meilleur ami de l'écrivain, c'est la poubelle ».

De la valeur littéraire de la chanson

Quoi qu'il en soit, c'est paradoxalement l'attribution controversée du Nobel de littérature en 2016 à Bob Dylan pour son œuvre chantée qui a relancé le débat sur la valeur littéraire du texte de chanson. Certes, l'annonce de la décision de l'Académie suédoise avait de quoi surprendre, d'autant plus que bien qu'il ait signé quelques livres, Bob Dylan est principalement reconnu comme auteur de chansons et vedette du spectacle, plutôt que comme poète, romancier, dramaturge ou essayiste. En lui discernant la plus prestigieuse des distinctions littéraires mondiales, les jurés faisaient plus que récompenser le troubadour folk américain : ils ennoblissaient un genre littéraire tenu (peut-être injustement) pour mineur.

On a fait beaucoup de cas de ce que, lors d'une altercation historique avec son confrère Guy Béart à l'émission télévisée de Bernard Pivot, Serge Gainsbourg, l'un des auteurs de chanson francophone les plus célébrés, ait qualifié la forme de « genre mineur », même s'il est évident que la formule ne trahissait de sa part aucun mépris pour cet art auquel il avait consacré la part du lion de son œuvre. Même lus sans le support de leurs mélodies toujours efficaces, les textes des chansons de Gainsbourg, superbes de rigueur formelle, le placent-ils dans la lignée directe d'illustres auteurs de poésie d'expression française ? Il faut dépasser la réaction viscérale aux propos et au ton de Gainsbourg et s'attarder sur ses arguments : au contraire de la peinture moderne, par exemple, ou de tout autre art dit « noble », l'appréciation de la chanson populaire ne nécessite pas

de l'auditeur qu'il ait été « initié ». La chanson populaire ne nécessite ni connaissance particulière, ni même de médiation.

La simplicité des paroles n'est cependant pas synonyme de pauvreté littéraire, comme en témoignent tant de chansons de l'auteur de *Je t'aime, moi non plus* articulées sur quelques jeux de mots et une mécanique d'horlogerie suisse. Prenons par exemple *Ces petits riens* :

*Mieux vaut n'penser à rien
Que de ne pas penser du tout
Rien c'est déjà, rien c'est déjà beaucoup
On se souvient de rien
Et puisqu'on oublie tout
Rien c'est bien mieux, rien c'est bien mieux que tout*

Ainsi, rien n'interdit à la chanson d'aspirer au statut d'œuvre littéraire. Après tout, l'histoire ne nous apprend-elle pas que *l'Illiade* et *l'Odyssée*, œuvres épiques fondatrices de la littérature occidentale, avaient d'abord été chantées dans les cours aristocratiques de la Grèce antique par des aèdes qui s'accompagnaient d'un instrument de musique apparenté au sitar ?

Certes, n'est pas Homère le premier « gratteur de guitare » venu... Mais qu'en est-il de la dimension poétique et littéraire de la chanson populaire ? peut-on se demander à juste titre.

Naturalisme et poésie

En France, au lendemain de l'apparition du naturalisme cher à Émile Zola, Aristide Bruant a été dans les années 1890 l'initiateur de cette chanson réaliste empreinte de noirceur et traitant de sujets dramatiques, souvent inspirée par le quotidien des faubourgs populaires parisiens. Vite devenu une spécialité féminine, le genre imposera Damia et Fréhel, des interprètes à la voix puissante qui triomphent en jouant à la manière d'authentiques tragédiennes. Cette chanson réaliste dont Édith Piaf et Juliette Gréco se réclameront plus tard, aux accents poétiques, se plaît à la description de la vie dans les quartiers pauvres d'une faune au destin souvent tragique ; en cela, elle se rapproche du blues, complainte folklorique afro-américaine, dont l'influence sur les plans formels et thématiques se fera sentir tout au long du XX^e siècle dans tous les genres musicaux qui émergent dans son sillage, du country folk cher à Cohen et Dylan, jusqu'au rap actuel en passant par le rock et la pop music.

Sur l'un de ses derniers albums, *Popular Problems* (2014), Leonard Cohen adresse un clin d'œil sarcastique à cette forme essentielle de la chanson afro-américaine avec *Almost Like the Blues* :

I saw some people starving / There was murder, there was rape / Their villages were burning / They were trying to escape / I couldn't meet their glances / I was staring at my shoes / It was acid, it was tragic / It was almost like the blues³.

Si au début du siècle dernier les opérettes de Broadway génèrent des centaines de bluettes sentimentales qui se contentent de n'être que cela, le fameux Grand Répertoire de la chanson américaine (*The Great American Songbook*) s'enorgueillit des œuvres de quelques auteurs et compositeurs de génie dont le travail non seulement surclassait celui de leurs contemporains moins doués, mais traduisait un souci pour l'écriture (au sens littéraire du terme) que n'auraient pas renié certaines des plumes les plus littéraires de l'époque. Parmi ceux-ci, je citerais spontanément Irving Berlin et Cole Porter, dont

les standards sont encore couramment interprétés dans des revues musicales et continuent d'inspirer les musiciens de jazz contemporains.

Inspirés par la dégaine de cowboy de Félix Leclerc qui a pris d'assaut Paris armé de sa voix grave et de sa guitare, une poignée d'auteurs-compositeurs-interprètes imposeront au fil des années 1950 une nouvelle chanson francophone aux accents poétiques.

Cas particulier dans l'histoire de la chanson populaire anglophone, Cole Porter intrigue toujours aujourd'hui par la subtilité de ses œuvres, par son humour tantôt bon enfant tantôt grinçant, par ses sujets à l'occasion sulfureux (pour son époque) et par sa volonté manifeste de subvertir les codes non écrits et pourtant souvent contraignants de la chansonnette. Les exemples sont innombrables, mais je me contenterai d'en évoquer deux. Dans *Love for Sale* (tirée de sa comédie musicale *The New Yorkers*, 1930), Porter donne la parole à une prostituée qui fait la promotion de ce qu'elle vend sur le trottoir, insistant sur le fait qu'elle connaît sa marchandise bien mieux que les poètes et leurs idées puériles, « *old love, new love, every love but true love* » (« de l'amour vieux, du neuf, tous les types d'amour sauf le vrai »). Inutile de dire que la crudité relative de la proposition avait valu à *Love for Sale* d'être interdite à la radio, ce qui n'avait cependant pas empêché la version enregistrée par Libby Holman de se hisser au cinquième rang du palmarès des ventes.

Complainte sur les séparations à répétition d'un couple, *Every Time We Say Goodbye* (de *Seven Lively Arts*, 1944) se distingue entre autres par une concordance si grande entre le texte et la musique que Porter s'amusait à nommer explicitement les variations de l'une dans l'autre : « *There's no love song finer / But how strange the change from major to minor / Ev'ry time we say goodbye⁴* ».

«Y'a dans les chansons tout plein de leçons»

Inspirés par la dégaine de cowboy de Félix Leclerc qui a pris d'assaut Paris armé de sa voix grave et de sa guitare, une poignée d'auteurs-compositeurs-interprètes imposeront au fil des années 1950 une nouvelle chanson francophone aux accents poétiques : le Sétois Georges Brassens, le Bruxellois Jacques Brel, chantent, tantôt avec gravité, tantôt avec ironie en octosyllabes, décasyllabes ou dodécasyllabes rigoureusement tournés, la vie quotidienne, la bohème, les déboires sentimentaux, les luttes de classe et tous les rêves d'une génération qui a vu l'horreur de la Seconde Guerre mondiale. Ils feront à leur tour école, puisque s'inscriront dans leur sillage les Barbara, Boris Vian, Serge Gainsbourg, le fantaisiste Boby Lapointe et Anne Sylvestre. Arrivé à la même époque que Brassens et Brel, le Monégasque Léo Ferré chante aussi volontiers des textes de Rutebeuf, de Baudelaire, d'Aragon, de Rimbaud ou de Verlaine que ses propres vers, aussi finement ciselés, tour à tour mélancoliques, sarcastiques ou revendicateurs.

À l'invitation du magazine *Rock & Folk*⁵, Brassens, Brel et Ferré se retrouvent en janvier 1969 dans le salon d'un petit appartement de la rue Saint-Placide à Paris pour une rencontre au sommet. Lors de cette table ronde historique immortalisée par le photographe Jean-Pierre Leloir, ces trois monstres sacrés de la chanson française de l'après-guerre échangent à bâtons rompus sur leur métier et sur le monde. La grande chanson qu'ils ont contribué à imposer dans toute la francophonie a une rigueur formelle évidente, dont se passe volontiers la *pop music* (qu'on appelle alors « yéyé » dans l'Hexagone) qui fait désormais danser les jeunes de part et d'autre de l'Atlantique. À propos des Beatles qui incarnent la quintessence de cette pop dont l'intérêt ne se situe pas forcément dans le texte, ils ont quelques observations aussi amusantes que pertinentes.

BRASSENS – J'aime beaucoup sur le plan musical. Pour ce qui est des paroles, je ne comprends pas l'anglais, alors ça va tout seul.

BREL – Moi, je suis très content que l'on rende publiques les harmonies de Gabriel Fauré.

FERRÉ – Ils ont ajouté une pédale charleston aux harmonies de Gabriel Fauré. C'est très « faurien » tout ça, et je trouve très bien qu'ils en aient fait une chose populaire. C'est très joli. Pour le reste, j'ai les mêmes ennuis que Georges avec l'anglais, je ne sais jamais exactement de quoi ils parlent, mais je crois que ça n'a pas beaucoup d'importance.

La dimension littéraire des textes de chansons n'est pas forcément le fait d'auteurs s'étant déjà illustrés en poésie ou en roman.

La chanson prend son sens et, surtout, sa littérarité avec l'adéquation entre la forme du texte et la force de la musique. Comme en France, au Québec, dans le sillage d'un Félix Leclerc, d'un Raymond Lévesque, d'un Gilles Vigneault, d'une Clémence Desrochers et d'un Claude Léveillée, la scène se scinde bientôt entre les artisans d'une chanson de haute tenue littéraire (souvent engagée) et les artisans de la chansonnette pop, qui le plus souvent se contentent d'interpréter des adaptations françaises vite faites de succès anglais. À cette époque se démarque nettement un Gilbert Langevin, déjà connu comme écrivain. Auteur d'une trentaine de recueils de poésie publiés entre 1959 et 1993, il signe aussi de flamboyants textes de chansons pour la grande Pauline Julien (*Comme je crie, comme je chante, Le temps des vivants*), Marjo (*Celle qui va*), Dan Bigras (*Naufrage, Ange animal*).

Surtout, Langevin offre au groupe de rock Offenbach un de ses textes les plus emblématiques, aux accents rimbaldiens, *La voix que j'ai* :

*Cette voix brisée par l'alcool
La cigarette et les nuits folles
Cette voix fêlée de fumée
Toute angoissée presque étranglée
Cette voix pleine de blessures
De peines d'amour et d'aventures
Cette voix remplie d'amertume*

*De plaintes et d'infortune
Cette voix que j'ai
Cette voix je vous la donne
C'est tout ce que j'ai
Cette voix qui crie au mois de mai
Qu'on ne sait plus comment aimer*

Cette flamboyance, on en retrouvera des échos chez Denise Boucher parolière (*J'ai une peine d'amour minable* pour Pauline Julien, *Angela* pour Offenbach, *Qui te soignera, qui te guérira* pour Gerry Boulet) ou dans les textes de chansons que le romancier et poète Christian Mistral donne à Dan Bigras (*Pourquoi tu veux, Soirs de scotch*), Isabelle Boulay (*Lune*) ou plus récemment à Catherine Major (*Saturne sans anneaux, Sable mouvant*), Moran (*Mêmes animaux*) ou la chanteuse de jazz Sonia Johnson (*Ma voix*) :

*C'est au plus froid du pire hiver qu'on a passé
Que j'ai trouvé ma voix
Embroussaillée de chansons mortes
Colorée de nuits sans lune
Et de caresses importunes
J'aurais voulu que ma voix sorte
Enflée de toutes les colères
De tous les souvenirs amers
Et tous ces jours vécus déjà
À chercher là où elle n'est pas
Ma voix*

Auteur de poèmes (*Les trottoirs discontinus, Les sept portes*), d'une comédie musicale (*Les héros de mon enfance*, sur un livret de Michel Tremblay) et d'un roman (*Le troisième orchestre*), grand ami de Gilles Vigneault, Sylvain Lelièvre avait fait son entrée dans le milieu en remportant à vingt ans le premier prix au Concours international de chanson sur mesure avec *Les amours anciennes*, interprétée par Monique Leyrac. Une dizaine d'années plus tard, il s'impose sur disque et sur scène avec des chansons comme *Petit matin, Old Orchard* et surtout *Marie-Hélène* qui le consacre parmi les auteurs de chansons à surveiller. Influencé autant par la chanson française classique (on entend parfois chez lui les accents d'un Charles Trenet) que par le *Great American Songbook* fréquenté par les jazzmen (il est lui-même un excellent pianiste de jazz), Lelièvre collabore volontiers avec son confrère franco-manitobain Daniel Lavoie (*Je voudrais voir New York, La nuit se lève*) ou le poète Pierre Morency (*Le vent du fleuve*) et signe pendant quatre décennies de véritables bijoux poétiques, qui reflètent ses préoccupations sociales (*Maman est là, La banlieue*), une certaine désillusion à l'égard de la fin des utopies (*Qu'est-ce qu'on a fait de nos rêves?*) et parfois, tout simplement, le simple plaisir de jouer avec les mots et les notes, comme dans *Le croquemort à coulisses, Tombouctou* ou *Le joueur de piano* (sur une musique de Daniel Lavoie) :

*Je m'effiloche par les bouts
À petits coups, je me découds
Mais j'toffe
Pour combien de temps, ça je l'sais pas
Peut-être bien que j'avais pas
L'étoffe
En attendant, j'fais du piano
Dans un hôtel straight et rétro
Y'a pire
Jouer d'la musique, c'est bien un jeu
Tant que je joue, c'est signe que je
Respire*

La dimension littéraire des textes de chansons n'est pas forcément le fait d'auteurs s'étant déjà illustrés en poésie ou en roman, certes. Actif sur la scène française depuis près de quarante ans, l'Auvergnat Jean-Louis Murat a su s'élever au-dessus de ses débuts modestes dans une esthétique anarchiste post-punk (*Suicidez-vous, le peuple est mort*) pour revendiquer le statut d'héritier de Ferré. Le rapprochement est d'autant plus facile à faire que Murat fréquente volontiers le répertoire du vieux lion (reprises en concert de *Richard* et de *Nuits d'absence* du tandem Léo Ferré et Jean-Roger Caussimon).

Non seulement ça, il a comme Ferré un certain goût pour la mise en musique de poètes illustres (*Réversibilité* de Charles Baudelaire) ou méconnus: en 2001, il consacre un album entier à des écrits d'Antoinette Deshoulières, poète du XVII^e siècle surnommée la Calliope française, contemporaine de Madame de Sévigné. Cette filiation évidente n'a manifestement pas échappé à Matthieu Ferré qui a confié à Murat des esquisses de chansons composées par son père d'après des textes des *Fleurs du mal*, passation des pouvoirs à laquelle on doit l'album *Charles et Léo* de Murat.

Héritier de Ferré, certes, Murat se réclame également d'Antonio Carlos Jobim (*Le mendiant à Rio*, d'après *Antonio's Song* de l'Américain Michael Franks qui étrangement fit interdire l'adaptation de Murat) et de Leonard Cohen, dont il enregistre une version française d'*Avalanche*.

*J'étais pris dans l'avalanche
J'y ai perdu mon âme
Quand je ne suis plus ce monstre qui te fascine
Je vis sous l'or des collines
Toi qui veux vaincre la douleur
Tu dois apprendre, apprendre à me servir*

Après avoir adoubé Bob Dylan pour son œuvre chansonnrière, et suscité la controverse que l'on sait, l'Académie Nobel a récompensé cette année Kazuo Ishiguro, auteur notamment de *The Remains of the Day* (1989, en français, *Les vestiges du jour*), un choix plus orthodoxe qui prête moins le flanc à la critique. On peut cependant remarquer en souriant et pour terminer que le romancier britannique d'origine nipponne pratique lui aussi l'écriture de chansons, avec un savoir-faire certain.

Depuis une dizaine d'années, il a écrit de charmants textes qu'interprète avec flair la chanteuse américano-britannique Stacey Kent (*Breakfast on the Morning Tram, The Ice Hotel*, etc.), des chansons très narratives qui racontent le désarroi de personnages excentrés, déplacés de leur milieu d'origine, en quête de repères, chansons dont l'esprit et la manière ne sont pas sans évoquer celles de Cole Porter.

Art mineur, donc, la chanson? Certes. Mais parfois exigeant tout de même.

1. Les traductions de l'ouvrage d'Alan Light sont de l'auteur.
2. Alan Light, *The Holy or the Broken: Leonard Cohen, Jeff Buckley, and the Unlikely Ascent of "Hallelujah"*, Atria Books, 2012.
3. « J'ai vu des gens mourir de faim / Des meurtres et des viols / Leurs villages incendiés / Qu'ils cherchaient à fuir / Je ne pouvais soutenir leur regard / Je fixais mes souliers / C'était acide, c'était tragique / C'était presque comme le blues. »
4. « Il n'y a guère de chanson d'amour plus raffinée / mais combien étrange ce passage du mode majeur au mode mineur / à chaque fois qu'on se dit adieu. »
5. *Rock & Folk*, n° 25, février 1969.

JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN

J'attends Joséphine

« Avec cette écriture empreinte d'humanité et d'authenticité, Jean-François Beauchemin nous entraîne dans un récit à la fois touchant et drôle, tendre et poignant. Deux octogénaires, un couple dont l'homme vient d'être sauvé grâce à une transplantation cardiaque, emménagent dans une résidence. Alors que l'un perd la vue et l'autre l'ouïe, ils s'intègrent tranquillement à cette microsociété remplie de gens de tous genres, nous laissant assister à d'étranges hasards – est-ce l'œuvre de Dieu?! – qui se manifestent tout à coup. »

Les libraires

Si ce roman est porteur d'une fine réflexion sur la brièveté de l'existence, il constitue aussi le portrait d'une vie qui ne sait pas se clore, une métaphore de l'éternel recommencement et d'une espèce d'attente propre à la vieillesse, ainsi, et surtout, qu'une représentation foisonnante, tragique et émerveillée de l'impérissable miracle amoureux.



Société
de développement
des entreprises
culturelles

Québec

LEMÉAC

Spirale donne à penser.

100^e anniversaire
de la Révolution russe

Portfolio:
trois artistes et collectifs
russes contemporains

En vente partout!

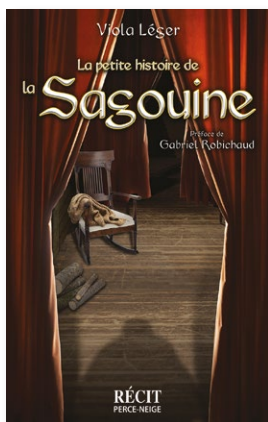


Au **cœur** de la littérature acadienne
depuis 1980!

Conseil des Arts
du Canada



editionsperceneige.ca



*La petite histoire
de la Sagouine*
Viola Léger
RÉCIT



*là où les chemins
de terre finissent*
Sébastien Bérubé
POÉSIE



Dead End
Monica Bolduc
POÉSIE



*Mémoires
d'un homme
inutile*
Camilien Roy
ROMAN

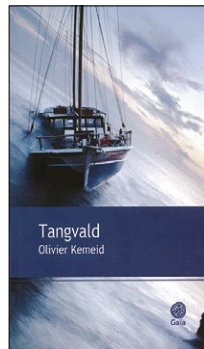
L'année littéraire en quarante-cinq titres

En cette fin d'année, nous avons demandé à nos collaborateurs de sélectionner leurs lectures incontournables.

Roman

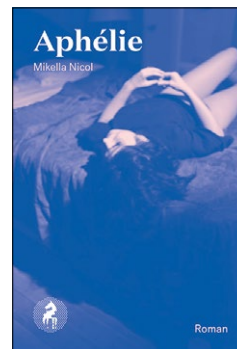
Julie Mazziéri
La Bosco
Héliotrope

Une langue riche et jouissive, inventive et monumentale, capable de transformer une virée en voiture pour éviter la mort en fête d'exploration du monde. Les routes de traverse explorées en sortent magnifiées, restituées à leur grandeur incertaine. (Michel Nareau)



Olivier Kemeid
Tangvald
Gaïa

Kemeid mêle aux eaux agitées d'une vie de légende les échos déferlants de sa propre mémoire maritime, en force nous ramène à sa dimension mythologique. (Thomas Dupont-Buist)

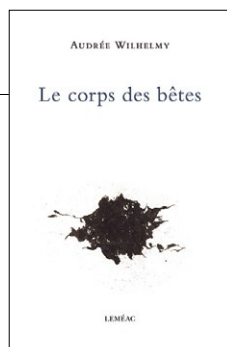


Mikella Nicol
Aphélie
Le Cheval d'août

Cosmique, mystique, féminin, humain, amoureux et magnifique, le dernier roman de Mikella Nicol est une fabuleuse réussite romanesque. Voilà tout! (Paul Kawczak)

Audrée Wilhelmy
Le corps des bêtes
Leméac

On retrouve dans la maîtrise littéraire d'Audrée Wilhelmy une liberté qui envoûte. De son phare, l'écrivaine épie les maux en nous, pour les sublimer en un grand dérangement. (Jérémy Laniel)



Marie-Ève Lacasse
Peggy dans les phares
Flammarion Québec

Cette magistrale incursion dans la vie de Peggy Roche, longtemps l'amoureuse de Françoise Sagan, a la même élégance que le personnage qu'il met en scène. (Marie-Michèle Giguère)

Nouvelle

Michael Delisle
Le palais de la fatigue
Boréal

Un homme abandonne son art ; deux frères adoptent un ours ; un poète intègre le milieu littéraire avec un mentor trouble : Delisle excelle à lier la mémoire à la création, à faire de la famille l'espace d'une exploration, mêlant ellipses et aveux. (Michel Nareau)



François Blais
Les rivières
suivi de **Les montagnes**
L'instant même

L'observation précise, le cabotinage maîtrisé, les référents populaires et littéraires, la répartie vive se mêlent à la manière déroutante de Blais pour restituer une Mauricie qui apparaît toujours neuve. (Michel Nareau)

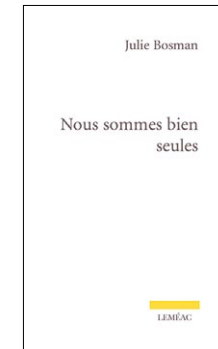
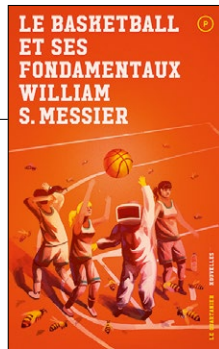


Stéfanie Clermont
Le jeu de la musique
Le Quartanier

Parce que Clermont n'a pas peur d'écrire le désespoir qui, parce qu'il est écrit avec vérité, possède une vertu cathartique. (Isabelle Beaulieu)

William S. Messier
Le basketball et ses fondamentaux
Le Quartanier

Ici, le sport est imbriqué dans des rêves juvéniles, dans des manières de se placer dans le monde, dans des dysphories. La langue est toujours juste, entre la précision des termes et la souplesse du vernaculaire. Elle accueille, le lecteur comme les récits. (Michel Nareau)



Julie Bosman
Nous sommes bien seules
Leméac

Lorsque la solitude et le vieillissement rencontrent l'empathie et le regard franc de Julie Bosman, on se retrouve dans un florilège de moments vécus qui tanguent merveilleusement bien avec la fiction. Bosman maîtrise l'art de s'effacer devant le sujet. (Jérémy Laniel)

Poésie

René Lapierre
Les adieux
Les herbes rouges

Avec René Lapierre, on entre dans un recueil comme dans une église. S'il a su, par le passé, nous habituer aux charpentes, avec *Les adieux*, il nous offre une cathédrale. (Jérémy Laniel)



Daria Colonna
Ne faites pas honte à votre siècle
Poètes de brousse

Un premier recueil frondeur, accusateur, pour pourfendre le privilège, briser la honte et en appeler à l'insurrection du « nous, les armes étonnantes ». (Sébastien Dulude)

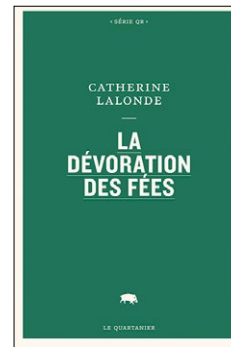
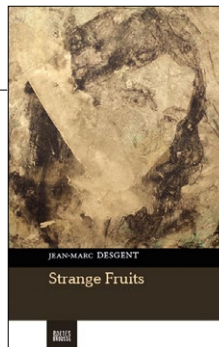


Clémence Dumas-Côté
L'alphabet du don
Les herbes rouges

Il y a un travail d'orfèvrerie dans ce premier recueil, quelque chose comme une langue précieuse qui crée, au détour du poème, une belle et grande chambre d'échos. (Jérémy Laniel)

Jean-Marc Desgent
Strange Fruits
Poètes de brousse

Desgent écrit une langue que nul ne parle, parle d'une violence que personne ne reconnaît, reconnaît dans la pourriture du monde ses plus monstrueuses beautés. À la fois humble et puissant. (Sébastien Dulude).



Catherine Lalonde
La dévoration des fées
Le Quartanier

Douze et neuf ans après son doublé de recueils de poésie qui se dévore le corps, revoici Lalonde là où on ne l'attendait pas : fille de la fille de la fille de, maillon-kamikaze faible, et donc fort, d'une lignée de fées-trainedes, de fées-splendeurs. (Sébastien Dulude)

Bande dessinée

Samuel Cantin
Whitehorse II
Pow Pow

Encore plus délirant que le premier tome, les personnages sont, pour citer le poète, des « *beautiful losers* ». (François Cloutier)



Paul Bordeleau
Le 7^e vert
La Pastèque

Une récit tout simple sur la relation d'un fils avec son père. Une histoire mille fois racontée, mais qui prend tout son sens dans le trait particulier et la sensibilité de l'auteur. (François Cloutier)

Alexandre Fontaine Rousseau
et Francis Desharnais
Les Premiers Aviateurs
Pow Pow

L'humour absurde des deux auteurs prend littéralement son envol (*sic*) dans cet album impossible à décrire, mais drôle à en pleurer. (François Cloutier)



Siris
Vogue la valise
La Pastèque

Le premier tome, paru il y a 7 ans déjà, m'avait beaucoup touché. Cette intégrale est une grande réussite, imparfaite et émouvante. (François Cloutier)



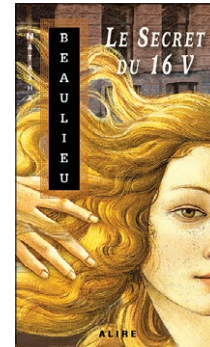
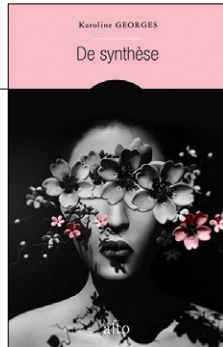
Thom
VII
Pow Pow

Aucun dialogue dans cet album (qui au départ était le mémoire de maîtrise de l'auteur), un dessin vif et une brillante façon de raconter. (François Cloutier)

Littérature de l'imaginaire

Karoline Georges
De synthèse
Alto

Un roman futuriste sublime et intime sur les filiations réelles et virtuelles. La quintessence – jusqu'à maintenant – de l'œuvre de Karoline Georges. (Ariane Gélinas)

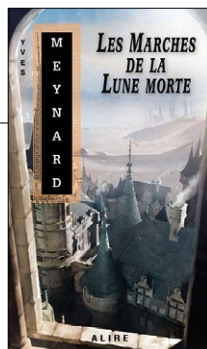


Natasha Beaulieu
Le secret du 16V
Alire

Un roman fantastique singulier sur le fétichisme capillaire où la dépendance se décline de diverses manières. En toile de fond, un Amsterdam étonnant. (Ariane Gélinas)

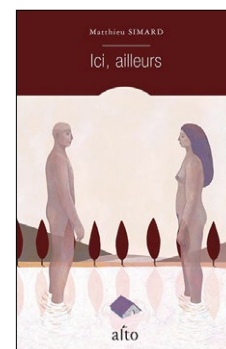
Yves Meynard
Les marches de la lune morte
Alire

Une fresque fantaisiste soignée et rythmée qui nous transporte en territoire lunaire. « C'était au temps où la Lune était verte... » (Ariane Gélinas)



Kevin Lambert
Tu aimeras ce que tu as tué
Héliotrope

Un récit incisif qui scalpe la mémoire. Quand les enfants morts reviennent à Chicoutimi : l'impact sera brutal ou ne sera pas. (Ariane Gélinas)



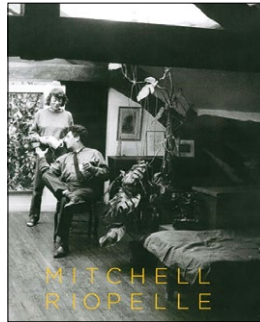
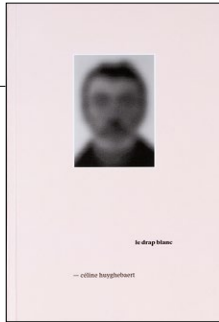
Matthieu Simard
Ici, ailleurs
Alto

Entre magie et métal, un roman doux-amer au passé entêtant comme le ressac. Au sein d'un village érigé dans l'ailleurs, les mots se chuchotent telle une indispensable berceuse. (Ariane Gélinas)

Beaux livres

Céline Huyghebaert
Le drap blanc
d'ébène et de blanc

Livre fort de sa prose, authentique et frontale, de sa multiplicité de points de vue et de ses procédés narratifs, *Le Drap blanc* est un objet envoûtant au design irréprochable. (Emmanuel Simard)



Collectif
De quoi l'image est-elle le nom ?
Momenta | Kerber Verlag

Objet élégant et soigné, l'ouvrage explore la nécessaire question de la « véracité photographique » et dépasse, par la richesse de ses réflexions, le simple exercice de rescension propre au catalogue d'exposition. (Emmanuel Simard)

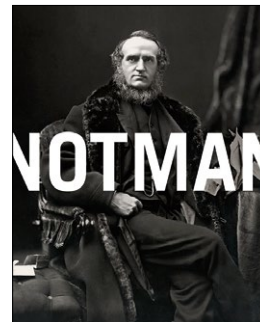
Michel Dallaire
et Myriam Gagnon
Michel Dallaire : de l'idée à l'objet
Éditions du passage

Ce livre sublime partage en tout point la philosophie de Michel Dallaire tel qu'il l'entend pour le design : fonctionnel, séduisant, minimaliste, « aux dimensions poétiques et sensorielles ». (Emmanuel Simard)



Kenneth Brummel, Yves Michaud et Michel Martin
Riopelle-Mitchell : un couple dans la démesure
5 continents/Musée national des beaux-arts de Québec

Fécond de sa rencontre entre deux géants de la peinture abstraite, le doublé monographique, à l'iconographie généreuse, est un ouvrage inévitable. (Emmanuel Simard)



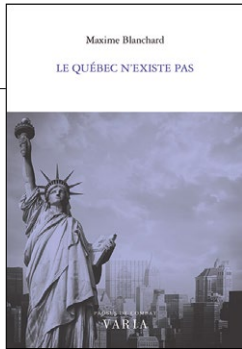
Hélène Samson
et Suzanne Savage
Notman : photographe visionnaire
Musée McCord | Hazan

Pour sa qualité graphique et pour l'intérêt de ses documents photographiques, ce monolithe réverbérera longtemps entre les mains du lecteur avide d'histoire de l'art. (Emmanuel Simard)

Essais

Maxime Blanchard
Le Québec n'existe pas
Varia

Blanchard a rejoint le club des Christian Saint-Germain, André C. Drainville et autres Simon-Pierre Beaudet qui aiment l'odeur du napalm dans l'encrier. Une jouissance du polémique portée par la même poésie qui émane d'une vidéo virale où un chimpanzé tire du fusil d'assault. (Ralph Elawani)



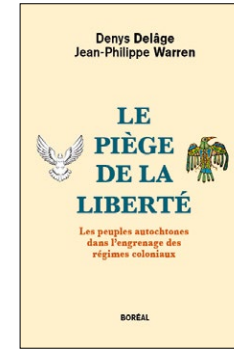
L'imaginaire de la greffe
Le même et l'autre dans la peau
Philippe St-Germain



Liber

Philippe Saint-Germain
La greffe de tête : entre science et fiction
Liber

La greffe de tête n'est pas tellement un sujet de prédilection en littérature. C'est pourtant celui qu'aborde avec brio Saint-Germain dans cet essai qui pousse la réflexion sur les aspects symboliques et philosophiques de ce vieux rêve scientifique. (Samuel Mercier)

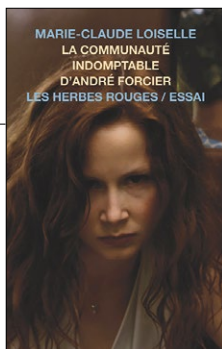


Denys Delâge
et Jean-Philippe Warren
Le piège de la liberté
Boréal

Le Piège de la liberté est une œuvre incontournable pour quiconque s'intéresse à la colonisation du Québec et du Canada. Sa force est d'inverser la perspective historique pour comprendre l'impact de l'arrivée des Européens et de leur établissement en Amérique. (S. M.)

Marie-Claude Loisel
La communauté indomptable d'André Forcier
Les herbes rouges

Rarement voit-on quelqu'un si près de son sujet s'effacer autant du portrait pour ne conserver que la réflexion. Le tout accompagné de 25 fragments de conversations au cours desquels Forcier semble se filmer lui-même. (Ralph Elawani)



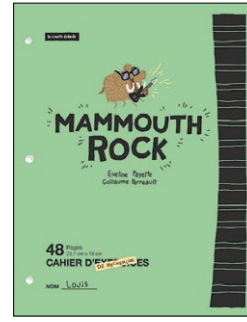
Jacques Pelletier
L'université : fin de partie
et autres écrits à contre-courant
Varia

La plume de Pelletier se montre incisive dans ce recueil d'articles polémiques (au bon sens du terme), qui dévoilent le projet inachevé qu'a été celui de la Révolution tranquille, et qui s'est perdu quelque part dans une démarche comptable. (Samuel Mercier)

Jeunesse (album)

Isabelle Arsenault
L'oiseau de Colette
La Pastèque

Un album tendre, lumineux, qui fait l'éloge de l'imagination et de la créativité, bercé par les illustrations divines d'Isabelle Arsenault. (Patrick Isabelle)



Guillaume Perreault et
Eveline Payette
Mammouth Rock
La courte échelle

Mammouth Rock se distingue par son originalité, l'humour déjanté de Payette et l'univers visuel unique de Perreault. Un duo parfait. (Patrick Isabelle)

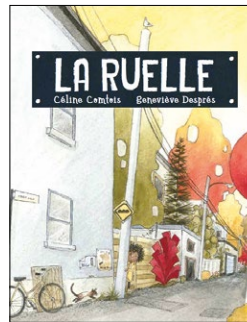
Françoise de Luca
et Josée Bisaillon
Les poupées
Marchand de feuilles

Superbe objet d'art qui nous rappelle que la bonté existe et qu'il faut parfois écouter les enfants au lieu de les tenir pour acquis. (Patrick Isabelle)



Pierrette Dubé
et Guillaume Perreault
Petite histoire pour effrayer les ogres
Les 400 coups

Drôle, fantasque et divertissant, cet album se démarque par le coup de crayon unique de Perreault qui s'impose définitivement comme un incontournable de la littérature jeunesse. (Patrick Isabelle)



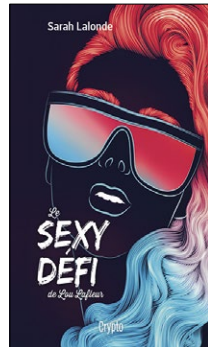
Céline Comtois
et Geneviève Després
La ruelle
D'eux

Cet ouvrage fascine. Si on est rapidement sous le charme des illustrations de Després, on se laisse emporter par la douce plume de Comtois qui nous dévoile les secrets insoupçonnés de la ruelle d'Élodie. (Patrick Isabelle)

Jeunesse (roman)

Amélie Dumoulin
Fé Verte
Québec Amérique

Plus qu'une simple suite à *Fé M. Fé*, ce roman est remarquable par son écriture juste et authentique, sa poésie indéniable ainsi que son humour. Un grand bonheur de lecture. (Patrick Isabelle)



Sarah Lalonde
Le sexy défi de Lou Lafleur
Bayard Canada

Un roman intelligent, drôle et nécessaire qui parle de sexualité sans détour, sans tabou, sans prendre les jeunes lecteurs pour des imbéciles. Un tour de force. (Patrick Isabelle)



Annie Panneton
Comme une chaleur de feu de camp
Hurtubise

Une voix forte et unique se dégage de ce roman touchant, voire troublant, qui n'a rien à envier aux publications étrangères. (Patrick Isabelle)

Sonia Sarfati
et Lou-Victor Karnas
Quatre contre les loups
Éditions de l'Homme

Expérience unique écrite de main de maître par Sonia Sarfati et magnifiquement illustrée par Karnas, ce roman palpitant réinvente et émerveille. (Patrick Isabelle)



Nancy Thomas
Matéo et la dame en noir
Dominique et compagnie

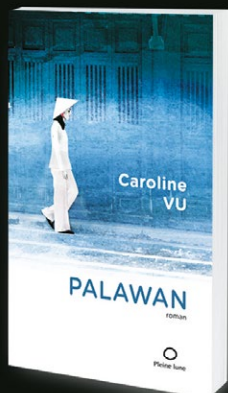
Ce roman pour les tout-petits est une perle qui traite d'acceptation, de compréhension, d'ouverture sur les autres et qui cherche à créer sans jugement des ponts entre les cultures. (Patrick Isabelle)



CAROLINE VU PALAWAN

Un roman captivant qui nous entraîne du camp de réfugiés de Palawan jusqu'à Montréal et Los Angeles, sur les traces de la jeune Kim à la recherche de sa véritable identité.

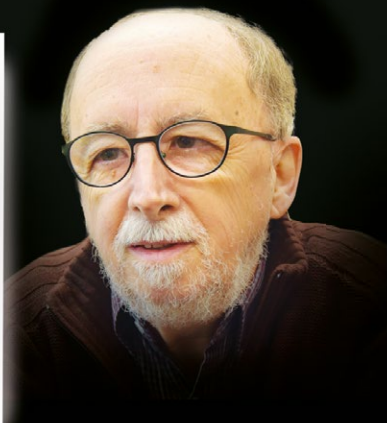
Roman • 358 pages • 27,95 \$



© Marc-Antoine Zouéki



© Marc-Antoine Zouéki



DONALD ALARIE PUIS NOUS NOUS SOMMES PERDUS DE VUE

Écrites sur un ton intimiste, ces histoires nous plongent dans la vie d'individus qu'on a l'impression d'avoir déjà rencontrés. Des gens ordinaires, en somme, mais à qui tout peut arriver.

Nouvelles • 160 pages • 21,95 \$



Pleine lune

www.pleinelune.qc.ca

grille de notation des critiques

✘ Minable

Il s'agit d'un ouvrage dont il nous semble impossible de distinguer assez de qualités pour le sauver de l'inéluctable naufrage littéraire qu'entraîne une œuvre insipide, truffée d'évidences et sans aucune qualité d'écriture.

☆ Pauvre

Il s'agit d'un ouvrage sans grand éclat, en plein cœur des lieux communs, qui ne se distingue ni par sa forme ni par son fond, et ne laissant aucun souvenir périssable de lecture.

☆☆ Banal

Il s'agit d'un ouvrage ayant autant de qualités que de défauts. Si l'on croyait à quelques moments tenir un bon livre, celui-ci nous laisse sur notre faim avec le sentiment d'un projet qu'on n'a pas su mener à terme.

☆☆☆ Bon

Il s'agit d'un ouvrage intéressant qui, sans rien révolutionner, livre ses promesses tout au long de la lecture. Il recèle néanmoins quelques perles et parvient à se distinguer de la majorité des publications.

☆☆☆☆ Remarquable

Il s'agit d'un ouvrage qui parvient à transcender le lecteur, la lectrice, que ce soit par sa forme ou son fond. Il marque un jalon dans l'œuvre de l'auteur-e ou l'installe clairement dans les écrivain-e-s important-e-s à surveiller.

☆☆☆☆☆ Chef-d'œuvre

Il s'agit d'un ouvrage d'une rare qualité qui, on le croit, traversera l'épreuve du temps, deviendra un ouvrage de référence dans l'œuvre de l'auteur-e, mais aussi dans le genre dans lequel il s'inscrit.

cahier

critique

Olivier Kemeid | Olivia Tapiero | Naomi Fontaine | Julie Mazzieri | Mikella Nicol | Maggie Nelson | Michael Crummey | Heather O'Neill | Nino Ricci | Stéfanie Clermont | Andrée A. Michaud | Jean Louis Fleury | Karoline Georges | Geneviève Blouin | Isabelle Lauzon | Carl Rocheleau | Denise Desautels | Marc Séguin | Claude Beausoleil | Jean-Sébastien Huot | Catherine Lalonde | Daniel Leblanc-Poirier | Marianne Dansereau | Marie-Claude Garneau | Marie-Ève Milot | Marie-Claude St-Laurent | Jacques Lamontagne | Réal Godbout | Pierre Fournier | Andrew Forbes | Jean-Claude Charles | Sylvain Diaz | Justin Bur | Yves Desjardins | Jean-Claude Robert | Bernard Vallée | Joshua Wolfe | Gilles Lapointe | Renaud Philippe

Sans critique, il n'y a point de littérature.

Ce cahier est la pierre d'assise de notre mandat.

S'élever jusqu'au soleil

Thomas Dupont-Buist

Troquant les dialogues et les didascalies pour de longues phrases balisées par de scintillantes virgules, Olivier Kemeid restitue dans ce premier roman toute la dimension mythologique d'une autre vie que la sienne.

Cette autre vie (ou devrais-je dire *ces autres vies*, puisque l'étoile attire toujours quelques corps célestes dans son orbite), c'est celle de Peter Tangvald, marin à la triste figure qui, au fil des circumnavigations, a fini par se fondre dans l'océan après lui avoir tout donné. Si l'homme de théâtre qu'est Kemeid a choisi de raconter son histoire – qui a pourtant déjà fait l'objet de deux livres rédigés par Tangvald lui-même, soit *Sea Gypsy* et *At Any Cost* –, c'est que près de trente ans après sa rencontre avec la légende de la mer et son fils, la tragédie que composent leurs vies s'acharne à lui poser la même énigme où chatoient en alternance l'éclat de l'exploit et le reflet de l'inconscience.

Héritier du voyage

Si on sent l'influence des maîtres de la littérature dite « de voyage » (Nicolas Bouvier, Joseph Kessel et consorts), ainsi que l'admiration pour les grands navigateurs (Olivier de Kersauson, Jacques-Yves Cousteau et Paul-Émile Victor), c'est cependant bien à sa manière que Kemeid hisse la grand-voile de son navire narratif pour voguer sur ses propres flots. Sans avoir la prétention de fournir ici la biographie d'un illustre disparu, il mêle aux eaux agitées d'une vie de légende les échos déferlants de sa propre mémoire maritime. Il en va ainsi de ce passage où l'auteur raconte la tentative de sa famille de porter assistance à un groupe de *boat people* haïtiens. Le temps d'une journée, ils leur fourniront des vivres et bricoleront à la sauvette leurs embarcations de fortune avant que les pauvres ne soient chassés des côtes du paradis fiscal par l'armée bahamienne.

Ce fut ma première rencontre avec l'injustice, la prise de conscience également que mes parents n'étaient pas des héros et que désormais le sentiment d'impuissance allait cheminer aux côtés de la révolte sur les grandes routes de mon existence.

Icare surnageant

Mais là où le roman convainc vraiment de son originalité et de sa force, c'est dans la restitution de la dimension tragico-mythologique du destin de Peter et de sa famille. De la part d'un auteur ayant adapté Shakespeare et Virgile, faut-il s'étonner de l'établissement d'une telle filiation ? Un homme qui a parcouru les mers sur un voilier bâti de ses propres mains et ne se propulsant qu'au gré des caprices du vent, qui séduisait les femmes comme d'autres font toujours les plus belles prises à la pêche (machisme exacerbé compris) et qui est allé rejoindre femmes et enfants dans un cimetière sous les océans, après avoir dû rêver bien des fois à leur crypte sous-marine, peut-il réellement être autre chose qu'un personnage de tragédie ?

Tangvald, ce n'est pas tant Ulysse le lâche – Peter n'a cure du chant des sirènes, ses Télémaque et Pénélope, il les embarque avec lui – qu'Icare dévoré par la soif d'absolu, ah il peut bien

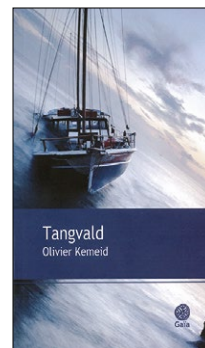
vouloir dégommer le premier volatile qui pointe le bout de son bec vers les flots, Peter Tangvald, car le seul oiseau qui compte est celui qui s'élève jusqu'au soleil, y reste, s'y brûle !

Tangvald, mythe des mers donc, qui rencontre « la faucheuse en forme de sirène » plus souvent qu'à son tour, qui est longtemps épargné de ses naufrages en livrant à son amante jalouse tout ce qu'il faut pour flotter encore, ne serait-ce qu'un peu, avec elle.

[...] il lance son ancre par-dessus bord, ça ne fait rien, il lance un premier bidon [...] c'est mieux mais on n'y est pas encore, je n'ai plus d'eau mais fontaine je ne boirai pas de ton eau sous les profondeurs [...] oui c'est nu tel qu'en moi-même que je dois m'offrir aux eaux [...] l'embarcation comprend que l'homme s'est sacrifié, il a tout redonné à l'océan [...] le canot se comporte comme il se doit [...] et en son sein tombe inanimé le corps d'un homme refusé par la mort. [...] Poséidon porté par ses Néréides.

À travers le destin tragique de Tangvald, celui d'un homme d'exception mais certainement pas d'un héros (en existe-t-il, à bien y regarder ?), Kemeid pose une question essentielle : est-il encore possible, à l'heure des frontières, des croisières, des avens-fonds-de-pension et des passés retouchés, de vivre une vie immense et dangereuse, une vie farouchement réfractaire aux nouvelles mécaniques, tant sociales que technologiques ? La société moderne peut-elle être tenue responsable d'énergumènes tels que Peter, peut-elle seulement tolérer d'avoir pour ressortissant un être aussi fondamentalement apatride ?

Si vous le voulez bien, renversons la question et reformulons ainsi : des êtres tels que Peter souhaitent-ils la « protection » de la civilisation ? N'ont-ils pas choisi leur fuite, celle qui d'un mille nautique à l'autre les amène plus loin de « la terre, sanctuaire maudit des utopies, limitation des possibles, humus des décharnés [...] » ? Du rivage, nous pauvres hères épris de sécurité et de confort ne pouvons que tirer la longue-vue pour observer ces existences qui ne semblent pas engoncées dans la même morale, qui n'obéissent qu'à leurs propres lois en assumant les conséquences parfois terribles que l'audace appâte. ♦



☆☆☆☆

Olivier Kemeid

Tangvald

Montfort-en-Chalosse (France), Gaïa

2017, 224 p., 36,95 \$

Chats sauvages

Caroline R. Paquette

Dans *Phototaxie*, Olivia Tapiero renoue avec son funeste sujet de prédilection, comme moyen radical de lutter contre l'immobilisme et la facilité.

Olivia Tapiero a l'habitude des personnages épris de la mort. Surtout celle que l'on se donne : après *Les murs* (lauréat du prix Robert-Cliche en 2009) et *Espaces* (2012), *Phototaxie* érige le suicide en réponse possible à un chaos qui n'en finit plus de ne pas survenir. « Si l'apocalypse était une mise en lumière, nous nous laisserions blondir au soleil, blottis les uns contre les autres », affirmera d'emblée l'un des protagonistes. Dans ce roman court, mais exigeant, l'auteure de vingt-sept ans s'attaque à nos existences lisses, à nos révoltes cotonneuses, à nos têtes pleines « de ronces, d'accolades et de références ».

Refus intégral

Trois jeunes adultes gravitent autour d'un idéal de révolution, comme des phalènes flirtant avec la lumière : Théo, musicien célèbre et « confortablement suicidaire » qui, dans sa fascination pour le désastre, tente de faire oublier ses origines bourgeoises ; Zev, chef charismatique d'un mouvement militant, bientôt exilé à l'Ouest ; et Narr, indignée tranquille, immigrante refusant l'identité qui la précède. « J'aurais dû être un chat errant, une plante grimpante, un crustacé, la tête vide, une folie souveraine », dira-t-elle dans un de ces passages où la plume de Tapiero, rigoureuse et inventive, nous éblouit.

**Il aurait fallu quelques pierres
blanches pour marquer le chemin.
Un appel d'air au cœur de l'incendie.**

Un quatrième personnage, « l'homme qui tombe », traverse *Phototaxie* comme un leitmotiv. Jouée en boucle sur l'écran de Théo, sa chute ainsi esthétisée fait écho à la vigoureuse charge du roman contre la léthargie ambiante – cette léthargie qui transforme les colères « en délits mineurs, en voies de fait, en discours, en lettres ouvertes et en débats de forums publics ». Contre une forme de sensationnalisme, aussi, qui injecte du sens dans ce qui n'en a pas : « Ces rapaces sont capables de tout pour rétablir une certaine cohérence. On me dira mentalement instable, on parlera des femmes, de l'économie ou de l'immigration », déplore Narr, mesurant les conséquences d'un geste fatal.

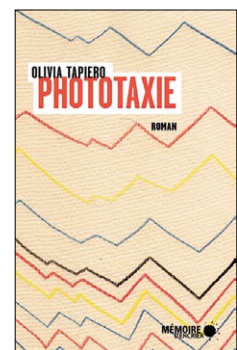
Or une catastrophe est bien en cours dans cette cité où le sol est recouvert d'une « boue sanguine » et l'air, saturé d'odeurs putrides. Le gouvernement a beau tenter de l'endiguer, elle lui coule entre les doigts. Et ce n'est pas beau à voir : « Les viandes molles et visqueuses croupissent le long des routes qui mènent

au Conservatoire. Même les rats n'en veulent plus, il n'y a que les mouches et les asticots qui s'y tortillent. » Quelque chose, dans les descriptions crues de cette ville qui moisit ostensiblement, fait d'ailleurs penser à *Oscar De Profundis*, le récent roman de Catherine Mavrikakis. Sauf que l'art et la mémoire, plutôt que d'exercer un pouvoir salvateur, sont ramenés à un tas de racines encombrantes – comme si, en témoins implacables de l'humanité, ils plombaient toute velléité de changement, condamnaient à l'immobilisme. Ainsi le musée brûle ; ainsi les livres flambent ; ainsi le piano, dompteur de consciences et de chaos, se compare à un cercueil. Il faut nourrir le feu plutôt que de chercher à le contrôler, semblent dire les personnages, devant une population qui suit les ordres avec une joyeuse docilité. « [T]uer le mur en préservant la fenêtre. »

Écrire le chaos

« Ne pourrais-je pas simplement arriver de nulle part, librement exsangue ? Il me semble n'être qu'un corps qu'on cherche à fichier », soupire Narr, bientôt isolée. Alors que sa famille tente de la prendre en charge à distance, la jeune femme s'enfonce dans le désenchantement. Et la narration, qui fricotait jusque-là avec un hermétisme ponctuel – des phrases alambiquées parmi d'autres, follement bien tournées –, est de moins en moins ancrée dans le réel, jette une ombre sur l'expérience de lecture. Peut-être est-ce un choix, celui de performer l'éphémère et l'errance jusqu'au bout, deux éléments clés de ce roman qui s'élève contre l'institutionnalisation des êtres ? Il faut le reconnaître : même si l'on admet une part d'abstraction, certains passages, surtout vers la fin, sont obscurs. Il aurait fallu quelques pierres blanches pour marquer le chemin. Un appel d'air au cœur de l'incendie.

Tout de même, personne ne pourra reprocher à Olivia Tapiero d'être paresseuse. Ni dans son écriture, ni dans la structure même du roman, qui s'écartent toutes deux des banalités et des conventions – de lumineuse façon, le plus souvent. Celle qui s'inscrivait en marge de l'époque avec ses précédents livres y entre cette fois de plein fouet, pour en prendre le contre-pied : furieusement, courageusement, radicalement. ♦



☆☆☆

Olivia Tapiero

Phototaxie

Montréal, Mémoire d'encrier

2017, 128 p., 19,95 \$

La classe est un théâtre

Michel Nareau

Après le très beau *Kuessipan*, Naomi Fontaine revient en force avec un deuxième roman fragmenté, *Manikanetish*, qui signifie « petite marguerite ».

Sûrement un effet de la double fonction des écrivains – le métier alimentaire des auteurs est souvent dans le domaine de l'enseignement –, les récits qui se passent à l'école et au collège sont très nombreux au Québec. Sans qu'un sous-genre ait émergé comme le *campus novel* aux États-Unis, la relation pédagogique et les entraves à l'apprentissage sont des sujets traités fréquemment dans le roman québécois, mettant en scène le microcosme de la classe, avec ses trajectoires personnelles, ses conflits, ses rapports d'autorité.

La voie d'un retour

Naomi Fontaine aborde ce sujet par le biais d'une professeure d'origine innue qui revient, après une longue absence perçue comme un exil, sur la réserve d'Uashat où elle est née, pour enseigner le français à l'école secondaire Manikanetish. Appartenant à la communauté, mais influencée par ce qu'elle a vécu à l'extérieur, Yammie fait le choix de revenir, de s'investir dans l'éducation des Innus. L'enseignante est engagée dans un combat, celui de donner des outils à sa communauté pour qu'elle se développe. Mais jamais dans le texte ce volontarisme n'est mis au centre de la narration. Ce n'est pas l'histoire d'un héroïsme pédagogique qui est célébrée. Au contraire, c'est par le biais d'une multiplication de vignettes – où alternent le récit des parcours personnels des élèves, les interactions joyeuses et tendues en classe, avec sa redécouverte de la vie sur la réserve –, que l'on voit la narratrice naviguer entre les projets de la direction, sa solitude, ses escapades, ses nouvelles relations, les incidents à l'école, les mauvaises nouvelles dans la communauté qui viennent compliquer ses projets (suicide, ruptures, etc.).

Il en résulte un récit de prime abord un peu décousu, mais que la romancière parvient à cerner à partir du moment où une pièce de théâtre deviendra le projet central des élèves et de Yammie. En choisissant de monter *Le Cid*, ceux-là s'obligent à sortir de leur réalité immédiate, à lier leurs problèmes personnels, existentiels et sociaux à une trame qui les dépasse. Loin du traitement un peu pittoresque qu'on retrouvait dans un film comme *L'esquive* sorti en 2004 et réalisé par Abdellatif Kechiche – qui abordait aussi le théâtre classique en milieu scolaire marginal –, le roman fait du théâtre un révélateur de personnalités diverses, un espace pour d'autres rôles, pour se créer des masques et en retirer.

Un portrait fragmenté

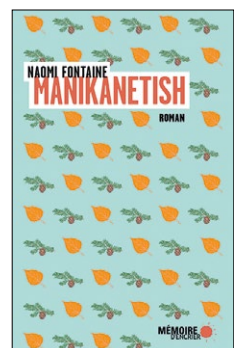
C'est ce qui étonne le plus et qui plaît derechef dans ce roman : le microcosme adolescent et innu dépeint n'est jamais présenté comme un tout, comme un document sur la vie autochtone, comme un reportage bien intentionné où s'accumulent les images toutes faites sur la détresse des jeunes des réserves. Au portrait de groupe, Fontaine préfère la trajectoire personnelle, la réflexion existentielle à la volonté de nommer les troubles sociaux. La trame de *Manikanetish*

s'apparente à un autre roman fort récent (et puissant), *Nirliit* de Juliana Léveillé-Trudel, paru en 2015 à La Peuplade, mais le traitement en est profondément différent. Dans les deux cas, même structure sur une année scolaire, même prémisse de l'arrivée d'une relative inconnue, même narratrice féminine, même tentative de dire les espoirs et les contraintes d'une transmission culturelle par le biais de vignettes centrées sur les élèves et les membres de la communauté, mais si Léveillé-Trudel cherche surtout à dire pour les gens du Sud la réalité inuite, Fontaine évite le piège d'établir un nous et un eux, des catégories qui excluent les êtres et les confinent à des rôles préétablis.

Ainsi, les comportements des personnages ne sont pas lus en fonction d'appartenance, mais en vertu d'un parcours spécifique ; avec pour effet que le roman ne dresse pas les frontières de la communauté, mais qu'il montre pour chaque personnage comment des fissures dans les limites perçues sont rejouées par les événements, les interactions et la découverte du théâtre. Cette histoire donne du lest à chacun des rôles joués par les protagonistes ; elle se tient loin du jugement, sans jamais idéaliser ce qui se déploie.

Une communauté d'histoires

C'est cette dimension puissante, celle d'une individualité réclamée, affichée et en tension avec les autres, qui donne sa force au roman. Si certaines vignettes auraient mérité d'être resserrées et si les chutes de quelques textes brefs manquaient de finition dans la première partie, l'ensemble prend graduellement sa forme pour imposer des personnages complexes, surprenants, qui laissent voir un pan de réalité très peu abordé. Il y a une grande originalité dans la composition du portrait de groupe, avec des jeux de lumière qui individualisent et qui rapprochent la trajectoire de la narratrice de celles de ses élèves, dans une immense communauté d'empathie. Récit d'abord d'exil et de retour, *Manikanetish* devient non pas une trame qui plaide pour l'ancrage, mais au contraire pour que les récits, de soi et des autres, nous donnent de l'horizon et le sentiment de ne pas être seuls. ♦



☆☆☆

Naomi Fontaine

Manikanetish

Montréal, Mémoire d'encrier

2017, 140 p., 19,95 \$

Odyssée de campagne

Paul Kawczak

Court roman naturaliste et métaphysique, voyage au bout de funérailles tant quelconques qu'inhumaines, *La Bosco* confirme tout le talent de Julie Mazzieri.

Le premier et excellent roman de Julie Mazzieri, *Le discours sur la tombe de l'idiot* (2009), ne lui a valu pas moins que le Prix du Gouverneur général. Avec son deuxième ouvrage, *La Bosco*, l'auteure revient au village de Chester et ses environs – transposition romanesque des campagnes environnant Saint-Paul-de-Chester, sa commune natale – dont elle isole, avec la langue laconique, presque sèche, qui avait porté son premier texte, un fait presque négligeable : l'enterrement de Suzanne Bosco.

Lucidité suicidaire ou enthousiasme délirant – impossible d'en être certain – Suzanne Bosco, mère de deux adolescents, Charles et sa sœur dont on ne connaît pas le nom, épouse d'un homme médiocre, femme agressive à la santé mentale précaire, s'est tuée en sautant de l'étage de sa maison : « Elle a vu la mer, pis elle a sauté. La tête la première. Comme les plongeurs d'Acapulco. » Le roman débute *in medias res*, alors que l'on s'apprête à prendre la route pour Chester, où le corps sera mis en terre.

Cinquante dollars

La narration alterne le récit de cette journée d'enterrement avec des retours en arrière à propos des événements qui y ont mené. Alors que les funérailles tournent en fuite éthylique sous l'impulsion subite de Jacques Bosco, le mari, décidé à vivre sa détresse en allant une fois de plus au bout de sa couardise, de sa vantardise et de sa malhonnêteté, les souvenirs du fils reviennent sur la fin de vie et la mort sordides de la Bosco. La mémoire filiale s'attarde, et là porte le coup de grâce de l'ironie et de la dérision qui font le mordant du récit, sur la perte d'un billet de cinquante dollars dont le jeune homme se remet difficilement, perte du seul signe de transcendance en ce monde : « Le jeune Bosco n'avait rien vu de tel. Il avait été saisi par tant de beauté. »

Charles tenait ce billet de Fouquet, celui-là même qui employait Barabé, le citadin du *Discours sur la tombe de l'idiot*. Les morts de l'idiot en question ou de Suzanne Bosco, dégénérés psychiques cristallisant la malédiction d'un monde où la valeur du langage n'a presque plus cours, les morts de ces dépossédés finis – ces désespérés animaux, avec toute la culpabilité, la rage et la tendresse non dites qu'elles inspirent – finissent enfouies sous l'anecdotique des préoccupations quotidiennes et monétaires de ces terres encore agricoles qu'incarne le paysan Fouquet. Devant cette dureté paysanne, inconsciente de sa résignation à l'abri de rangs désolés, on pense à *La Scouine* d'Albert Laberge, dont on fêtera le centième anniversaire l'année prochaine. Julie Mazzieri, elle, en 2017, renoue avec certains des fondamentaux de l'imaginaire littéraire québécois.

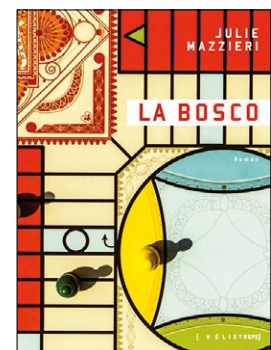
Nausée

Un point de vue domine le roman, celui de Charles, le fils, témoin des funérailles manquées – cette « odyssée » de campagne,

le cimetière devenant une Ithaque – et relais des souvenirs, point de vue duquel les humains s'apparentent constamment à des animaux. Ainsi, les êtres grognent, lapent, relèvent la tête « comme font les chats inquiets » ou sont vus en « petit singe », en « chien devenu fou », bêtes de trait, chats ou lionne. À cela, il faut ajouter une puanteur permanente « l'odeur écœurante de la confiserie », l'« éternelle odeur de viande refroidie » de la maison d'enfance de la mère ou encore l'« odeur infecte » d'un repas pris dans une auberge dont le plat de résistance est une « longue carcasse jaune et sèche [dont] une farce immonde avait surgi ».

Proche des visions nauséuses chères à l'existentialisme français des années 1940, *La Bosco* met en scène la matière sans prestige, privée de langage et de sens, et dont la contingence, explique Sartre dans *L'être et le néant*, provoque chez l'être conscient la sensation de nausée. Dans ces circonstances, on ne peut que penser à Bataille, lorsque le regard de Charles, agenouillé devant le cercueil, s'attarde sur l'un des mamelons du cadavre de sa mère : « un mamelon noir et évasé comme ces faux yeux qui ornent les ailes de certains papillons ou de certains oiseaux. D'un seul bond, le jeune homme s'était remis sur pied. Il avait compris. » Charles vient de saisir toute l'injure qu'adresse ce cadavre en colère à cette humanité insignifiante dont Jacques Bosco, « pantin flasque » au « petit visage stupide » et à la tête « insignifiante » incarne toute la médiocrité comme un Christ grotesque ne lavant personne d'aucun péché, trop absorbé qu'il est par « ses rêves ridicules ».

Intriquant un filet subtil d'éléments signifiants – comme ce fabuleux oiseau blanc au « merveilleux anus doré » surgissant d'un champ pour furieusement crier « Go-back ! », évoquant une de ces bêtes magiques et blanches des récits médiévaux, équipée d'un troisième œil de vérité pour déféquer sur le monde – et de visions poétiques, Julie Mazzieri propose ici une véritable œuvre d'écriture sur la valeur métaphysique du langage et les médiocrités de l'existence. ♦



☆☆☆☆

Julie Mazzieri

La Bosco

Montréal, Éoliptrope

2017, 124 p., 19,95 \$

Attraction solaire

Marie-Michèle Giguère

Les relations amoureuses sont ponctuées de moments de force et de vulnérabilité. *Aphélie*, deuxième roman de Mikella Nicol, illustre merveilleusement comment ces deux réalités opposées s'entrelacent.

S'il y a des titres qui laissent imaginer de grandes choses sans toutefois sustenter le lecteur, *Aphélie* – qui désigne le point le plus éloigné du soleil dans la trajectoire d'un objet céleste – a pour sa part la même puissance évocatrice que le roman qui le porte.

Mikella Nicol assoit définitivement son talent pour raconter les jeunes femmes complexes, pour magnifier les douleurs du début de l'âge adulte.

Le quotidien de la narratrice, une jeune femme qui travaille seule, de nuit, dans un centre d'appel, « manqu[e] de sens ». Comme les deux héroïnes des *Filles bleues de l'été*, le premier roman de Nicol, elle évolue un peu en marge de la société, juste à côté, toujours en décalage. Au boulot, entre les rares coups de fil qui lui parviennent, elle consulte son horoscope, flâne en ligne, se caresse parfois. Elle a un grand ami depuis l'enfance – son seul ami – Louis, avec lequel elle s'enivre le vendredi soir, dans un petit bar de quartier où ils ont leurs habitudes. Après une relation violente avec B., elle partage maintenant la vie de Julien, un garçon sans histoire qui a une jolie carrière et un condo neuf.

Au cours d'un été caniculaire, l'équilibre précaire de sa routine est chamboulé par la rencontre de Mia, une femme qui brouille les cartes de ses désirs : « Je n'avais pas voulu ce qui arrivait et pourtant j'aimais le remous que Mia créait en moi. »

Alors qu'elle explore les possibilités de cette nouvelle histoire, c'est tout son lien avec les hommes qu'elle a aimés qu'elle revisite : ses limites, ses mauvaises habitudes, sa lassitude aussi. Car même si ses premiers élans pour Mia la submergent totalement, cette dernière ne saura pas maintenir l'intérêt amoureux de la narratrice.

La quête amoureuse, ici, prend des allures de recherche de soi. Mais on est à des années-lumière de la psycho pop : « J'avais peur de ne pas sourire sur mes photos de mariage. J'étais le genre de fille à qui ça arriverait. »

Avec un monologue intérieur d'une grande beauté, la narratrice jette sur la nature humaine un regard sans complaisance, lucide. La prose sans détours ni fioritures sait nommer les relations qui se font et se défont. En résulte une pléthore de petites observations aussi justes qu'assassinées, comme celle-ci, lorsque la narratrice observe la copine du barman : « Je me suis demandé si le barman

s'était entiché de moi parce que je lui ressemblais. Nous étions peut-être interchangeables. »

Lentement la violence

« Séduire est la forme de violence que je maîtrisais le mieux » : c'est avec cette puissante phrase que la narratrice résume son rapport à l'amour, au désir. La violence se déploie pourtant dans ce roman sous de multiples autres formes. *Aphélie* donne surtout à voir celle qui est faite aux femmes. Ce thème s'immisce en filigrane, d'abord discrètement, puis de manière de plus en plus assumée.

Cela aurait pu sembler anodin, comme lorsque la narratrice raconte qu'elle tue le temps devant la télévision, durant le jour, avec une préférence pour les séries de « *true crime* » : « J'aimais surtout les émissions dans lesquelles le tueur s'avérait être le voisin, le professeur, ou le maire du village. Les victimes, elles, me ressemblaient ou ressemblaient aux filles que je connaissais. » Mais ça se poursuit lorsqu'elle développe un intérêt soutenu – qu'elle partage avec Mia – pour la disparition d'une femme, un fait divers comme il y en a trop.

On découvre aussi, tout au long de cet été étouffant de chaleur, le souvenir doux-amer d'un ancien amoureux qui un jour a basculé lui aussi dans la violence. Bien que la narratrice soit avare de détails sur leur passé, il apparaît que la fin abrupte et abusive de leur relation est indissociable du souvenir plus général qu'elle a de cet homme qu'elle a beaucoup aimé. Et c'est là l'un des tours de force de ce roman : raconter l'omniprésente violence avec une simplicité désarmante, sans mise en garde ou faux-fuyants, sans grands flafas ni mélodrame.

Avec ce deuxième roman, Mikella Nicol assoit définitivement son talent pour raconter les jeunes femmes complexes, pour magnifier les douleurs du début de l'âge adulte. Comme de grandes plumes avant elle – j'ose évoquer Sagan –, elle sait raconter l'intime pour parler d'une époque ; élever les intrigues amoureuses, les coups de gueule et les fragilités des personnages pour parler de la condition humaine. On n'a pas fini d'entendre parler d'elle. ♦



☆☆☆☆

Mikella Nicol

Aphélie

Montréal, Le Cheval d'août

2017, 128 p., 20,95 \$

Penser le queer

Isabelle Beaulieu

Essai personnel, autofiction, journal de bord réflexif, il serait bien difficile d'assigner une catégorie aux *Argonautes*, livre à la forme multiple et non conventionnelle.

Tout au long de ce récit, l'auteure prendra sa vie et ses expériences comme matériaux, redonnant ainsi ses lettres de noblesse à une certaine écriture de l'intime. Ainsi, on sait qu'elle partage sa vie avec Harriet devenue Harry, qu'ils ont eu un petit garçon ensemble et qu'avec le grand garçon issu d'une précédente union d'Harry, ils forment une famille qui vaut bien toutes les autres. Maggie Nelson puise ici à même son propre modèle familial pour penser et réfléchir le queer.

Étrange comme un queer

Aux États-Unis, le terme queer a d'abord été une insulte pour toute personne ne se sentant pas en adéquation avec l'archétype binaire de l'homme et de la femme, et dont la sexualité et le désir ne sont pas dirigés, ou du moins exclusivement, vers le sexe opposé. Étrange, louche, tordu, voilà ce que désigne le mot queer. Dans les années 1990, le groupe stigmatisé a récupéré l'offense pour se l'approprier.

« Suis toujours en train de sortir du langage totalisant, c'est-à-dire, du langage qui piétine effrontément la spécificité ; avant de me rendre compte que c'est une autre forme de paranoïa. » La question du langage comme ce qui sert à décrire la réalité reste entière puisqu'en se situant dans la catégorie des gens qui ne veulent se voir attribuer aucune catégorie, la personne queer demeure tout de même confinée à une catégorie. Le langage s'avère toujours insuffisant, car s'il sert à préciser, il laisse en marge tout ce pour quoi il n'a pas été employé et qui aurait pu advenir. « Une fois qu'une chose est nommée, as-tu dit, nous ne pouvons plus la voir de la même façon. Tout ce qui n'en a pas été dit se fane, se perd, est assassiné. » Si l'on choisit un mot au détriment des autres, on réduit notre champ de vision et nos possibles. Sans parler du fait que lorsqu'il est employé, le mot est lancé dans l'arène de l'interprétation. Comment accepter, pour une écrivaine, l'ambivalence des mots ?

Le livre de Maggie Nelson est exigeant, et pour cela je veux remercier l'éditeur d'avoir eu envie de le traduire et de le proposer ici. D'autant plus que le sujet est beaucoup moins discuté au Québec qu'aux États-Unis où la culture queer est très présente et les champs d'études sur le genre (*gender studies*) sont investis depuis les années 1970. Maggie Nelson puise à de nombreuses sources, qu'elle cite et qui l'accompagnent dans ses réflexions. Ces autres voix qui viennent s'ajouter à celle de Nelson permettent ce langage pluriel si primordial à la multiplicité des façons d'être, de penser et d'agir.

Au fil de l'écriture, sans ordre ni chronologie, Nelson réfléchit à bâtons rompus. Elle traite autant des aspects antagonistes du besoin d'écriture, « ça fait partie de l'épouvante de parler, d'écrire. Il n'y a nulle part où se cacher », que de la question de l'enfantement et de « la façon dont un bébé invente littéralement *de l'espace* là où il n'y en avait pas auparavant ». La rigueur intellectuelle s'entremêle avec

les bribes du vécu de l'auteure, ce qui peut-être en fera sourciller plus d'un. Mais Maggie Nelson assume qu'on ne peut regarder sans subjectivité et qu'il est impossible d'écrire sans y mettre de « soi ». On a tendance à l'oublier parce que la philosophie occidentale est souvent désincarnée, divise l'esprit et le cœur, et s'abreuve trop rarement à la quotidienneté, mais qu'est-ce que la philosophie sinon l'amour de la sagesse dans l'espoir d'en déchiffrer un peu plus sur soi, sur ce qui nous fait et sur ce qui nous entoure ?

Lever les voiles

L'Argo est dans la mythologie grecque le navire sur lequel partirent Jason et cinquante hommes pour chercher la Toison d'or. Le titre de l'œuvre renvoie à Barthes qui compare celui qui dit « je t'aime » à « l'Argonaute renouvelant son vaisseau pendant son voyage sans en changer le nom ».

En effet, les pièces de l'Argo doivent être remplacées en cours de route, mais le bateau reste fidèle, malgré les métamorphoses, à son nom. Pour que le langage remplisse son rôle, il doit absolument exister dans une pluralité de sens en évolution. Nelson, à travers la question du queer ou de l'écriture, extrapole la symbolique de l'Argo à la nécessité de se réinventer, collectivement pour échapper au prosaïsme cynique ambiant, et individuellement pour que chacun puisse se sentir exister légitimement, sans obligation d'une projection préalable.

L'entreprise de Maggie Nelson est honnête. L'auteure fouille en elle et chez les autres ce qui pourrait l'amener à une meilleure compréhension du monde. Dans ces morceaux épars, on souhaiterait un peu plus de continuité. À force de lancer dans toutes les directions, maternité, écriture, queer, couple, sans souci d'indexation, Nelson dilue son discours et en atrophie sa portée. Mis à part cela, le partage de ses questionnements et de ses constats, à savoir l'importance d'être soi et de ne pas céder à des propos à l'emporte-pièce, fera sûrement des émules prêts à poursuivre la réflexion sur l'immense Argo qui, toutes voiles dressées, navigue vers l'or qu'est la liberté d'échapper à toute définition. ♦



☆☆☆

Maggie Nelson

Les Argonautes

traduit de l'anglais (États-Unis)

par Jean-Michel Thérroux

Montréal, Triptyque

2017, 218 p., 23,95 \$

Un fou du roi dans un royaume d'exactitude

Thomas Dupont-Buist

À Sweetland, petit village juché sur une île de la taille d'une virgule dans la phrase de Terre-Neuve, les échos du monde moderne n'ont jamais atteint le rivage qu'atténués par la distance et la brume.

Pour son quatrième roman, Michael Crummey a gravi les marches d'un phare récemment automatisé où la lampe-tempête ne fait plus danser d'ombres sur les murs. En son sommet, il a posé son regard sur un village dont portes et fenêtres ne serviront bientôt plus qu'à accueillir le contreplaqué prêt à moisir et les clous prêts à s'oxyder. À Ottawa ou à St-John's, dans une pièce où des néons éclairent des colonnes de chiffres, une signature électronique a été apposée pour ratifier la disparition prochaine de Sweetland. Comme partout ailleurs, l'inconscience est venue à bout de la seule économie qui prospérait : la pêche.

Entretenir une communauté du bout du monde n'est plus à l'ordre du jour, s'insère encore moins bien dans un plan quinquennal. N'en déplaise aux racines qu'ont fait pousser les ancêtres dans ces sols arides, il faudra partir, s'effacer des cartes comme des fragiles mémoires. En compensation, cent mille dollars bien ronds annuleront toute velléité de confrontation. À condition, bien sûr, que tous, sans exception, acceptent de s'évaporer à l'unisson. C'est sans compter sur Moses qui, intraitable sans trop savoir pourquoi, va refuser ce que presque tous se sont empressés d'accepter. Le septuagénaire se retrouve ainsi seul de son camp face à tous ceux qu'il a connus et qui sont bien décidés à le convaincre de partir, fussent-ils utiliser pour cela les moyens les plus extrêmes.

Mémoire en croix

Roman mélancolique d'un « monde déchu », que la rigueur de son climat a longtemps préservé du « continent », *Sweetland* est l'ultime manifestation d'une mémoire, tant collective qu'individuelle, qui s'apprête à s'incarner dans la blancheur d'une croix anonyme. Le bourreau de la modernité n'est toutefois pas exempt d'une certaine clémence et laissera au condamné le temps d'accomplir tous les petits rituels qui sont autant de dernières volontés. En compagnie de Moses, vieux malcommode aussi vaillant que têtu, c'est une liturgie des confins que nous pratiquons, relevant les collets une.22 en main ou débitant interminablement du bois de chauffage pour un hiver qui sera le dernier. À pied ou en VTT vrombissant, on gravit les sentes qui mènent au Fauteuil du roi, ce promontoire où en souvenir du film *Titanic*, on peut crier « Je suis le roi du monde ! [...] [!]a voix dévalant la colline vers l'anse, gagnant en vitesse au fur et à mesure de sa dégringolade. »

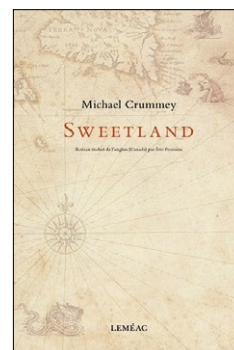
Jamais les autres insulaires ne le reconnaîtraient, mais à sa manière, Moses est l'âme de ce village qui n'existe sur aucune carte. Allers-retours entre présent et souvenirs nous permettent de faire la connaissance des proches du patriarche sans progéniture. Le village a beau ne pas être bien peuplé, comme partout, chacun de ses habitants raconte une histoire, pour peu que l'on se donne la peine de l'entendre.

Robinson à Terre-Neuve

Outre les gens qui l'habitent, l'île de Sweetland constitue en elle-même un lieu-personnage au caractère inhospitalier. Dans la tradition américaine des œuvres appartenant au mouvement de l'écriture, Crummey fait vivre tempêtes et couchers de soleil, plonge dans des méditations inspirées par le passage des saisons et propose ainsi la meilleure façon de faire éprouver un lieu à ceux qui n'y sont jamais allés. À travers la description soignée d'un quotidien somme toute monotone perce une poésie qui surprend, comme le promeneur s'étonne de la couleur d'une fleur sur un chemin pourtant mille fois parcouru. On pense à certains romans tout aussi admirablement traduits des Américains Wallace Stegner, T.C. Boyle et à une panoplie d'auteurs du catalogue de la maison d'édition Gallmeister.

Le registre se fait plus halluciné quand Moses se retrouve finalement seul pour de bon sur son île. Il s'organise d'abord comme un Robinson, mais l'isolement vient progressivement à bout de la raison de l'entêté. Particulièrement réussie, cette dernière portion du roman, grâce à une intensification des épisodes de démence, pousse le passé à envahir le présent, le rêve à assaillir le réel. Ainsi Moses en vient-il à apercevoir, entre autres pièges de l'esprit, près des falaises, une foule de défunts se mêlant à la brume nocturne, « assemblée là dans un silence retentissant de cathédrale ».

Mais dans cette œuvre aux multiples niveaux de lecture, plus important encore est sans doute le discours souterrain. Subtilement, Crummey soulève l'absurdité qu'il y a à déloger un village sous-peuplé alors que chaque mois s'échouent sur les rivages du monde des embarcations de fortune pleines de réfugiés ayant tout risqué pour trouver un endroit où vivre en paix. Le fou se rit des certitudes, aussi nous permet-il de les questionner à nouveau. Est-ce à dire que dans l'esprit un peu patraque de Moses réside une forme de sagesse ? Quelque chose d'inarticulé, d'instinctif. Quelque chose comme un pied de nez maladroit à une modernité de marche ou crève. ♦



☆☆☆
Michael Crummey
Sweetland
traduit de l'anglais (Canada)
par Eric Fontaine
Montréal, Leméac
2017, 392 p., 35,95 \$

Comme des enfants

Caroline R. Paquette

L'écrivaine Heather O'Neill, indubitablement magicienne, fabrique dans *La vie rêvée des grille-pain* vingt mondes sans fin, où cohabitent beauté et laideur.

« Parce que, dans le domaine de l'art, la douleur peut être transformée en magie. » Plantée au tout début du recueil d'Heather O'Neill, cette phrase en résume le projet et le tour de force. L'auteure montréalaise ne se contente pas de faire tourner des mondes enchantés et désenchantés au bout de ses doigts, elle plonge sous la surface, d'où elle extirpe des réalités modulées. Un peu comme le soldat de « Bartok expliqué aux enfants » qui, maintenu sous l'eau d'une baignoire par ses bourreaux, se met à apercevoir « les étranges bouillons bleu vert de l'océan », avec ses tortues de mer et ses bancs de poissons nacrés.

Il y a dans le regard affuté d'O'Neill une foi inébranlable en l'art, en les livres, en la poésie. Chez ces enfants qui rêvent de mieux, ils ouvrent une brèche, quelque chose comme un espace de liberté, par-delà les attentes.

Publié en version originale en 2015, sous le titre *Daydreams of Angels*, le recueil d'O'Neill a notamment été finaliste au prestigieux prix Giller. C'est l'écrivaine Dominique Fortier, elle-même dotée d'un lumineux sens de la narration, qui en signe la traduction, sous la direction de la maison d'édition Alto. Le résultat est sans équivoque : précis, fluide, avec une attention portée aux références, de sorte que l'univers à la fois extravagant et tout montréalais d'O'Neill s'y trouve respecté. Les mots en français dans l'œuvre originale – « chocolat chaud », « monsieur », « bonjour » – côtoient des expressions typiquement québécoises – des jurons, par exemple.

Le laid, le beau

Imaginez un monde où les enfants sont des adultes qui sont des enfants. Où les petites filles, magnifiques, font constamment plaisir aux garçons ; où « les bambins de quatre ans [constituent] toujours une bonne option pour qui [cherche] à embaucher quelqu'un au noir » ; où s'émet le souhait quasi unanime de ne pas grandir. La sexualité malsaine, l'asservissement, le rejet de ceux qui débordent du cadre forment des éléments récurrents du recueil – à côté des animaux verbomoteurs et des bébés dont l'origine est fantasque. Les contes pour enfants, auxquels l'auteure fait souvent référence, charrient une bonne dose de cruauté, faut-il le rappeler.

Heureusement, il y a dans le regard affuté d'O'Neill une foi inébranlable en l'art, en les livres, en la poésie. Chez ces enfants qui rêvent de mieux, ils ouvrent une brèche, quelque chose comme un espace de liberté, par-delà les attentes. C'est le cas pour Isabelle dans « Comme une piqûre d'abeille », qui préfère les livres aux garçons, malgré les insistances de ses amies. « Tu devrais mâcher un peu tes mots. Les gars adorent quand on a du mal à prononcer », lui suggère Corinna, de fort mauvais conseil. Isabelle finira par céder à la pression, puis par repousser les avances du perfide Luc, pour retrouver enfin ses vêtements démodés et, bien sûr, ses romans de poche : « Elle voulait s'enterrer dans le sol, comme une graine de moutarde, jusqu'à ce qu'elle soit prête à grandir, sauvage et formidable. » Les images que tricote O'Neill, à partir de réalités dures, sont absolument sublimes. Elle les rend habitables, en quelque sorte.

Jouer avec les frontières

D'emblée, la tentation sera forte de noter, avec un brin d'agacement, le fait que les femmes sont cantonnées à des rôles stéréotypés (la ménagère, la prostituée, la mère, etc.). Mais l'auteure, futée, attend la lectrice au tournant : elles incarnent aussi les personnages les plus forts, comme Tourterelle, qui veut devenir scientifique malgré les moqueries de sa famille. « Je me demande si chaque petite fille se sent comme si elle était la seule petite fille sur la planète », rumine-t-elle à juste titre. Parce qu'O'Neill pulvérise, souveraine, les frontières de tout acabit (entre les époques, les lieux, les genres), elle parvient à rendre au réel toute sa complexité. À lui insuffler de la fantaisie, aussi : demandez aux nombreux enfants du recueil qui, même s'ils sont perplexes devant les histoires farfelues de leurs aïeuls, veulent pourtant les entendre et les réentendre. Quitte à saouler leur grand-mère avec moult bières, pour délier sa voix douce « comme si elle avait passé la journée à manger des beignes couverts de sucre en poudre ».

Or, devant *La vie rêvée des grille-pain*, nous sommes un peu comme ces enfants – avalant ces histoires avec avidité, rabattant le couvercle sur nos platitudes, accueillant le triste et le doux que les métaphores de l'auteure, si puissantes, pourront remuer en nous. ♦



☆☆☆☆
Heather O'Neill
La vie rêvée des grille-pain
traduit de l'anglais (Canada)
par Dominique Fortier
Québec, Alto
2017, 400 p., 27,95 \$

Le sommeil de l'injuste

Hélène Rioux

Quand on dort du sommeil du juste, c'est qu'on a l'âme en paix. Ce qui est loin d'être le cas de David Pace, héros (ou anti-héros ?) du dernier roman de Nino Ricci, *Sommeil de plomb*.

David Pace a-t-il seulement une âme ? Je me suis posé la question tout au long du roman sans jamais trouver de réponse satisfaisante, et si j'ai commencé par éprouver de la compassion pour les souffrances du personnage, j'ai fini par me sentir révoltée par sa veulerie.

Fasciné par le déclin de l'Empire romain depuis le voyage en Italie qu'il a fait à l'adolescence, David enseigne l'histoire de la Rome antique à l'université. Il cherche en même temps à écrire un essai sur la décadence de notre civilisation en vivant, tout aussi fasciné, sa propre déchéance.

Car la déchéance, tant du monde que d'un homme, est au cœur de *Sommeil de plomb*. J'ai dit que le personnage était veule, mais le milieu dans lequel il évolue n'est guère plus brillant. Un directeur de département a, par exemple, créé un site pornographique, un autre a séduit une étudiante. Magouilles, lâchetés, trahisons : Nino Ricci ne nous épargne rien et aucun protagoniste ne suscite chez le lecteur la moindre sympathie.

La descente aux enfers

Au début du roman, David roule sur l'autoroute avec son fils Marcus. Mais un « déferlement chimique » (le roman commence par ces mots énigmatiques) se produit dans son cerveau et il fonce dans une voiture arrêtée sur l'accotement. Il s'était endormi. Il croque aussitôt deux comprimés pris au hasard.

Ce n'est pas la première fois que la chose lui arrive. La nuit, quand il parvient à s'endormir, cela n'a rien de réparateur et il se réveille épuisé ; le jour, il a des absences : David souffre d'un trouble du sommeil. Un trouble cérébral profond, lui a expliqué son docteur, une sorte de « défaillance dans le mécanisme qui sépare l'état de veille du sommeil ». Son cerveau serait inapte à produire une substance chimique essentielle à son équilibre.

Mais sans sommeil, aucun équilibre ne peut être atteint et David tente désespérément de le trouver en absorbant, sans respecter les ordonnances (ce qui montre son côté rebelle, autodestructeur), une panoplie de médicaments, Ritalin, Prozac et autres, comme le méthylphénidate ou l'oxybate de sodium qui donnent leur titre aux différents chapitres.

La descente aux enfers de David semble avoir commencé dans une université montréalaise. Son essai, *Histoire au masculin*, avait obtenu un succès d'estime et il était un peu l'enfant chéri du département. Mais un méfait l'a obligé à quitter le Québec et à aller s'installer à Toronto : il avait mal noté le travail d'un étudiant qu'il avait ensuite plagié dans un article. On apprendra plus tard que son *Histoire au masculin* est aussi le fruit d'un plagiat. Il tente malgré tout d'écrire la suite sans parvenir à rien. Il est comme une coquille vide, sa vie est un mensonge, tout son monde s'effrite et s'effiloche :

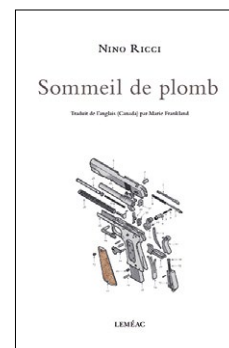
son mariage (il trompait sans vergogne sa femme Julia) tombe à l'eau, le divorce l'accule à la ruine, il perd son emploi après un nouvel épisode dégradant. D'un échec à l'autre, David finit par être embauché dans une petite université américaine sans envergure d'où il sera une fois de plus expulsé. À la fin du roman, il se retrouve dans un pays en guerre jamais nommé (on pense à l'Afghanistan, à l'Irak, à la Syrie peut-être) où il trouvera l'aboutissement, sinon le sens, de sa quête.

Si Nino Ricci nous donne des indices sur son personnage – le conflit avec son père (quelques épisodes de violence passée sont relatés), le mépris qu'il éprouve à l'égard de son frère (qui a fait fortune dans l'immobilier) et de ses collègues, sa relation ambiguë, entre amour et haine, avec sa mère et sa femme Julia –, il ne cherche jamais à l'expliquer. Ricci décrit plutôt, avec une sorte de jubilation, la spirale infernale dans laquelle est aspiré son personnage, où on le suit sans le comprendre. Comme l'écrit l'auteur : « Le paradoxe de l'histoire est qu'elle est forcément irrévocable. »

On pourrait croire que mal dormir, ce n'est finalement pas si tragique, on n'a qu'à prendre des somnifères au moment de se coucher, des stimulants au réveil. Mais c'est loin d'être aussi simple et ce problème aurait même conduit certaines personnes au meurtre dans ces moments que le médecin de David qualifie d'« éveils confusionnels ». Ainsi, un homme a poignardé sa femme à quarante-quatre reprises, un autre a assassiné son enfant parce qu'il croyait avoir affaire à un animal féroce. Entre le rêve et la réalité, la frontière paraît bien fragile.

Remarquablement documenté sur les troubles du sommeil, le fonctionnement du cerveau (on apprend notamment que ses deux hémisphères « hébergent des consciences en conflit, opposées jusque dans leurs allégeances politiques, leurs préférences alimentaires, leurs croyances religieuses »), ainsi que sur l'histoire de la Rome antique, *Sommeil de plomb* se lit comme un thriller : une fois qu'on l'a commencé, on ne peut plus s'arracher à sa lecture. L'écriture est efficace, presque clinique dans sa description de la déchéance, par instants poétique (on lit par exemple que « le couchant s'étirait comme le dernier souffle d'un monde déchu »), le rythme, haletant, le traitement, implacable. On en sort étourdi. ♦

☆☆☆☆
Nino Ricci
Sommeil de plomb
traduit de l'anglais (Canada)
par Marie Frankland
Montréal, Leméac
2017, 264 p., 27,95 \$



La dérive des sentiments

Michel Lord

Autant que le roman, la nouvelle sait être polyphonique, dialogique. Ce recueil en est un brillant exemple.

Franco-Ontarienne de naissance, Stéfanie Clermont donne la parole à une pléiade de personnages, Sab (Sabrina) en tête. Ce *Jeu de la musique* – titre qui rend plus ou moins justice au contenu de ce recueil, j'y reviendrai –, prend la forme d'un presque roman fragmenté en diverses nouvelles. Sab et ses amies – dont Céline et Julie, la mère de cette dernière et son amant Barry, ainsi que Vincent et l'amant Jess – reviennent de manière cyclique pour former une étonnante polyphonie des années 2000. Des événements, marqués entre autres par l'amour et la mort, réapparaissent comme des échos sporadiques tout au long du recueil, dont le suicide de Vincent, ami très cher de Sab, de loin la narratrice la plus importante, qui note tout dans un cahier qu'elle traîne avec elle dans tous les bouges, communes, restaurants ou autres lieux de passages de sa traversée du continent, entre Ottawa, mais surtout Montréal et la côte Ouest américaine, où elle vit en alternance avec son amant Jess.

Le plus étonnant à propos de ce dernier, on le trouve dans la longue nouvelle, « Toutes celles que j'ai connues et aimées ». Au cours des neuf ans que dure la relation amoureuse entre Sab et Jess, jamais il n'est question spécifiquement de transsexualité, mais on devine la chose, au milieu de la nouvelle, en notant un simple changement de pronom personnel : Jess passe du « il » au « elle », et Sabrina se désole de la perte subie : « Tu disparais sous le poids de ton amour pour quelqu'un qui n'a plus de sexe. »

La scène la plus tragique est toutefois celle de l'enterrement de Vincent, dans « Adieu », placée au milieu, au creux du livre. Sab, effondrée, en larmes, entourée des personnages principaux du recueil, vit un moment affreux, Vincent étant « [s]on premier mort ».

Mais ce qui parcourt ce recueil polyphonique, c'est surtout la vie qui bat. Cela est patent dès le tout début dans « L'employée ». Sab travaille dans un kiosque de petits fruits, au marché Jean-Talon. Elle note tout ce qu'elle fait et veut faire, ce qu'elle dit et entend, évoque son lieu de naissance (Ottawa) et soupèse les qualités de Montréal et de la campagne. Son ambition littéraire la pousse à rester en ville, même si sa vie y est médiocre et ponctuée de passages à vide sur l'aide sociale.

Le discours polyphonique éclate dans « Épine de Mayo », nouvelle dans laquelle Sabrina fête le jour de l'An 2013 avec des amis réunis à Mayo, en Outaouais, autour de la famille de Céline. Même s'ils ont trop bu la veille, ils discutent fort du sort du monde (sommet du G20, émeutes, *Occupy*, Égypte de Morsi...) autour d'un copieux déjeuner. Sabrina note tout des paroles échangées lors de cette discussion à laquelle elle ne participe qu'en spectatrice. Un moment, elle n'est plus sûre de rien, remet toutes ses amitiés en question et se demande « pourquoi [elle] n'arriv[e] pas à [se] faire aimer de Jess ». Puis, à la fin, seule en forêt, elle prend une épine d'un fruit et se promet de se « l'enfoncer dans la gorge la prochaine fois [qu'elle aura] envie de trop parler ». Voilà une étrange autoflagellation.

Les hauts et les bas de la vie

À Montréal, les choses vont souvent mal pour Sabrina. Dans « Réunis », elle erre dans la ville à vélo, lit Jung, cherche un sens à sa vie, se sent seule, angoissée, entre dans une salle de cinéma où « elle s'élève au-dessus de la colère, au-dessus de l'analyse de son monologue intérieur perpétuel, au-dessus de la tension, des poings levés ». Là, dans cette salle, elle sent que « tous ensemble [les gens sont] réunis », mais à la fin « elle ne veut plus rien que de fermer les yeux et se représenter un soleil couchant rouge, chaud et doux comme l'opium ».

La dépression, on le voit, guette plusieurs personnages dans ce recueil dont les cinq parties de longueur fort inégale alignent des nouvelles (d'une à quarante pages) qui mettent ainsi en scène une faune saisie surtout dans ses moments difficiles. De révolte aussi contre la société bourgeoise. Pourtant, vers la fin, un peu d'espoir fait surface dans « Portrait ». Julie, autrefois pétillante illustratrice et tatoueuse, déprime depuis un an. Sa mère vient la voir, l'incite à recommencer à dessiner. La fille fait alors le portrait de sa mère, elle-même autrefois dépressive, et qui s'en est complètement sortie depuis qu'elle a quitté son amant Barry, cinq ans plus tôt. Cette mère, libérée, fait tout : du canoë, du piano, voyage, ouvre un restaurant ; elle qui passait son temps en robe de chambre, quand Julie était petite. Fouettée à son contact, la fille sort lentement de sa léthargie. La rédemption est donc possible.

Dans l'avant-dernière nouvelle, « Ottawa », on s'attend à un portrait-charge de la ville (ou à son éloge), mais tout reste discret entre Sabrina et sa famille, heureuse de la retrouver après son périple américain et son aventure avec Jess. Aucunement amère, Sab est plutôt « ébahie » de constater que « quelqu'un [l]'a aimée à ce point-là ». Le recueil se clôt avec la nouvelle éponyme. Sab et ses amis, dans une taverne à la campagne, imaginent divers scénarios entrecoupés de chansons, d'où la mince référence au « jeu de la musique ». Le dernier de ces scénarios est un fragment de science-fiction catastrophique où « tout pourrait arriver, [car] c'est une fin ouverte », comme le recueil.

Ce presque roman par nouvelles, écrit à un train d'enfer, brassant, bousculant des mondes d'émotions, des sentiments, d'événements et d'idées qui se confrontent dans un beau désordre dialogique, mérite lecture et relectures.



☆☆☆☆
Stéfanie Clermont
Le jeu de la musique
Montréal, Le Quartanier
coll. « Polygraphe »
2017, 344 p., 26,95 \$

Élégie en sol majeur

Marie-Ève Sévigny

Oubliez tous les prix prestigieux qu'elle a gagnés. Oubliez les codes du polar, les attentes habituelles envers le genre, abandonnez-vous au brouillard et au labyrinthe. Ne rêgne ici que la littérature.

C'est l'histoire d'une écrivaine, Andrée A. Michaud, dont la démarche d'écriture lui fait traverser le miroir au point de devenir le personnage qu'elle a elle-même créé. La jeune Heather Thorne, assassinée vingt ans plus tôt dans des conditions mystérieuses, hante toujours le village des Cantons-de-l'Est qu'elle habite la romancière. Or, celle qui réécrit le crime s'identifie à sa victime. « Je dois m'appeler Heather. Elle doit s'appeler Heather. » Rien de plus tangible, pourtant, que le quotidien automnal des champs et de la forêt, de la maison qui craque, de la clôture de perches à réparer, des bêtes qui meurent... Mais le fil de l'écriture ne tardera pas à augmenter le réel d'une seconde réalité, soit le passé de la victime. Un après-midi de promenade, s'esquivant pour laisser passer une vieille Buick, Andrée s'aperçoit elle-même au volant. « Je ne me suis pas trompée. Je m'appelle bien Heather. Heather Thorne. Elle s'appelle Heather Thorne. » Ces allers-retours entre la table d'écriture et le terrain, entre fiction et réalité, pousseront l'écrivaine à remuer le silence au point de se mettre elle-même en péril.

Le dédale de la création

Mais voilà, comment se retrouver dans le mentir-vrai du roman ? À force de créer les scènes liées au drame de Heather – un accident d'auto, une femme blessée dans la nuit, qui s'enfoncent dans les bois sans savoir qui elle est –, Andrée se perd dans son propre dédale, peinant à savoir si les événements inventés se sont bien déroulés dans le passé. À moins que cela ne lui soit à elle-même arrivé ? Ainsi voit-elle Heather s'avancer, une hache entre les mains, vers un homme au fusil. « Je connais cet homme, se dit-elle, de cette lointaine mémoire à laquelle ne peuvent avoir accès les présents troubles. » Malveillant ou bon samaritain ? À moins que les prédateurs ne soient Ferland et McMillan, deux brutes dont l'alcool a attisé les désirs ?

Heather l'ignore, mais Andrée, quittant sa table d'écriture pour arpenter la nature, tente de le découvrir, s'enfonçant dans l'histoire à écrire. « [J]e dois résoudre un meurtre, ou le commettre afin de le résoudre, c'est selon, qu'on l'interprète comme on voudra, puisque seule la résolution du mystère que constituent la disparition puis la réapparition de Heather Waverly Thorne l'emporte. »

Écrire au-delà des genres

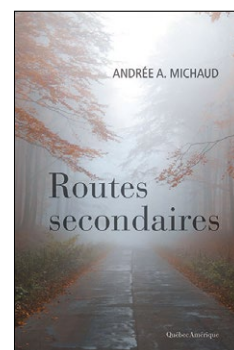
La réflexion sur l'écriture, tout au long du roman, appellerait à elle seule une seconde lecture. Les dédoublements identitaires, le rythme de certaines formules incantatoires – « [J]e dois m'appeler Andrée, elle doit s'appeler Andrée. Nous sommes des femmes traquées. » – rappellent les jeux de Duras, qui ouvraient dans la langue des espaces propices au fantasme et à la littérarité. Comme dans *Le ravissement de Lol V. Stein*, où Hold, à défaut d'informations concrètes sur la femme qu'il aime, s'imagine des épisodes vécus

par celle-ci pour mieux la comprendre, Andrée déduit l'enfance de Heather d'après de vieilles photos, observées chez le père de la victime, qu'elle a tenu à rencontrer pour saisir cette histoire trouble, qu'elle tisse à tâtons.

Plus elle avance, tant dans son enquête que dans l'écriture, plus son livre lui échappe, au point d'intégrer sa propre trame narrative en devenant pièce à conviction. *Mektoub*, c'est écrit, le destin est scellé par l'inscription de la fiction dans le manuscrit. Le roman emporte avec lui son auteure qui, dans un corps à corps final avec son texte, s'enfoncent dans la nuit meurtrière en pleine tempête de neige.

Malgré les vertus de l'intrigue, qui captive jusqu'à la dernière page, on aurait tort de comparer *Routes secondaires* aux thrillers habituels. Si certains libraires l'ont rangé sur leurs tablettes policières, d'autres ont pris le parti de la littérature « tout court », tant l'œuvre se distingue par sa poésie. Toute la saveur de la lecture réside dans la voix unique d'Andrée A. Michaud, dans sa manière de distiller la splendeur empoisonnée de la nature, le quotidien déterminé par les saisons. Les scènes courtes, qu'elles soient frappantes ou réflexives, savent confondre les perceptions de la narratrice et du lecteur dans un univers où la matière se fait plus que vive. La fragilité des papillons bombyx sur le bois de la table répond à celle de la peau sous les blessures, la pluie décharge les parfums morbides de l'automne dans la campagne, les vapeurs du bourbon brouillent les confidences ou les éclairent, dans une violente sensualité qui aura ici le dernier mot :

Pour fixer ces images en moi, je me suis arrêtée devant la petite cascade qui roule ses eaux à l'extrémité nord-est du lac de la framboisière, je suis descendue dans le fossé pour en respirer les embruns et j'ai arraché une pierre plate au roc stratifié enserrant le cours du ruisseau à cet endroit, une belle pierre bien tranchante avec laquelle j'ai tracé un H, pour Heather, dans la paume de ma main gauche, qui s'entrelace au W inversé, pour Waverley, que forment mes lignes de vie, de mot, de fortune ou de destin. ♦



☆☆☆☆

Andrée A. Michaud

Routes secondaires

Montréal, Québec Amérique

2017, 248 p., 24,95 \$

Pulsions de mort

Normand Cazalais

Dans *L'ombre des monastères*, la docteure en psychologie Aglaé Boisjoli vient aider — à leur demande — d'ex-collègues de la Sûreté du Québec à débusquer les auteurs de crimes particulièrement violents commis dans le Bas-Saint-Laurent.

Au Québec, puis en France et en Belgique, ont lieu des assassinats haineux laissant leurs victimes — toutes musulmanes — percées de plusieurs coups à l'arme blanche, décapitées, disposées dans des postures obscènes et entourées d'objets référant à un obscur rituel. À l'évidence, il ne s'agit pas d'actions de membres d'une secte religieuse, à l'instar par exemple des Thugs de l'Inde, adorateurs de la déesse Kâli, qui, du XIII^e au XIX^e siècles, étranglaient les voyageurs pour délivrer la Terre de la race des démons. Il appert rapidement que les motifs sont ici d'origine raciste.

Les auteurs utilisent généralement la mort et le meurtre comme des outils narratifs et des supports aux rebondissements de l'intrigue sans amener le lecteur à réfléchir à leur signification profonde. Tuer, mourir, ce n'est pas anodin.

Comme avouera plus tard l'un des assassins à Aglaé Boisjoli, « tuer (l'ennemi) est une vraie joie, [...], c'est l'apanage des grands seigneurs, le paroxysme de la supériorité du héros sur le vulgaire... ». Pour en arriver à cette découverte, elle aura eu à se familiariser avec l'histoire et la pensée de l'extrême droite occidentale dont certains représentants d'aujourd'hui se remémorent les « hautes œuvres » du fascisme du siècle dernier. Ce qui la troublera profondément : « Comme si je découvrais à ma porte un autre monde dont je n'avais pas soupçonné l'existence. »

Déjà, dans un précédent polar, *L'affaire Céline* (Alire, 2015), Jean Louis Fleury avait tissé une trame plongeant dans l'univers de cet extrémisme. Cette fois-ci, ce sont des personnages comme Joseph Darnand, fondateur de la Milice française sous l'Occupation allemande, Léon Degrelle, ardent défenseur du nazisme en Belgique, et d'autres du même acabit qui inspirent de jeunes skinheads à prendre les armes pour « terroriser le bougnoule ».

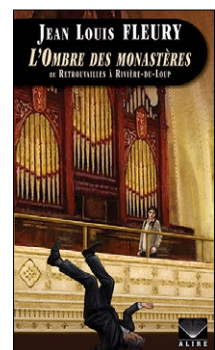
Aglaé Boisjoli se mettra, à Saint-Pacôme et à Rivière-du-Loup, sur la piste d'un fidèle de Jacques Dugé comte de Bernonville, autre collaborateur notoire, chargé d'affaires aux questions juives et

chasseur de résistants. Ce pétainiste a réussi à vivre dans l'ombre durant des décennies grâce à la complicité et au soutien de membres du clergé québécois. Idéaliste à sa manière, il aura été le mentor du principal suspect de ce côté-ci de l'Atlantique. La confrontation avec ce nonagénaire sera dramatique. Très dramatique.

Au-delà de l'intrigue, *L'ombre des monastères* nous entraîne dans une réflexion sur les extrémismes de tout genre et sur la violence d'origines politique et doctrinaire. Notons le côté prémonitoire du texte, « écrit, souligne l'éditeur, plusieurs mois avant le sinistre attentat contre la mosquée de Québec » du 29 janvier 2017. S'y trouve également une réflexion sur la mort et sur l'acte de tuer, éléments au cœur même du genre policier. Pourtant, convenons-en, rares sont ses auteurs qui se penchent sur une telle question. Ils utilisent généralement la mort et le meurtre comme des outils narratifs et des supports aux rebondissements de l'intrigue sans amener le lecteur à réfléchir à leur signification profonde. Tuer, mourir, ce n'est pas anodin.

Fleury n'est pas le seul ni le premier à mettre en scène l'extrême droite. Pensons au roman de Jean Charbonneau, *Camus doit mourir* (Québec Amérique, 2016), qui se déroule à Paris dans les derniers jours de l'Occupation. Mais, là où Charbonneau se fait singulièrement concis, Fleury est particulièrement prolix et même bavard. Ramasser, condenser le propos n'aurait cependant pas nui : le texte a parfois un ton d'éditorial. Autre sujet de gêne, sinon d'irritation, est le recours à des personnes ayant existé : il aurait été préférable d'inventer des personnages pour livrer les mêmes informations, tout en se donnant davantage de liberté narrative. Enfin, relevons la relative faiblesse du premier chapitre qui présente avec moult détails la plus récente histoire d'amour d'Aglaé Boisjoli : Fleury est nettement plus doué en matière policière.

Nonobstant ces quelques réserves, *L'ombre des monastères* est un roman bien construit, très bien écrit, qui se conclut sur une fin ouverte à toutes sortes de suppositions quant à la suite des enquêtes de la psychologue judiciaire. ♦



☆☆☆

Jean Louis Fleury

L'ombre des monastères

Lévis, Alire

2017, 332 p., 27,95 \$

Beauté minérale

Ariane Gélinas

Karoline Georges propose un nouveau huis clos futuriste inscrit à même les stigmates de la chair.

Obnubilée par le trop-plein d'images qui l'environnent, la narratrice de *De synthèse* cumule depuis l'enfance les heures passées devant l'écran du téléviseur. Elle a ainsi développé une expression faciale singulière, presque minérale, à mi-chemin entre le néant et l'extase. Ce masque quasi inerte la propulse, jeune femme, vers une carrière dans le mannequinat, car il peut « prendre toutes les couleurs sans imposer les siennes ». La narratrice quitte – à destination de Paris – sa résidence de banlieue au Québec, où elle vivait une relation stérile avec ses parents. Elle ignore que des décennies s'écouleront avant qu'elle ne revoie son père et, surtout, sa mère, leurs « deux galaxies s'éloignant inexorablement l'une de l'autre avec la grâce des ballets célestes ».

Ce septième livre de Karoline Georges est sans contredit son plus intime, le moins « clinique » et sociétal.

Depuis son départ de la maison familiale, la jeune femme cultive une anxiété croissante à l'égard de l'autre. Ses sens *s'abrasent* pratiquement tous, à l'exception de la vue, souveraine. Hormis de rares désagréments liés à l'odorat, la narratrice devient étanche au monde, presque dépouillée du goût, de l'ouïe et du toucher. Par contre, lorsqu'il s'agit de la télévision ou des métavers (univers immersifs), quelques soubresauts de vitalité subsistent, lui permettant d'affronter une vérité alternative en ligne : « loin de l'éther numérique, [elle] commençai[t] à suffoquer. [Elle devait] redevenir image, au plus vite ».

Pas question alors d'envisager de monter à bord d'un autotaxi (véhicule au pilote virtuel) ou de fréquenter quelqu'un d'autre qu'Andy, son automate domestique. Afin de remédier aux conséquences néfastes de la réclusion chez sa maîtresse, le robot a d'ailleurs disposé des plantes partout entre les murs blancs de l'appartement (pour la « photosynthèse », mot évocateur).

Incapable de quitter son logis sans son application d'accompagnement, la narratrice incarne l'étymologie même du terme image, *imago*, qui renvoie entre autres au masque mortuaire et, dans le langage scientifique, « au stade final du développement d'un individu, chez les arthropodes et les amphibiens ». En outre, la peur d'une guerre nucléaire, après les incidents répétés survenus dans la première moitié du XXI^e siècle, consolide la volonté d'enfermement de l'héroïne. Elle se satisfait d'un régime composé de barres repas quand elle n'est pas auprès de son avatar virtuel, Anouk. Elle a d'ailleurs porté ce nom – Anouk – dans l'esprit de sa mère pendant les douleurs de l'enfantement. À l'image des « embryons de frères et sœurs [de la narratrice], tous disparus avant de révéler leurs propres formes », ce prénom *jamaïs né* est à l'origine d'une nouvelle incarnation.

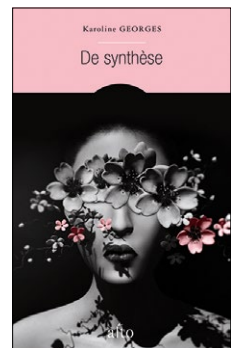
La maladie dont sera atteinte la mère de l'héroïne, maintenant devenue une vieille femme, symbolisera le rappel foudroyant de la fragilité humaine. Le rempart claustrophobe érigé par la narratrice s'effritera, paupières ouvertes sur des pixels aveugles.

Mirages synthétiques

L'ambiance agoraphobe de *De synthèse* s'inscrit dans la continuité d'*Ataraxie* et de *Sous béton*, titre qui sera réédité ce printemps chez Folio SF. Nous y retrouvons également des atmosphères dystopiques remémorant *Nous autres* d'Evgueni Zamiatine. Mais ce septième livre de Karoline Georges est sans contredit son plus intime, le moins « clinique » et sociétal. La décomposition du corps de la mère est poignante, l'inéluctable finale faisant preuve d'un réalisme saisissant. L'incarnation et la recombinaison de la narratrice s'expriment brillamment en un mouvement opposé, un contrepoint à la dégradation de sa mère. Au fur et à mesure que la mère dépérit, *décharnée* (écorchée de sa chair), les sens occultés de la fille s'ouvrent, reconfigurent ce « corps post-humain, peut-être ».

Sous l'impulsion maternelle, la narratrice apprend à faire danser les images fixes, à occuper la densité de la mère-matière. Enfin, elle entend la musique du Nord (« *Life in a Northern Town* »), touche les mains tendues comme des oiseaux blessés ne demandant qu'à mêler leurs chants. Peu à peu, elle s'interroge sur son rapport excessif aux écrans, sujet des plus actuels.

La simplicité de l'intrigue de *De synthèse*, un peu prévisible – plutôt statique, telle la narratrice –, est généralement contrebalancée par le style et les images convoquées par Karoline Georges, qui brouillent « la ligne entre l'imaginaire et la réalité ». Quelques coupes dans ce récit minimaliste auraient permis d'éviter des longueurs. Il demeure que l'immersion, la *transcarnation*, se révèle complète, aussi violente que libératrice, porteuse d'éternelles promesses. Karoline Georges sublime sa démarche avec ce roman minéral : au-delà du béton et de l'acier, un ciel est visible, dominé par la lueur froide, mais ô combien gracieuse, de la lune.◆



☆☆☆☆
Karoline Georges
De synthèse
Québec, Alto
2017, 220 p., 22,95 \$

Point d'émergence

Ariane Gélinas

Depuis seize ans, la maison d'édition Les Six Brumes contribue de manière significative au rayonnement des littératures de genre au Québec. Avec ce nouvel ouvrage, elle continue de promouvoir la fantasy, la science-fiction et le fantastique.

Selon sa quatrième de couverture, *Écrire et publier au Québec : les littératures de l'imaginaire* s'adresse à la fois aux débutants et aux écrivains plus aguerris. Ce généreux guide de près trois cents pages conviendra toutefois davantage aux novices, car il expose des notions de base en expliquant par exemple ce que sont un salon du livre et une nouvelle.

La table des matières, ample et détaillée – elle compte 10 pages –, impressionne par sa rigueur et sa structure. Chaque section occupe en général une ou deux pages, et toutes les parties présentent une synthèse méthodique du thème abordé. En guise de prémices à l'ouvrage, Jean Pettigrew, éditeur d'Alire (principale maison d'édition spécialisée dans la littérature de genre au Québec), signe une préface vibrante et accrocheuse. Il mentionne avec justesse qu'il « aurait adoré lire ce manuel il y a un demi-siècle ». Dans son préambule (érudit, il cite même le chevalier Coqdor, aussi amusant que méconnu, héros d'une série de romans créé par Maurice Limat), il spécifie que ce guide saura être un allié précieux pour l'auteur « qui tient à mettre toutes les chances de son côté ».

L'auteur émergent dénicherait en effet maints outils dans *Écrire et publier au Québec : les littératures de l'imaginaire* : la police de caractères adéquate pour soumettre un manuscrit, le rôle d'un directeur littéraire, les différences entre la science-fiction, la fantasy et le fantastique, les éditeurs et les événements liés aux littératures de l'imaginaire, etc. Quant aux écrivains en voie de professionnalisation, malgré quelques passages plus étoffés, à l'instar de la section sur les contrats d'édition, sur le droit de prêt public (DPP) ou encore l'intéressante théorie de « l'artiste, de l'architecte et du juge », ils y trouveront moins leur compte. Ils auront néanmoins la possibilité de comparer leur pratique avec celles d'autres auteurs en plus de réviser les étapes de la production d'un livre.

Apartés

L'approche du manuel s'avère cependant souvent badine, désinvolte. Nous avons de temps à autre le sentiment d'avoir « gardé les cochons » avec les auteurs. Le ton oscille alors entre le mièvre (« le mystérieux monde littéraire »), le relâché (« sept refus, ça rentre dedans solide »), les évidences (« vous devez prendre conscience que le lecteur n'est pas idiot ») et l'humour malhabile. Quelques exemples de ce dernier aspect : « Mais le premier jet est au roman ce que les bobettes sales sont à l'humain moyen : tout le monde en a, mais si vous les exposez en public, on va rire de vous » ou « un taux horaire qui, de nos jours, rebuterait même un travailleur unijambiste du Bangladesh ». Les apartés humoristiques sont presque systématiquement placés entre parenthèses, celles-ci, ainsi que les points d'exclamation, étant légion dans le texte.

Cette plume familière n'évite pas çà et là anglicismes et clichés – que le manuel conseille au néophyte de proscrire –, tels que « couler dans le béton », « en criant ciseau », « pondre quelques lignes », « sauver du temps », « chargent à l'heure », « prérequis ». Ultime élément qui laissera dubitatifs certains lecteurs : les jugements à l'emporte-pièce ; même si, par endroits, les auteurs d'*Écrire et publier au Québec : les littératures de l'imaginaire* précisent qu'ils sont conscients de leurs raccourcis. Par exemple : « Tout le monde ne peut pas être extraverti, mais la timidité excessive n'a pas sa place dans le milieu littéraire » ou « nous avons tous des moments où nous croyons que nos textes sont les meilleurs et où nous envions furieusement le succès des autres ». Des nuances auraient été les bienvenues... D'autant plus que la vigilance est de mise quant au contenu et à la forme d'un guide qui vise à montrer *comment écrire*. L'humilité des rédacteurs de l'ouvrage – trois auteurs à mi-carrière connus et impliqués dans le milieu de l'imaginaire québécois – qui n'hésitent pas à évoquer leurs propres faux pas, atténue heureusement cette impression générale.

Rayons émergents

Écrire et publier au Québec : les littératures de l'imaginaire compense ses maladresses par la générosité et la diversité de son contenu, offert dans un écrin aussi pratique qu'esthétique. Le livre comprend des listes de références théoriques pour connaître les littératures de l'imaginaire, une annexe de cent œuvres phares et des statistiques sur les habitudes des quarante-neuf professionnels interrogés (parmi lesquels on retrouve Héroïse Côté et Francine Pelletier ainsi que la quasi-totalité des auteurs de moins de trente-cinq ans qui écrivent de la littérature de genre). Les rédacteurs n'omettent pas les illustrateurs, les chercheurs et les essayistes en s'intéressant à la manière dont l'imaginaire s'intègre dans leur démarche. De plus, ce manuel, qui démystifie bon nombre d'idées reçues, peut constituer un bon complément à *Comment écrire des histoires*, d'Élisabeth Vonarburg, ainsi qu'à *Comment ne pas écrire des histoires*, d'Yves Meynard. *Écrire et publier au Québec : les littératures de l'imaginaire* se révèle finalement une initiative originale : les guides d'écriture pullulent, mais non ceux spécifiquement dédiés à l'imaginaire québécois. ♦

☆☆☆

Geneviève Blouin, Isabelle Lauzon
et Carl Rocheleau

Écrire et publier au Québec :
les littératures de l'imaginaire

Sherbrooke, Les Six Brumes,
coll. « Légions des brumes »

2017, 278 p., 25 \$



Nombreuse

Sébastien Dulude

L'œuvre de Denise Desautels compte aujourd'hui parmi les plus importantes de la poésie québécoise. Son recueil précédent, *Sans toi, je n'aurais pas regardé si haut*, nous avait bouleversés. Et elle nous atteint de nouveau.

Denise Desautels est une poète grave et appliquée. En alerte constante mais circonspecte, elle nomme patiemment, détaille, manipule un monde noir, un monde zébré de menaces du passé résurgent ou fondamentalement actuelles, toujours présentes. C'est un univers violent qu'elle défie, là où sont agressées la fragilité, la beauté et la liberté qui restent. Au-devant, comme il est émouvant de voir la poète debout, nous enseignant par là même la nuance entre courage et force, entre résistance et violence :

*celle qui est là moi moi de moins en moins
d'authentiques guerres reviennent
passé présent cognent poitrine et font pleurer*

*tu tentes l'impossible tu montres du doigt
toi ailleurs et tout le monde
réciproquement*

On s'engloutira dans ce recueil comme dans une cathédrale inconnue.

On retrouvera dans *D'où surgit parfois un bras d'horizon* les thèmes majeurs de l'œuvre de Desautels (comment oublier *Le tombeau de Lou?*), la mort et le deuil, sujets originels et fondateurs de son travail. Dès le tout premier poème du livre, la faucheuse se profile : « Nos aimés nous sont arrachés. » Elle poursuit : « Il aurait fallu que surgisse tôt une lumière de fond anti-fraude, surdité et sauvageries maternelles. [...] Que j'acquière tôt l'habitude d'être vivante. » Or, au fil des pages de ce recueil ample, on rencontrera tant de voix, d'œuvres, de présences, de langues étrangères, d'altérité en somme, que se tisse par là une stratégie, un plan pluriel. Un front.

Constellation

Et voici qu'une résistance se met en place. Le nombre de citations et références, tant en début ou fin de section que dans le corps des textes, dépasse en effet aisément la centaine et fait apparaître toute une constellation d'alliées (le féminin l'emporte), des étoiles qui persistent quand la nuit se dissipe et que l'heure est à la riposte :

[...] Quelque chose s'est fait en mon absence. Arrivée lente à l'aveugle autobiographie de mon espèce. Je commence tard à mourir à chaque aube. Me relève tard mais rude résiste revis veux me battre. Jusqu'aux étoiles. Dis oui nombreuse à voix violente.

Parmi les alliées, la regrettée Hélène Monette fait l'objet d'un hommage, dans la suite de poèmes « Le baiser d'Hélène » – dont

on avait pu lire une première version dans *Le Devoir* en mars 2016, quelle magnifique idée, on en voudrait plus –, qui nous rappelle avec émotion la voix guerrière de « haute hurlante Hélène », trop rapidement éteinte, une voix que Denise Desautels accueille en son sein de la plus touchante des manières : « la langue d'Hélène se recueille / orage dans mes os ».

Le propos de Desautels est soutenu par un langage simple dont le secret tient au phrasé, chaque image, chaque idée se transversant dans la suivante, à la façon d'un ruisseau changeant. Qui s'y aventurerait avec trop d'insouciance en mesurait, étonné, la force, les lames de fond et les remous insoupçonnés. C'est que la poète sait d'où elle nous parle : « J'écris légèrement au-dessus de la douleur. / Légèrement au-dessus de la colère. » On saisit là toute la vigueur possible de son mouvement, si posé puisse-t-il sembler.

D'où surgit parfois un bras d'horizon révèle des passages d'une beauté époustouflante, montrée sans effort, vêtue seulement de sincérité, de vulnérabilité, mais qui laisse découvrir en son centre une agitation certaine : « Quand tout est froissé, que deviennent / l'ombre des phrases et leur surdité de guerre. / Où suis-je – temporairement même – dans cet espace chauve. / Que faire après. En attendant. » D'une architecture massive, formée de quatre sections d'inventaires numérotées et de deux autres, qui ouvrent et closent le recueil, sous forme de journal (de février et d'octobre), l'ouvrage se lit pourtant dans tous les ordres possibles – contre tous les ordres possibles, a-t-on envie d'ajouter. On s'y engloutira comme dans une cathédrale inconnue.

Un peu comme l'album *Songs of Leonard Cohen* donne l'impression d'une collection de succès parce que ses dix pièces sont toutes devenues des classiques, cet inventaire de poèmes rédigés entre 2012 et 2016 a des allures de rétrospective, tant la qualité des textes qui y sont réunis est flagrante. On ne saurait trop recommander la lecture de l'œuvre de Denise Desautels ; ce superbe ouvrage, un seizième au Noroît pour elle, peut tout autant constituer une porte d'entrée vers son travail qu'un nouvel épisode de ravissement pour ses lecteurs et lectrices. Inoubliable et saisissant. ♦

☆☆☆☆

Denise Desautels
***D'où surgit parfois
un bras d'horizon***

Montréal, Le Noroît

2017, 178 p., 25 \$



Une mauvaise faveur

Sébastien Dulude

Une renommée mondiale en arts visuels, des romans à succès, deux films, des apparitions médiatiques fréquentes : la feuille de route de Marc Séguin impressionne. Malheureusement, son premier livre de poésie est un faux pas.

Écrire d'une sélection de poèmes d'adolescence qu'elle est *inégal* est non seulement un lieu commun critique mais également une tautologie. Bien sûr que cet entre deux âges est celui des métissages instables. Les constructions du soi y sont d'autant plus difficiles à mettre en place que le pré-adulte ne dispose de presque rien pour se définir. Et donc, pendant un certain temps, le style définit bien souvent le mode de vie et le mode de vie définit le style. Du poncho au perfecto, certains retourneront leur veste plus d'une fois. Pour les écrivains en herbe, il en va de même avec les premières influences : oscillantes, bigarrées et extrêmement visibles.

Il est néanmoins difficile, des années plus tard, de porter des jugements sévères sur nos années de transition. Aussi, dans des élans de nostalgie croisés de fierté, peut-être nous laisserons-nous un jour émouvoir par une boîte de photographies et de textes retrouvés et en publierons-nous des morceaux choisis sur nos pages Facebook ou Instagram. Ce genre d'exercice faussement humble a d'ailleurs donné lieu à un concept plutôt divertissant de lectures, à l'intérêt foncièrement fluctuant, de poésie adolescente sur différentes scènes au Québec, et sans doute ailleurs.

Que les poèmes du jeune Marc Séguin soient inégaux n'étonnera donc personne. Ceux de Denis Vanier, qui a publié *Je* à seize ans, l'étaient aussi, n'en déplaise aux louanges de Claude Gauvreau, et on peut trouver des défauts aux premiers poèmes du Rimbaud de quinze ans. On conviendra toutefois que l'intérêt historique pour Séguin le poète précoce risque fort de ne jamais se comparer à celui pour Rimbaud ou Vanier.

On aimerait par ailleurs que soit plus étonnante l'opportunité qui nous est offerte de lire les premiers textes de Séguin, rédigés alors qu'il avait entre seize et dix-huit ans, publiés aujourd'hui dans une maison d'édition prestigieuse comme Le Noroît. Or, cyniquement, pourrait-on dire, le fait est platement explicable. Séguin étant Séguin, avec le succès qu'on lui connaît – un succès assez rare, on doit le souligner, lui qui jouit d'une reconnaissance artistique importante et qui est parvenu à rejoindre un public beaucoup plus large avec ses romans qu'avec sa peinture –, on saisit, sur le plan commercial, l'expédience de publier de tels textes.

L'évidente arrogance adolescente

Le jeune Séguin, comme bien d'autres avant et après lui, aime fort, déteste fort et appuie encore plus fort sur les clichés. Son écriture tente de trop nombreux effets – de langage, de forme, de style – et emprunte de trop nombreuses directions que rien ne parvient à lier.

On le retrouve tour à tour intéressé par des exercices d'objectivation du je (« JE fuit je »), à la recherche d'une puissance que tout écrivain mature finit invariablement par bannir de son écriture (« que plient vos vies sales qui m'accouchent d'un viol »), berné par des jeux sonores rasoires (« creuse caverne cri cachalot / ton cri / accorde la

haine à chaque mouton ») et inattentif au fait qu'il a déjà écrit le même poème quelques pages (ou moins) plus tôt : « je lèche quand même le cadenas / à moins quarante », suivi de « à moins trente-sept hier matin j'ai sorti la langue et léché la clôture ». Ces images m'ont d'ailleurs rappelé cette scène dans *Piercing* de Larry Tremblay, où la jeune héroïne s'applique ce traitement glacial contre le pont de Chicoutimi, mais que Tremblay avait évidemment tout le talent d'écrire, mais plus encore, y mettait la distance fictionnelle. Curieux comme on ne croit pas l'adolescent qui l'écrit, mais combien on souffre pour l'adolescente fictive. Il y a là une leçon.

Toujours sans surprise, les textes cèdent à une dénonciation convenue et souvent exprimée de manière très laborieuse :

*la faute est majoritaire et la faille si large
qu'il n'y a plus de plaisir à s'échapper
trop parmi vous sont poètes et artistes trop
lecteurs et trop spectateurs
dont la profondeur infinie avale
et recrache qui vous êtes
la pataugeuse est bourrée*

On a certes affaire à un jeune poète rebelle et enragé (« va chier vide pourri »), mais l'affirmation lue en quatrième de couverture à l'effet que ces poèmes « annoncent tant soit peu le peintre » est une regrettable blague. Leur intérêt, s'il en est un, ne peut que tenir à la personnalité médiatisée de l'auteur.

L'éditeur, qui peut considérer Séguin comme un membre de la famille – celui-ci a réalisé l'eau-forte qui orne les recueils de la maison depuis des années –, le laisse ici à lui-même, en plus de lui prêter un écrin mal foutu (la mise en page y est erratique), ce qui est parfaitement inhabituel pour Le Noroît. Que Marc Séguin soit l'artiste respecté et respectable qu'on connaît ne justifie en rien la publication de ce recueil. Ces textes de jeunesse auraient mérité une place muette aux archives nationales pour d'éventuelles recherches, mais dans le catalogue du Noroît, ils font figure de pacotilles qui tromperont les lecteurs mal avisés, et c'est malheureux. ♦



☆
Marc Séguin
Au milieu du monde
Montréal, Le Noroît
2017, 60 p., 15 \$

Dans la lumière du romantisme

Rachel Leclerc

Le jeune Keats, figure emblématique de la poésie anglaise, avait tout pour plaire à Claude Beausoleil, lui qui a eu l'audace d'écrire un jour : « Nous reviendrons comme des Nelligan. »

Hier après-midi, debout sur la galerie comme sur le pont d'un bateau, j'ai un instant regardé la mer et le très vaste horizon devant moi, comme je le fais chaque jour puisque chaque jour est différent, nouveau, étonnant de grandeur. Tout le paysage aquatique était nimbé de bleu pâle et poudré d'or tendre. À ma droite, un soleil bas, à peine masqué par les feuilles d'un grand bouleau retombant au bord de la petite falaise, baignait l'espace d'une lumière moins éclatante qu'en juillet. Je me suis dit que Keats aurait adoré ce tableau, qui me rappelle parfois les célèbres marines anglaises du XIX^e siècle.

La proximité du paysage sied à toutes les époques, il faut croire, et le livre en évoque le bruissement touffu, tout comme celui de l'amour de la vie.

Puis j'ai ouvert le livre que Claude Beausoleil a consacré au poète contemporain des Shelly (Percy et Mary), admirateur de Shakespeare et mort à vingt-cinq ans, en 1821. J'ai pensé encore une fois qu'adolescence et poésie sont intimement liées, que les jeunes auteurs de toutes les époques trouvent dans ce genre de quoi exprimer aussi bien leur enthousiasme face à la vie que leur mélancolie profonde. Trois petits vers en exergue du livre appuient cela, ils parlent de « ce siècle adolescent / perturbé désemparé ». On s'étonnera peut-être que je pense également à Victor-Lévy Beaulieu, si éloigné de Beausoleil, mais entretenant lui aussi ses passions et creusant ses obsessions littéraires jusqu'à en faire de gros livres (Melville, Joyce, Twain, etc.).

Ces écrits sur Keats accompagnent le poète québécois depuis 2009. Dans la note finale de son livre, il explique :

Dans ce tumulte insensé de l'actualité, la poésie est une réserve de rêve nécessaire, salutaire. [...] Attentive aux sons et à la tendresse, c'est cette musique généreuse, mélancolique et énergique qui m'a séduit dans la poésie de Keats. [...] Et quand Keats parle du vivant, je l'écoute.

Plus difficiles d'accès qu'on ne l'aurait cru, car la ponctuation en est absente et les inversions syntaxiques y sont nombreuses, les poèmes de Beausoleil coulent dans l'urgence de mettre les mots sur la page avant que le néant ne les avale. L'esprit du poète vole et butine d'une idée à l'autre. On est loin du bijou rare et précieux, longuement mûri et maintes fois recommencé, ou de la sacro-sainte

perfection littéraire. Les poèmes semblent à peine effleurer la page, l'écrivain court après les phrases comme s'il volait, comme s'il voulait marquer le monde de sa présence ou scander la vie d'un pied léger, toujours en mouvement. Cela est très évident dans la deuxième partie, constituée d'un long poème où les vers ne sont faits bien souvent que d'un ou deux mots. Le lecteur doit revenir parfois sur le texte, à la recherche de sa propre musique.

L'éternel paysage

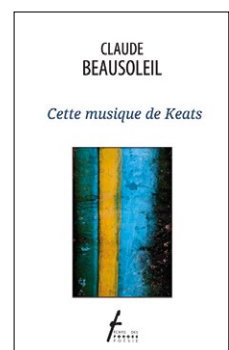
La mélancolie anglaise baigne l'ensemble, mais aussi la nature, si chère à Keats est partout présente. « Cette musique déploie / ce que le paysage fonde », nous dira Beausoleil dès les premières pages. Rattachée à cette passion des lieux, la musique de Keats laisse entendre « un chant criblé d'espoir ». Si certaines pages m'ont rappelé le caractère bucolique du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, d'autres apparaissent comme l'espace d'un vœu et d'une attente, d'une anxiété transformée en beauté.

*Ses mots sous la pluie londonienne
dans un parc au-delà du chagrin
naissent d'une hantise dévorante*

La proximité du paysage sied à toutes les époques, il faut croire, et le livre en évoque le bruissement touffu, tout comme celui de l'amour de la vie. Il est dédié à la sensation, à l'émotion surgie au contact des êtres et des choses.

Je n'ai pas lu tous les livres de Claude Beausoleil, tant s'en faut ; mais je ne crois pas que celui-là soit son meilleur. Il a cependant le grand mérite de s'ouvrir avec un élan remarquable sur l'univers de Keats, de suivre sa vie de la naissance à la fulgurance poétique, au voyage en Italie où la tuberculose aura le dernier mot. Surtout, il plonge dans le mouvement et l'émotion du poète anglais avec une rare générosité et nous fait voir combien Keats, tout comme Beausoleil lui-même, a célébré le fait d'être au monde. Et l'on reste ému devant cette volonté, cette exigence, ce besoin viscéral et cette pulsion qui animent les deux hommes. ♦

☆☆☆☆
Claude Beausoleil
Cette musique de Keats
Trois-Rivières, Écrits des Forges
2017, 70 p., 15 \$



Fréquenter les artistes

Rachel Leclerc

Après le roman *Un bus pour Tokyo* paru en 2015, Jean-Sébastien Huot revient à ses premières amours, la poésie, s'inspirant d'œuvres picturales ou littéraires qui témoignent de son éclectisme et de sa curiosité.

Disons d'emblée que Jean-Sébastien Huot, né en 1971 et cofondateur dans les années 1990 de la revue *Gaz Moutarde*, professeur de littérature au cégep de Sherbrooke, n'avait pas publié de poésie depuis 1993. Aussi ne s'étonnera-t-on pas qu'aucun sentiment d'urgence ne se dégage du présent livre, *Suie*. Plus important – car l'urgence n'a au fond rien à voir avec la poésie –, l'intérêt et l'utilité de ces pages pour le moins opaques ne nous apparaîtront que vers la fin, quand le poète aura aiguisé sa plume et peaufiné son style :

*Je n'engendrerai pas ces sciences exactes
Ni ces dépouilles autour de leurs chiffres
Mais témoignerai des dieux sur terre.*

Pourquoi écrire ?

Mais alors, lancé depuis le début à la recherche d'un sens qu'il aura eu du mal à trouver, le lecteur se dira peut-être : « trop peu, trop tard ». Idéalement, un recueil de poèmes doit combler un vide dans l'ensemble de la production. Il doit nous convaincre que nous l'attendions sans le savoir, que nous avions besoin de lui. Plus important encore, les poèmes doivent dessiner avec un minimum de clarté l'intention de leur auteur – à défaut de son portrait. On dit parfois que lire de la poésie « fait du bien ». Pour cela, encore faut-il qu'elle nous transporte, nous questionne, qu'elle nous choque ou nous réconforte. Lumineuse ou sombre, minimaliste ou foisonnante, révolutionnaire ou conventionnelle, la poésie nous remet au monde parce qu'elle nous ébranle.

Certes, l'écriture de *Suie* a dû représenter pour son auteur une descente en lui-même et une avancée significative dans sa réflexion de créateur. Il n'en reste pas moins que pour le lecteur, il s'agit là d'un projet décousu qui le pousse à se poser une question cruciale : « Pourquoi écrire ? » Ou encore : « Faut-il vraiment écrire ? »

La longue citation en exergue de Guy Walter laisse entendre que le poète va nous parler sans ménagement, qu'il se mettra « dans une lumière crue ». Inutile d'être féru de psychanalyse pour remarquer que le livre de Huot, comme une suite logique à ce vœu, échafaude petit à petit un paradigme de la blessure et un lexique réunissant tout ce qui coupe, lacère, clou, hache, creuse, explose, saigne, sombre, dissèque, défonce, perfore, égorge, étripe, entaille et écartèle.

Souvent écrits à la première personne du pluriel et au futur simple – au début du moins –, beaucoup de poèmes s'inspirent d'une œuvre picturale ou littéraire, jamais contextualisée. Ce dialogue restera secret cependant, car le lien n'est pas évident. Puis, quelque part, il est question de renaître « après l'attentat ». Or rien dans les pages précédentes ne nous a préparés à ladite attaque et à une telle résurrection. Quelques belles phrases se dégagent pourtant et viennent éclairer le livre : « Nous ferons avec nos lèvres un pain pour

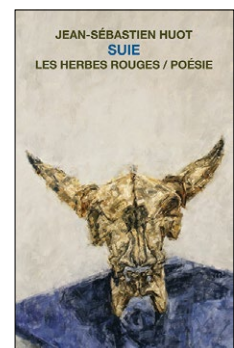
la nuit. Nous quitterons chemises et cartes du monde. » Une note en bas de page indique que ce petit poème en prose est inspiré des *Tragiques* de Théodore Agrippa d'Aubigné, poète baroque français du XVI^e siècle et calviniste. La page suivante est cependant plus obscure et n'est pas sans rappeler l'écriture automatique si chère aux surréalistes d'il y a un siècle, quand une poignée d'auteurs et d'artistes se sont donné pour mission de transgresser tous les tabous et d'abattre les barrières esthétiques érigées au fil des siècles par une bourgeoisie bien-pensante.

*Notre peau fondue dans le Cosmetic World pleure les brouillons
d'écoliers fauchés par une arme à répétition. Quand voudrons-
nous prouver notre soif, nous anéantir parmi les figures peintes
des poupées russes ?*

L'art de l'abandon

Avec ses références aux artistes et aux écrivains, le livre donne une impression de dispersion que le lecteur n'arrive pas à dépasser malgré la vaste culture dont tient à faire preuve Jean-Sébastien Huot. Sans trop en comprendre la raison, on se promène de Jean-François Millet à Bengt Lindström, en passant par James Ellroy, El Greco, saint Jacques le Majeur et García Lorca, sans oublier Hölderlin, que tout le monde connaît mais qu'à peu près personne n'a lu. Se profile ensuite l'ombre géante d'un Walmart. Du dispersément à l'absence de motivation, il n'y a qu'un pas, et l'on se dira que le poète, malgré un sens parfois aigu de la métaphore (« Nous sommes une venaison repliée sur la nuit »), avait bien peu de choses à (nous) dire.

Nous sommes tous, chacun de notre côté, convaincu de posséder une expérience digne du plus grand intérêt, encore est-il nécessaire de la transposer dans une forme qui soit audible. Pour se donner au lecteur, il faut s'abandonner à son art. L'hermétisme n'est pas toujours synonyme de finesse ou de profondeur. Et la clarté, la simplicité du propos ne confinent pas forcément au populisme, nous en avons ici un bel exemple.◆



☆☆

Jean-Sébastien Huot

Suie

Montréal, Les herbes rouges

2017, 78 p., 15,95 \$

Verra, vivra, se taira, mourra

Jérémy Laniel

À mi-chemin entre le conte d'émancipation et le poème, le quatrième livre de Catherine Lalonde en est un dans lequel le langage est la réelle fée marraine.

Si Le Quartanier a cru bon éviter d'apposer toute appellation sur ce livre, ne voulant point l'emprisonner sous le joug des « poèmes » et encore moins dans la tour sacrée du « roman », c'est que cette *Dévoration des fées* jouit d'une grande liberté grâce à son style hybride. Avec ce texte étrange en tout sens, sublime bizarrerie, Lalonde se défait l'une après l'autre des chaînes qui trop souvent retiennent les genres, sa façon bien à elle de célébrer l'écriture dans l'éclatement. Et comme le dit si bien le collègue François Rioux, « ce n'est pas si simple, [mais] quand on l'ouvre ça saute aux yeux – et les livres bizarres, les libraires les placent dans le rayon poésie, ce qui m'autorise à en parler ici¹. »

Le conte devient mythe, le mythe devient ode.

Le phrasé du livre de Lalonde est aussi libre que « la p'tite » qu'il narre. Personnage de contes aux accents rebelles, c'est une Boucle d'or qui dompte les ours, c'est un Petit Chaperon rouge qui effraie les loups, une Raiponce qui se rase les cheveux, une Gretel qui prend le *lead*. S'ouvrant sur une scène d'accouchement ressemblant à ce qu'auraient fait les frères Grimm, eussent-ils raconté la naissance de T.S. Garp chez John Irving, le recueil dévoile une langue autant que son absence de limites :

Quand le visage de l'accouchée se retourna comme un gant, sa figure humaine hurlée hors d'elle-même, réduite une brève seconde en seules stridences et lèvres, en seuls voltigeant décibels, puis en seules lèvres et silence silence silence; cheveux yeux nez dents bouche tombés en chemin, breloques d'un bijou inutile dans ce carnage, le fil de la face cassé net et ses perles en silence avalé.

« Fuck. C'est une fille. »

Retentissants comme une balle déchirant l'immobilité du paysage, le mauvais sort, la malédiction et le sortilège du genre et du sexe closent la courte première partie qui tient presque lieu de prologue. Dès lors, « la p'tite qui toffe sans savoir qu'elle toffe » prendra sa place à même le clan, une place qui ne lui était pas destinée, une place juste assez inconfortable pour qu'elle y cultive l'envie d'ailleurs, car « [d]ans cette bébé dévoration d'ogre, elle mange son écho, et le feu, et l'éclat et garde l'autre pour demain. »

Ce clan – fait de grand-maman, cette VieilleVieille, et de Blanche déjà absente, morte en couches – maudit la p'tite parce que ses membres se savent maudites elles-mêmes. C'est en brochant autour de cette filiation tant maternelle que familiale que Lalonde entre dans le corps du texte, créant une brillante chambre d'échos entre agnation et

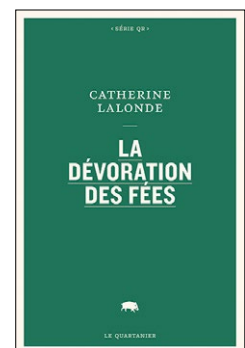
malédiction. Si les hommes sont « [m]orts de mourir, comme tous les hommes. Comme des mouches, comme des lâches, comme tous les hommes tous les autres », cela n'empêche pas la « [m]i-femme, mi-sauterelle, débile fille », celle qui court « les sept pluies, le trouble et l'orage » de rêver « de manger garçons, manger mamours, manger tout, tous, Jules, Jacob, Jérôme ». Cette p'tite qui « triple comme une pâte à pain » aura bien sûr l'arrogance, typique, de celles qui partent, mais parfois les exils ont des allures de rondes.

P'tite kamikaze

Catherine Lalonde porte d'un verbe furieux cette p'tite qui « chantonne mécaniquement les mort-nés de sa mère », une mère dont le fossé de l'absence ne cesse de s'agrandir de page en page. Dix ans d'errance en ville ramènent la fugueuse dans sa famille à Sainte-Amère-de-Laurentie, car elle se sait « tracée d'avance ». Si le retour en terre natale pour la p'tite n'a rien d'une défaite, il s'embrase devant le lecteur comme la partie la plus incandescente du livre. Il y a là un retournement narratif et formel : celle qui – éprise de liberté – a quitté les siens pour mieux, revient sans condamnation ; l'auteure quitte quant à elle la prose pour le vers. Le conte devient mythe, le mythe devient ode.

La poète entrecoupe les cinq parties de citations anonymes, dévoilant seulement à la fin du livre leur auteure, même si le cinquième fragment vendait déjà un peu la mèche : « je me mets dans l'ring / mon amour je ne guérirai jamais / si tu me fourres dans ma blessure ». La p'tite de Lalonde n'est pas Josée Yvon, mais l'une de ses filles-commandos, et c'est de cette liberté violente, de cette révolte, de cette insurrection que se réclame la langue de l'ouvrage, bandée jusqu'à l'extrême. À des lieues de la lettre d'amour ou de l'exercice d'admiration, Lalonde hisse haut un drapeau aux armoiries de Monette, de Desrosiers, d'Yvon, et de tant d'autres. Ici, aucune capitulation, bien au contraire, plutôt un étendard au vent comme une volute de fumée, désignant une maisonnée où toujours il y aura armes et potage pour quiconque passe le pas de la porte. ♦

1. François Rioux, « Serait-ce que je suis enfin heureux de vivre : critique de *Moi qui marche à tâtons dans ma jeunesse noire* de Roxane Desjardins », *Estuaire*, n° 168, printemps 2017, p. 135.



☆☆☆☆

Catherine Lalonde

La dévoration des fées

Montréal, Le Quartanier

2017, 144 p., 18,95 \$

Excès de langage

Jérémy Laniel

Trois chiffres pour l'urgence et une cinquantaine de poèmes pour la sublimation complète des sentiments et des inquiétudes : Daniel Leblanc-Poirier offre un quatrième recueil qui se lit avec impétuosité.

Depuis le prix Félix-Leclerc couronnant son premier recueil, *La lune n'aura pas de chandelier* (L'Hexagone, 2007), dix ans ont passé mais le poète n'a point perdu de son inventivité. Après deux livres à L'Écrou, il revient à la maison avec un texte fulgurant, tanguant d'un extrême à l'autre, sans modération. Ici, le poème est une longue route déliquescence pavée d'abandon, et l'écrivain y roule pleins gaz. Reste à savoir si le lecteur pourra trouver un sens à la fuite ou si le poète lui-même est en train de prouver que le recueil est plat et que si on arrive à sa fin, on tombe dans le vide.

Mouvement incessant

Rapidement, Leblanc-Poirier pose questions et constats : « par quel côté prendre le problème ? / le ciel s'amenuise et le vide est un lieu qui m'espionne ». Ce vide est au détour de chaque poème, derrière chaque page. C'est celui d'une vie sans l'autre, mais jamais le poète n'entre chaussé de clichés, il le fait avec esprit et trivialité, maniant un surréalisme rafraîchissant : « [...] j'ai besoin de toi comme / on fait le tour d'une question », même si un peu plus tard « tu ris car tu penses / que je parle des *sour patch* / et cela me confirme / que tu es folle ».

On se plaît à redécouvrir un Leblanc-Poirier au sommet de sa forme.

L'amour et le désir se croisent et s'enfoncent dans le recueil autant que dans le fantasme. L'auteur, lui, parvient à semer quelques morceaux de bravoure d'une grande beauté, des images tout aussi inattendues que saisissantes : « [...] tu renverses la tête / comme on ouvre un zippo », alors qu'un peu plus loin il « crie par-dessus les mots qui s'échappent / de ton établissement / où se trouve une crèche avec tes jambes / et différentes saveurs ». Tout dans le recueil est toujours en mouvement, la question demeure là, d'une certaine façon : quand est-ce qu'un *je* et un *tu* orbitant du futur au conditionnel forment-ils un *nous* fixe, ancré dans le présent. Mais soyez sans crainte, jamais Daniel Leblanc-Poirier ne sombre dans une soporifique étude sémantique des pronoms personnels ; il n'y a que la critique pour risquer cet ennui. Le poète, lui, s'éclate sans cesse.

*j'ai peur aux invalidités du sommeil
en cas de feux d'artifice
les drogues de caramel feront la grève
dans la sodomie des aurores*

*les quais attendront que les saumons de brume
jouent d'une guitare aux épaules infiltrées d'eau*

les pistons du vitriol ce serait :

*je sais que tu fourres des prostitués
dans le dos de la joie*

Filiation poétique

À deux reprises, le poète laisse les vers à d'autres, d'abord à Tania Langlais, puis à Federico García Lorca. Il le fait sans appel à l'autorité, dans une intertextualité qui va de soi, un besoin intrinsèque que ces poèmes-ci se retrouvent là, à cet instant bien précis. Dans un recueil prompt, sans aucune partie ou section, Leblanc-Poirier semble désirer tout de même l'exergue, démontrant d'une certaine façon que cette fulgurance des êtres ne possède ni territoire circonscrit ni époque figée.

On se plaît à redécouvrir un Leblanc-Poirier au sommet de sa forme, lui dont la fulgurance semble inébranlable depuis *La lune n'aura pas de chandelier*. Si le néo-surréalisme semble tout sauf un vent contraire en poésie québécoise depuis quelques années, Daniel Leblanc-Poirier a été l'un des premiers à y insuffler un côté pop qui n'est pas pour déplaire et qui, depuis, a fait des petits : on n'a qu'à penser aux récents ouvrages de Baron Marc-André Lévesque (*Chasse aux licornes*, L'Écrou, 2015) et de Jean-Christophe Réhel (*Les volcans sentent la noix de coco*, Del Busso, 2016). Un amalgame de poèmes où les chutes font tant sourire qu'elles parviennent à tordre le ventre, comme dans le recueil de Leblanc-Poirier « au moment où on croit / en la cohérence du geste / tu défais tes cheveux / comme un solo de violoncelle ».

Si l'excès se résorbe en fin de parcours, c'est peut-être que l'écrivain cherche l'enracinement : « svp ne m'oublie pas / je suis jeune et en couleurs / dans les eaux verticales ». Il va même jusqu'à oser : « j'ai même l'idée de te marier / et d'inviter mes gênes / aux compétitions d'enfantage ». Quand le lecteur termine sa course folle, le poète, lui, signe ses derniers vers avec une grandiloquence qu'on ne lui connaissait pas encore. Force est d'admettre qu'on ne peut faire autre chose que de le croire lorsqu'il nous dit être « aigu comme le cri dangereux d'un incendie ». ♦

☆☆☆☆
Daniel Leblanc-Poirier
911
Montréal, l'Hexagone
2017, 64 p., 19,95 \$



Terrain miné

Christian Saint-Pierre

Les deux premières pièces de Marianne Dansereau sont aigres-douces. Il s'agit de textes irrévérrencieux, satiriques, mais aussi tragiques et même, en fin de compte, politiques.

Pas plus que Sarah Berthiaume, Catherine-Anne Toupin ou Rachel Graton, par exemple, Marianne Dansereau n'était prédestinée à l'écriture dramatique. Qu'à cela ne tienne, celle qui a été formée en interprétation à l'École nationale de théâtre voit ces jours-ci des années d'efforts récompensées par la parution et la création de ses deux premières pièces. *Savoir compter* et *Hamster* (prix Gratien-Gélinas 2015), toutes deux publiées aux Dramaturges Éditeurs, seront respectivement mises en scène par Michel-Maxime Legault au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui en novembre 2017 et par Jean-Simon Traversy à la Licorne, en mars 2018.

Lieu, temps et action

Le théâtre de Marianne Dansereau fait la part belle à l'adolescence, cette période de tous les possibles et de toutes les calamités. Bien entendu, il est largement question de sexualité. Du moins en apparence. Parce que sous la surface, au-delà des mots crus et des gestes sans ambiguïtés, au-delà des actes accomplis souvent brutalement, il est d'abord et avant tout question d'amour et d'identité, en somme d'humanité, ce qui n'exclut d'ailleurs pas plusieurs allusions au mode de vie des animaux.

possible de trouver des rues entières pleines de grosses baraques de riches cordées les unes à côté des autres. Des maisons qui ont toutes une piscine creusée dans leur cour». En adoptant un ton faussement léger, souvent cinglant, l'auteure règle ses comptes avec un territoire, des êtres et des idées, en somme une vision du monde.

Portraits de groupe

Dans les deux pièces, les personnages, nombreux, bigarrés, n'ont pas de nom et de prénom. À la place, ils ont droit à des formules, souvent fort évocatrices. Il y a la Fille qui se demande combien et le Gars qui a arrêté de calculer. Ou encore la Fille qui a une jupe trop courte selon le règlement et le Gars qui arrive à la job sur le fly même si son prochain shift est dans deux jours. Entre les protagonistes de *Savoir compter*, c'est la déception qui domine, la misère affective et sexuelle, la solitude et le sentiment d'abandon. Le vide est impossible à combler. Les ressemblances avec notre époque sont tout sauf fortuites :

Huit pogos que je me clenche pour me fermer la trappe, pour pas vomir ma honte, mon dégoût pis le tabarnac de gros câlisse de cri-aigu-qui-te-fait-avoir-un-acouphène-jusqu'à-la-fin-de-tes-jours qui demande juste à sortir de ma bouche pis à contaminer tout le monde comme une épidémie de maladies vénériennes. Je me demande depuis quand le mensonge s'est mis à me spooner, à me dire « Je t'aime » à l'envers comme dans les vinyles où on entend Satan, à me fourrer ben raide.

L'humour de Dansereau, son délectable sens de l'exagération, la truculence de ses personnages, ne sont que les rouages d'un astucieux levier pour le drame. Ainsi, il n'est pas rare qu'on passe de la moquerie à l'abus, du banal au déterminant, de la frousse à la frayeur, parfois même du grotesque au tragique. Associé à des notions comme la fidélité, l'engagement et le respect, mais aussi à des gestes irréparables, le couple est une extraordinaire métaphore des rapports entre l'être humain et sa société. En ce sens, la question qui sous-tend les deux premières pièces de Dansereau pourrait bien être celle de la responsabilité inhérente au vivre ensemble. ♦

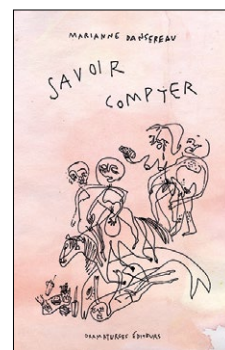
L'humour de Dansereau, son délectable sens de l'exagération, la truculence de ses personnages, ne sont que les rouages d'un astucieux levier pour le drame.

Savoir compter est une pièce chorale, dans le sens le plus cinématographique du terme, c'est-à-dire que le temps y est habilement déconstruit et que les destins s'y font cruellement écho. L'enchevêtrement du passé et du présent, du réel et de l'imaginaire, de la vérité et du mensonge, tout cela permet à l'auteure d'exprimer la tendresse aussi bien que la violence, de dépeindre, non sans susciter un certain suspense, un monde où cohabitent malveillance et compassion. Ce théâtre est également porté par une langue orale, un parler qui tourne le dos à la grammaire, puise à l'anglais, aux jurons et aux marques de commerce pour traduire une réalité, une communauté d'esprit, ou plus précisément un sort, un désarroi, voire une fatalité.

Ce théâtre est celui d'un lieu. Du dépanneur au McDonald's, du centre commercial au Costco, du Futur Shop au Club Piscine, l'imaginaire de Dansereau se déploie en banlieue. Fontainebleau, Boucherville ou Boisbriand, peu importe, pourvu que ce soit « un endroit où il est

☆☆☆
Marianne Dansereau
Savoir compter
Montréal, Dramaturges Éditeurs
2017, 106 p., 14,95 \$

☆☆☆☆
Marianne Dansereau
Hamster
Montréal, Dramaturges Éditeurs
à paraître en 2018



Réinventer le réel, le reconstruire de toutes pièces

Christian Saint-Pierre

Les trois auteures de *La Coalition de la Robe* rêvent d'un théâtre où spectatrices, dramaturges, comédiennes et metteuses en scène prendraient « leur place, toute leur place ».

Depuis 2005, alors qu'elles étaient étudiantes à l'école de théâtre du cégep de Saint-Hyacinthe, Marie-Claude Garneau, Marie-Ève Milot et Marie-Claude St-Laurent suivent à la trace la Coalition de la Robe, un collectif de militantes anonymes (réel ou inventé, ce n'est pas clair) adoptant une perspective féministe intersectionnelle, c'est-à-dire dénonçant « la misogynie, l'hétérosexisme, le racisme systémique [et] le capacitisme du milieu théâtral québécois francophone ». Le nom du mouvement est emprunté à Léa Roback, pionnière du féminisme au Québec, décédée en 2000.

Dans cet ouvrage sous-titré « documentaire indiscipliné », qui tient à la fois de l'enquête et du manifeste, les auteures commencent par nommer le réel, par le décrire, le quantifier... pour mieux le changer. En ce sens, leur découverte de la Coalition de la Robe fut un crucial déclencheur : « Derrière cette porte, il y a notre histoire. Y entrer, c'est politique, dans la mesure où ça nous permet de faire des liens, de créer du sens entre les événements. L'histoire qui attend derrière cette porte est prête à être mise en relation, remise en question, et même, à être réécrite. »

Où sont les femmes ?

Les auteures constatent partout dans leur milieu l'absence des femmes. Dramaturges, comédiennes et metteuses en scène, celles d'aujourd'hui comme celles d'autrefois, sont sous-représentées, occultées, mises à l'écart. Il est entre autres question de la manière biaisée dont l'histoire du théâtre est enseignée, des stéréotypes qu'on fait entrer dans la tête des apprenties actrices, notamment en ce qui concerne leur corps, du peu de critiques adoptant un point de vue féministe et du défi que constitue le seul fait de se déclarer féministe dans ce milieu.

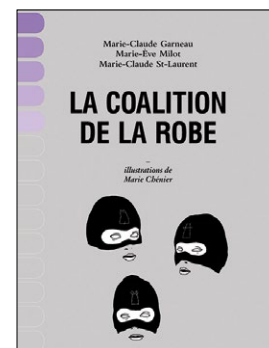
Ce manifeste se veut : une protestation contre les assignations imposées à nos corps, nos idées et nos imaginaires, écrit la Coalition de la Robe. Prenons le pouvoir sur ceux-ci. Acceptons et reconnaissons que nos expériences teintent inévitablement nos écrits, nos créations. Ce manifeste se veut une réflexion critique dans l'espoir de (re) politiser le théâtre d'ici, pour que les femmes se sentent aussi libres que possible.

En 2011, alors que Garneau entre au programme de *Women's Studies* à l'Université Concordia, Milot et St-Laurent fondent le Théâtre de l'Affamée. En 2013, à l'Université Concordia, elles prononcent toutes les trois une conférence intitulée « Femmes, théâtre et société : investir le politique pour une transmission féministe » : « Cette première collaboration marque un tournant. (Nous écrivons déjà ce livre, sans le savoir...) » En 2014, les auteures parlent de vive voix avec les femmes de la Coalition pour la première fois :

La Coalition de la Robe nous a appris à nous exercer à l'autocritique, c'est-à-dire à remettre en question nos propres démarches et nos pratiques pour les faire progresser. Elle nous a aussi forcées à réfléchir à ce que sont une lecture et une critique féministes. Comment concrètement les mettre en pratique ? Quelles sont les conditions propices et les modalités particulières qui les structurent au théâtre et dans une démarche artistique de création ?

Le livre entrelace les données sociologiques (faits et statistiques) et le récit de réalités individuelles (expériences, constats et prises de conscience), sans oublier de rendre compte, grâce à de mystérieux artefacts (tract, croquis et zine), des actions de la galvanisante Coalition de la Robe. C'est ce mélange des tons qui rend l'essai aussi accessible, c'est-à-dire théorique et alarmiste en même temps que concret et ludique. On trouve ainsi un « Petit guide pratique pour un théâtre féministe », une liste de suggestions (à détacher et à coller sur son réfrigérateur) qui constitue en quelque sorte une synthèse de l'ouvrage. Aux spectateurs, on recommande : « Regarde autre chose. Y a-t-il des points d'intersection (y'en a toujours!) reliés aux genres, aux sexes, aux "races", aux orientations sexuelles, aux classes sociales, à la condition physique ? Où se trouvent les rapports de domination ? »

Le 20 novembre 2016, aux Écuries, le mouvement Femmes pour l'Équité en Théâtre voit le jour : « C'est la première fois, depuis le Printemps érable, et de façon plus spécifique à notre communauté, que nous ressentons cette vibration. La force du nombre. C'est la naissance d'un groupe d'action. Et nous en sommes. [...] Nous ne savons pas ce qu'il adviendra de ce groupe, mais nous souhaitons viscéralement qu'il provoque des changements qui s'inscriront dans la durée. » Ainsi, ce que l'ouvrage cristallise, qui plus est sous une forme pas banale, ce sont les premières étapes de ce qui pourrait bien être un renouveau féministe au sein du milieu théâtral québécois. C'est sans contredit un mouvement que Garneau, Milot et St-Laurent décrivent tout en y appartenant, un élan dont la conviction et la précision suscitent de grands espoirs.◆



☆☆☆☆

Marie-Claude Garneau,
Marie-Ève Milot
et Marie-Claude St-Laurent

La Coalition de la Robe

Montréal, Remue-ménage

2017, 144 p., 16,95 \$

Un duo prometteur

François Cloutier

Alors que plusieurs bédéistes québécois tentent de se démarquer du modèle « traditionnel » européen, Jacques Lamontagne, lui, s'en inspire sans pudeur.

Déjà connu pour les séries *Aspic* et *Les druides* dont il s'était chargé des illustrations, l'auteur nous offre son premier album entièrement conçu seul. Son récit policier prend ses sources dans un fait historique, soit la grande inondation de mélasse à Boston en 1919. Toutefois, ce désastre n'est que la trame de fond de l'aventure qui, malgré toute la bonne volonté de Lamontagne, reste emmurée dans un scénario trop convenu. C'est dommage, car l'auteur tient un bon filon avec les personnages de Shelton et Felter.

Arrangé avec le gars de la bande dessinée

Les vingt premières planches laissaient pourtant présager de belles choses. Nous sommes à Boston, en 1924, sur une scène de crime. Les policiers cherchent à élucider la mort d'un juge, abandonné sans vie dans la rue. Le boxeur devenu reporter, Isaac Shelton, se trouve sur les lieux, ainsi que Thomas Felter, libraire. Ce dernier, par ses fines observations, reconstitue la mort du magistrat avant qu'un policier confirme ses dires, ce qui fascine le reporter qui se tient à ses côtés. Physiquement, les deux personnages ne peuvent être plus opposés. L'ancien boxeur est, bien entendu, costaud tandis que l'autre fait la moitié de sa taille, lunettes rondes sur le nez et moustache proéminente. Classique et convenu comme duo de héros, la formule a déjà fait ses preuves.

**Les clichés abondent
dans *La mort noire*, autant dans la
relation entre Shelton et Felter
que dans l'intrigue qui
s'embourbe à chaque page.**

Shelton revient plus tard vers le libraire pour qu'il l'aide à résoudre un meurtre des plus bizarres : un homme a été retrouvé mort avec deux litres de mélasse dans les poumons. En fait, ce n'est que le premier d'une longue série d'assassinats... Voilà une bonne idée scénaristique qui renvoie au drame survenu cinq ans plus tôt, le déversement de plus de neuf millions de litres de mélasse dans une partie de la ville. Une vingtaine de personnes y avaient perdu la vie. L'arrivée d'un jeune trafiquant d'alcool (nous sommes en pleine prohibition américaine) dans l'enquête des deux héros les mène sur

une bonne piste. Néanmoins, Jacques Lamontagne bâtit une histoire aux rebondissements qui semblent un peu trop « arrangés » pour être vraisemblables. Ainsi, le dénouement doit être expliqué en quatre planches tellement il est compliqué. Le lecteur a l'impression que tout a été trop bien placé pour réellement y croire, un peu comme dans un mauvais feuilleton policier.

Réussite graphique

Malgré les lacunes du récit, l'album reste une lecture agréable en bonne partie à cause des magnifiques dessins de Jacques Lamontagne. Ses personnages sont expressifs, à mi-chemin entre la caricature et le réalisme. On sent la recherche pour chacun d'entre eux, secondaires comme principaux, de traits propres à chacun. Les décors sont tout aussi réussis. Là encore, l'auteur a fait ses devoirs et arrive à reconstituer le Boston du début du xx^e siècle de belle façon. Le cahier graphique qui accompagne le premier tirage de l'album présente d'ailleurs les photos utilisées par le dessinateur et les croquis qu'il en a tirés.

La grande force de Jacques Lamontagne réside dans son découpage et les angles de vue choisis. L'action est souvent montrée en plongée, ponctuée de détails qui situent habilement le lecteur. Les gros plans sont utilisés avec parcimonie, mettant davantage l'accent sur les émotions des personnages que sur leurs réactions face au danger. Les cases sont alignées de façon classique, mais puisque les plans sont variés, le rythme de l'album est soutenu. Soulignons aussi le travail magistral de la coloriste Scarlett Smulkoski, qui n'abuse pas d'effets inutiles. Les scènes de nuit sont belles, claires et stylisées.

Les clichés abondent malgré tout dans *La mort noire*, autant dans la relation entre Shelton et Felter que dans l'intrigue qui s'embourbe à chaque page. De plus, les personnages féminins sont inexistantes, ramenant encore là le lecteur à un univers dépassé, même pour une œuvre se déroulant au début du siècle dernier. Jacques Lamontagne aurait peut-être intérêt à s'adjoindre un scénariste qui saurait mener ses héros plus loin. Le style y est, il ne manque que le contenu. ♦

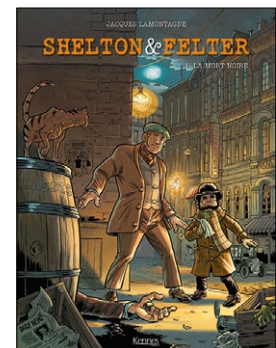
☆☆

Jacques Lamontagne

Shelton & Felter t. 1: La mort noire

Loverval (Belgique), Kennes

2017, 48 p., 24,95 \$



Toujours vivant

François Cloutier

Les héros ne meurent jamais, selon la maxime. C'est certainement le cas de Red Ketchup, cet agent du FBI créé au début des années 1980 dans le défunt magazine *Croc*.

Quiconque a déjà lu une aventure de ce personnage mythique de la bande dessinée québécoise ne l'a pas oublié. Apparu une première fois aux côtés de Michel Risque en 1981, sa popularité a amené les deux créateurs à lui consacrer sa propre série dès 1983. Le type avait de quoi frapper l'imaginaire : agent du FBI à la carrure athlétique, cheveux roux drus et albinos de peau de surcroît, le bonhomme surprend. Ajoutons un tempérament extrêmement violent, une absence totale de patience, aucun tact dans ses relations et une dépendance aux drogues et médicaments. Bref, tout pour plaire. Ce neuvième album de Red Ketchup publié à la Pastèque avait été commencé il y a vingt ans et interrompu à la suite de la fermeture de *Croc*. Les deux auteurs ont gentiment repris du service pour le terminer. Mais est-ce vraiment pour notre plus grand plaisir ?

Rebondissements à répétition

La première planche s'ouvre sur un ennemi connu de Red Ketchup, Otto Künt, vieux savant un peu fou, et sa jeune épouse Pandora, ancien mannequin. Cette dernière s'appelle en fait Penny, mais le scientifique est convaincu qu'elle est la réincarnation de son premier grand amour qui se nommait Pandora. Otto a inventé une crème qui semble provenir de la fontaine de jouvence : elle rajeunit quiconque l'applique sur son visage. Voyant là un parfait moyen de faire fortune sur le dos de son vieux mari, Penny commercialise la crème sous le nom d'« Élixir X ». Or, ce produit n'ayant pas été expérimenté avant d'être lancé, nul ne connaît encore ses effets secondaires, dont le plus virulent est l'agressivité qui s'empare des personnages en ayant fait l'usage.

Cet album, quoiqu'il contienne de bons moments, est chargé à outrance. Trop d'intrigues qui s'entremêlent pour, à la fin, susciter peu d'intérêt chez le lecteur.

Pendant ce temps, le FBI opère une batterie de tests sur Red Ketchup et ce, malgré lui, pour tenter de comprendre sa constitution et sa psyché, car dans un album précédent, *Le couteau aztèque*, il avait participé à des manifestations paranormales. Bien sûr, il réussit à s'échapper de l'agence fédérale, au grand dam de ses patrons qui connaissent ses façons de travailler peu orthodoxes. Sa sœur, Sally Ketchup, maintenant auteure à succès, est victime de plusieurs tentatives de meurtre. L'intrigue étant déjà assez chargée ainsi, les auteurs en remettent une couche en ramenant le producteur de cinéma Skip Cooney, croisé au fil d'aventures passées. En fait, Skip finance le projet de Penny tout en cherchant à éliminer Sally et Red

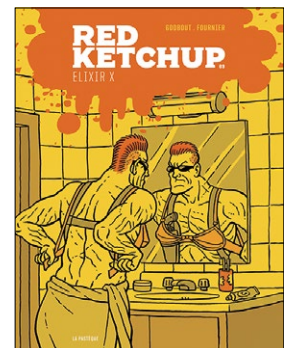
qui ont fait échouer jadis un de ses complots. Godbout et Fournier ont souvent utilisé la technique classique de rappeler un épisode précédent en bas de page, moyen de faire cher à Hergé, mais qui paraît un peu vieillot aujourd'hui.

La suite des événements devient encore plus abracadabrante lorsque Red Ketchup, pour tromper le tueur à gages engagé par Clooney pour éliminer Sally, emprunte les traits de celle-ci. On a l'impression ici que les auteurs rompent avec l'essence même du personnage, cette espèce de virilité poussée à l'extrême propre aux héros masculins du cinéma américain des années 1980. L'histoire prend un tournant d'autant plus ridicule quand Sally se déguise en Red... Les quiproquos qui suivent sont tellement tirés par les cheveux que la calvitie guette les lecteurs. L'album se termine par une demi-victoire pour les Ketchup, puisque certains vilains courent toujours. D'ailleurs, les dernières planches laissent la porte ouverte à de nouvelles aventures, qui, espérons-le si elles se concrétisent, sortiront un peu de la redite que constitue *Élixir X*.

L'album de trop

Cet album, quoiqu'il contienne quand même de bons moments, est chargé à outrance. Trop d'intrigues qui s'entremêlent pour, à la fin, susciter peu d'intérêt chez le lecteur. Heureusement, le dessin de Godbout est toujours aussi fin et coloré, les décors sont remplis de détails amusants et les scènes de violence toujours aussi explosives. Les phylactères abondent, de quoi rendre jaloux les instants de grandiloquence d'Achille Talon. On en vient à se demander à quoi servent tous ces dialogues, souvent trop longs pour ce qu'ils annoncent.

J'avais beaucoup aimé replonger dans les aventures de Red Ketchup avec les deux albums intégraux publiés par La Pastèque ces dernières années. Peut-être ce plaisir était-il relié à des souvenirs de cette époque où *Croc* était une lecture obligatoire. L'achèvement de cet album n'amène rien de nouveau au personnage. J'aurais préféré de loin voir revivre le héros aujourd'hui. Il serait fascinant de découvrir Red Ketchup évoluant dans une époque de rectitude politique comme la nôtre. ♦



☆☆

Réal Godbout et Pierre Fournier

Red Ketchup, t. 9 : Élixir X

Montréal, La Pastèque

2017, 48 p., 18,95 \$

Montaigne dans les petites ligues

Stéphane Picher

Comment le baseball, ce sport « où il ne se passe rien », peut-il avoir encore une place en cette époque pressée ? Peut-être en tant qu'antidote à toute cette frénésie.

L'ennui est le péché ultime. Le peu de temps que nous laissent nos trop nombreuses responsabilités doit être rempli de visionnement compulsif de séries, de séances de gym, d'expériences sensorielles ou extrêmes. Et si nous avons depuis toujours regardé dans la mauvaise direction ?

À en croire Andrew Forbes, auteur de ces « textes de balle », la solution est déjà devant nos yeux et s'appelle le baseball. Ce *seamhead* (une expression intraduisible qui désigne une sorte de « geek » de la balle) a assisté à des centaines de matchs de grandes et petites ligues, dans les métropoles d'Amérique ou des trous perdus ; il en a visionné à la maison et dans les bars, écouté à la radio ; il est arrivé en retard au travail quand son équipe venait de placer des coureurs sur les buts et qu'il voulait écouter le reste de la manche dans le stationnement.

Forbes est allé au front, il a *testé pour nous* le baseball et, surtout, cet *ennui* qui se trouve entre les manches, entre les jeux ; il en a mesuré l'utilité. Certes pour embrasser cette mission il fallait un amateur de balle particulièrement motivé. De ceux qui fouillent dans les statistiques et dans l'histoire du jeu, qui collectionnent les casquettes d'équipes obscures (y a-t-il un fan des Leones de La Havane dans la salle ?) et n'ont jeté aucune carte de joueur, juste au cas.

« Je suis chez moi »

Mais n'allez pas croire que son livre ne s'adresse qu'à ses semblables. Car il nous parle avant tout de nos rêves et de nos déceptions, de la mémoire et du vieillissement, de nos fétichismes. De la façon dont nous nous préparons à avoir le cœur brisé quand nous faisons de ces simples humains nos héros.

L'intérêt de ce livre unique ne faiblit jamais : une écriture simple et juste, quelques images efficaces, jamais « littéraire pour faire littéraire ». Et la traduction signée William S. Messier (lui-même auteur du *Basketball et ses fondamentaux*, Le Quartanier, 2017) et Daniel Grenier est ce qui pouvait arriver de mieux au livre dans la francophonie : ni franchouillarde (ce serait le comble), ni trop délibérément neutre ou « internationale » ; elle fait rayonner le livre chez son public naturel, le lecteur québécois. Quelques bijoux se démarquent du lot. Voyez « J'ai fait de mon mieux » où le jeune Forbes, alors disquaire à Ottawa, montre ses talents de service après-vente à un futur lanceur des majeures ; « Ichiro », portrait d'un des plus beaux joueurs de balle de l'histoire, peut-être le plus beau (ça c'est moi qui le dis) ; « Je suis chez moi », dans lequel des spectateurs du Shea Stadium dans le Queens pleurent de joie à la vue d'extraits d'une série mondiale célèbre qui a eu lieu plus de

vingt ans auparavant. Lisez « Les gradins », qui explore la dévotion, une forme d'amour. Forbes utilise d'ailleurs le mot tout au long du livre : amour du sport et de son histoire, bien sûr, mais aussi amour de l'autre, de la famille ou simplement de nos contemporains.

Un objet de pensée

On aura compris que *De l'utilité de l'ennui* est bien un « livre de sport » ; qu'on le trouvera probablement en bibliothèque pas loin de la biographie de Bertrand Raymond et du énième ouvrage sur les Canadiens. Pour ma part, je suis tenté de le considérer pour admission dans la catégorie floue mais distinguée de « l'essai littéraire ». Pas seulement parce que le baseball est considéré comme l'un des sports les plus dignement littéraires (Philip Roth, Paul Auster et Don DeLillo sont ici des pistes à explorer), mais plus encore pour la qualité proprement montaignienne de ces essais, si on me permet ce vocable quelque peu hérétique. (Notons d'ailleurs que le sous-titre du livre en anglais est bel et bien *Baseball Essays* et non « textes ».)

Comme Montaigne, Forbes mêle à ses considérations philosophiques « des réflexions sur sa propre vie et sur l'Homme » ; comme Montaigne, son plaisir est de mettre au jour une humanité nue et crue en scrutant son propre être intérieur. C'est ainsi qu'un fil traverse le livre, racontant l'angoisse de son auteur devant son avenir, sa vocation d'écriture, ses motivations, son rôle d'amoureux et de père. Une douce mélancolie bien assumée vient nous rappeler que la vie n'est pas simple à comprendre ni à vivre, mais que certaines choses empreintes de beauté nous permettent d'y trouver, même provisoirement, assez de sens pour que nous le partagions avec nos semblables. « [...] croire en nos héros, c'est persister à croire en cette idée tenace que les gens peuvent encore nous montrer ce qu'il y a de meilleur, et cette idée, je ne veux pas l'abandonner. » Donc, le baseball n'était qu'un prétexte ? Non, plutôt un point de départ. Un fichu bon point de départ. ♦

☆☆☆☆

Andrew Forbes

De l'utilité de l'ennui : textes de balle

traduit de l'anglais (Canada)

par Daniel Grenier et William S. Messier

Montréal, Ta Mère

2017, 196 p., 22 \$



Faire face au vent

Valérie Lebrun

Sous la gouverne des amitiés féministes, cet essai souligne la présence de femmes dont l'existence est un engagement constant. Une lutte édifiante, comme l'était celle menée par les sorcières avant elles.

Dans ce collectif où les textes ont été « récoltés » plutôt que dirigés par Marie-Anne Casselot et Valérie Lefebvre-Faucher, on se fait à la fois happer et porter. D'abord par l'urgence et la gravité des questions qui y sont posées et, ensuite, par le soin et la souveraineté de chacune des voix qui proposent des moyens plutôt que des réponses, des idées au lieu des consignes.

Du côté des sorcières

« Nos critiques et nos espoirs convergent. L'écoféminisme est forcément un art de l'alliance, de l'amitié. Il ne s'agit pas de nous enfoncer les un-e-s les autres, mais de nous additionner. » Même si cette équation, elles le disent elles-mêmes, n'est pas parfaite : « En voulant parler de chez nous, nous avons fait un livre résolument nordique. Le portrait que nous donnons est bien parcellaire, alors que l'inquiétude, elle, est globale. » S'avisant du privilège de leur position, les auteures reconnaissent d'emblée « l'apport, tant théorique que bien concret, des leaders écoféministes autochtones, qui veillent depuis des générations sur un territoire sans cesse agressé. »

Elles se disent « habituées de l'échec, de l'humiliation, de la répression et du compromis douloureux ». Ce qui reste pourtant d'un tel aveu est un « entêtement à renaître toujours plus nombreuses ». C'est là, dans cette manière d'inclure le plus possible en ne se couvrant pas d'éloges, et de penser, d'agir et d'écrire à relais, que se signe la forte cohérence de l'ensemble. Elles parlent d'écologie politique, de philosophie, de paysannerie, d'économie, d'histoire, de sciences et d'amour comme d'autres manient la fourche, les formules mathématiques ou la poésie. Elles en appellent « aux forces démesurées de l'amour et du chaos, qui gagneront toujours sur les petits despotes » en souhaitant rompre, enfin, « avec l'attitude de performance et d'indifférence qui tire l'humanité vers la destruction ».

À lire, à relire et à faire lire

« L'écoféminisme ne se décline pas au singulier, mais s'il englobe différentes branches militantes et théoriques, il a toujours comme prémisses de base qu'il existe des liens structurels entre la domination patriarcale et la dégradation des écosystèmes. » Le texte signé par Marie-Anne Casselot fournit les rudiments qui permettront aux apprenti-e-s écoféministes de plonger dans ces réflexions sans inconfort ni sentiment d'imposture. À sa suite, la mise au point très nette que fait Ellen Gabriel donne lieu à un texte qu'il faut lire, relire et faire lire :

La plupart des gens dans le monde « développé » ont du mal à comprendre les effets de la misogynie coloniale exercée contre les femmes autochtones. Il faut raconter l'histoire du début, écrit-elle. Il est temps que les femmes autochtones reprennent leurs droits et leur autorité sur les territoires et participent de manière équitable aux décisions qui concernent nos droits à l'autodétermination.

Élise Desaulniers reprend le fil rouge de la viande : le lien « entre la dominance sociale et l'idée que les animaux sont là pour être exploités ». D'avis que l'ordre supposément naturel peut être démonté, elle propose, non sans ironie, que l'ère du steak et des pipes est révolue. Comment ne pas sourire (et acquiescer) quand, dans la lutte contre le patriarcat et l'hétéronormativité, elle propose plutôt de célébrer le tofu et les 69 ? La « gymnastique mentale » d'Anna Kruzynski interroge la possibilité de « créer un vivre-ensemble basé sur d'autres valeurs que la compétition, le chacun-pour-soi, l'avidité ». Puis, sur la paysannerie et le féminisme, Catherine Beau-Ferron aborde « cette fameuse ligne entre le choisi et l'élection ». Par un appel à une écoute plus sensible, elle invite à une vigilance vis-à-vis de la dévalorisation des rôles traditionnellement féminins. Dur à dire si ce texte a la solennité de la brise, ou la force des tempêtes.

Sur la route sinueuse du Plan Nord, Jacinthe Leblanc montre que « les enjeux socioenvironnementaux vus par les écoféministes sont ancrés dans la réalité [...] où l'adage "penser global, agir local" prend tout son sens. » Tout en évoquant le souvenir rassurant et déstabilisant des premières lectures écoféministes, Maude Prud'homme ravive la mémoire des pionnières et des militantes actuelles. Elle mentionne le tokenisme, le *mansplaining*, la fatigue aussi : « On fait de la sensibilisation. Ça peut être lourd [...], on est patientes. » Le point de vue de Céline Hequet, biologiste, sur la lutte contre l'invisibilité du travail des femmes agit comme une dernière brique dans l'édifice que devient, au fil des pages, *Faire partie du monde*. Or, c'est avec les plumes magiques de Valérie Lefebvre-Faucher et de Pattie O'Green que le collectif rejoint le terrain de la littérature. Face à un « héroïsme militant », l'amour montre les dents. On saisit enfin, par l'intelligente beauté de ces textes, comment les revendications écoféministes « incitent à ramasser ce qui tombe plutôt qu'à démolir ».

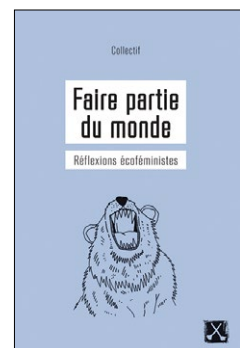
Je dois à Pattie O'Green d'avoir ranimé mes désirs d'enfants perdus et de pays imaginaire. « Apprendre le langage de la lenteur et savoir improviser des rituels », écrit-elle, « rien de plus envoûtant qu'une présence invisible qui ne laisse que des indices. » Sauf peut-être celle, chorale et phosphorescente, des lucioles dont est fait le féminisme. ♦

☆☆☆☆
Collectif

Faire partie du monde

Montréal, Remue-ménage

2017, 176 p., 18,95 \$



Un mythe tenace

Maité Snauwaert

Cinquième opus de l'entreprise de réédition des œuvres de Jean-Claude Charles par la maison Mémoire d'encrier, *Le corps noir* est un essai d'une actualité déconcertante parce que mordante de vérités incisives et vraies.

Il n'est pas exagéré de parler à propos de la (re) parution du *Corps noir* de l'écrivain Jean-Claude Charles d'un véritable livre-choc. Nous avons oublié sans doute que la langue française recèle aussi son James Baldwin, son commentateur social inexpugnable. Analyste implacable des discours médiatiques de son époque – le livre, dédié à la mémoire de Pierre Goldman, assassiné peu de temps auparavant, est paru en 1980 –, Charles s'avère un remarquable réveilleur de consciences pour le monde contemporain, « la nécessité de ce travail, de son atypisme » encore tristement justifiée aujourd'hui.

Jean-Claude Charles montre comment l'emprise coloniale est une gangrène qui s'alimente d'ingérences et de compromissions.

Le titre du livre joue métaphoriquement sur le corps noir des sciences physiques, dont la définition du *Petit Robert* est donnée en épigraphe : « corps absorbant toutes les radiations qu'il reçoit et, chauffé, émettant également toutes les radiations ». Le « corps noir » est ce corps inconnu, fantasmatique, qui absorbe les projections coloniales de la pire sorte. L'ouvrage est composé d'essais distincts et éclectiques, mais se lit aussi comme un journal, commentant l'actualité télévisuelle ou celle de la presse écrite, où l'auteur trouve sans peine, et semble-t-il à tout instant, la matière de sa critique. Car les discours dévident à l'envi leurs clichés saturés sous couvert d'évidences naturalisées et, pire, d'apparents compliments. Ainsi le « branchement universel de l' "homme noir" sur l'humus africain où pousse l'arbre du génie corporel », serait apparemment lisible dans « la sensibilité immédiate » ou l'« intelligence quasi animale » de telle actrice de théâtre ; ou les « dons naturels pour le sprint, comme tous les Antillais... », de tel coureur sportif. Tirant ses exemples des *Nouvelles littéraires* ou de *Libération*, Jean-Claude Charles remarque : « Tout ça décrit un espace symbolique de non-travail, lieu de l'animalité et de l'instinct. »

Un corps mort bien vivant

« Une fatalité héréditaire pèserait sur ces gens qui, pour la plupart, se refusent à être riches », ironise l'auteur dans son « Ouverture » où il réfléchit, plus de trente-cinq ans avant le mouvement Black Lives Matter, à la situation des Noirs américains, à l'aune des changements promis par l'émancipation des années 1960. Sa conclusion est sans appel, et le demeure aujourd'hui :

D'une part, la situation réelle de la majorité des Noirs américains n'a cessé de se dégrader, à tous les niveaux. D'autre part, brouillant ces coulisses ignorées d'être trop vues, inexistantes d'être trop vues, une théâtralisation symbolique remarquable donne à voir au monde une Amérique où enfin les principes et les idéaux des pères fondateurs seraient en voie de réalisation.

Or ce pays est celui « qui a inauguré son histoire par le génocide des Indiens, s'est construit sur le dos des Noirs, vit aujourd'hui de leur relative marginalisation et de celle des immigrés dont il domine les patries d'origine ». En France au même moment, sous couvert d'un antiracisme de bon aloi, on s'abreuve « d'idées reçues, entretenues dans les discours "sympathiques" vis-à-vis des nègres, dans cette négrophilie qui est au racisme classique ce que l'assistance est à l'exclusion sociale : facteur d'aggravation, de renforcement du Même ». L'Occident, nous dit Jean-Claude Charles, « vit, s'affirme à ce prix-là » : au prix de ce « cadavre noir », de ce « corps noir comme invention » et comme « objet d'échange ».

Avec l'excellent film biographique de Raoul Peck sur James Baldwin, *I Am Not Your Negro* (2016) et l'essai très remarqué *Une colère noire. Lettre à mon fils* (2015) de Ta-Nehisi Coates (qui rappelle justement la lettre à son neveu qui ouvre *The Fire Next Time* de Baldwin), un contexte riche et vivace s'impose qui rend plus pertinente encore l'actualité de ce *Corps noir* « [o]ù le héros, à travers une Histoire balisée de pierres blanches, s'abandonne à son vice favori : le dévoilement par la citation ». Y sont encore passés au crible « Les mythes du nationalisme noiriste », titre de la seconde partie, « la "mère Afrique" » et l'"identité noire". L'auteur n'épargne personne, de l'industrie du show-business américain (Sammy Davis, Sydney Poitier, Joséphine Baker) à Léopold Sédar Senghor, « promu au rang de dirigeant noir le plus présentable. La bonne conscience des colonisateurs. Le saltimbanque cultivé, raffiné, qui leur permet, ô luxe rare, de se renvoyer à eux-mêmes une excellente image ». Charles, dépistant partout la mauvaise foi, plonge dans le même bain abrasif vrais dictateurs (Bokassa) et faux démocrates, pour montrer comment l'emprise coloniale est une gangrène qui s'alimente d'ingérences et de compromissions. Qui aujourd'hui oserait dire autrement ? ♦

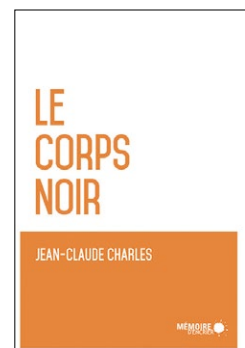
☆☆☆☆

Jean-Claude Charles

Le corps noir

Montréal, Mémoire d'encrier

2017, 112 p., 15,95 \$



La fable de la création

Maité Snauwaert

Du choc à la crise et de l'héritage à l'époque en passant par la définition de l'artiste et son rapport au succès, ce livre d'entretiens avec Wajdi Mouawad est riche d'enseignements.

Ces entretiens ont initialement été tenus publiquement au cours de trois rencontres, entre le 6 et le 16 mars 2016, à l'Université de Strasbourg à l'occasion d'une résidence de l'auteur et metteur en scène. Guidés par le maître de conférences en études théâtrales et directeur du Service de l'action culturelle de cette université, Sylvain Diaz, ils témoignent d'un aller-retour intéressant entre le discours conceptuel – qui cherche notamment à inscrire la démarche de l'artiste dans des filiations ou des appartenances théoriques – et celui du praticien, qui résiste à ces assignations. Interrogé sur le livre de Joseph Danan, *Entre théâtre et performance. La question du texte* (Acte Sud, 2013) au sujet de la mort de la mise en scène, Mouawad répond :

Je ne l'ai pas lu, je ne saurais pas en parler, mais je me méfie de tout avis de décès en art. [...] C'est, je crois, se tromper sur tout, penser qu'une manière de faire du théâtre est meilleure qu'une autre. Il peut y avoir des inventions, des chocs, celui de Bob Wilson, celui de Beckett ou de Tchekhov, mais aucun geste n'assassine les autres.

Sa conception du théâtre comme art d'un être ensemble et d'un bouleversement commun est rafraîchissante : « Si je dois être sincère et dire sans censure ce que je ressens, je dirais (*sic*) ceci : je ne crois pas que ça vaille la peine de se déplacer au théâtre si ce n'est pas pour être bouleversé. » Or « créer une communauté fédérée dans l'émotion » n'est tout simplement « pas ce qu'on attend d'une œuvre contemporaine », car cette convergence unifiante est jugée dangereuse. Mouawad voit là un problème esthétique mais surtout politique proprement européen. Pour lui qui vient du Liban dans lequel « dix-neuf confessions [se] sont entretuées », il est normal de chercher cette cohésion, « l'idée du Chœur et du partage avec l'autre », qui dessine une éthique de la relation : « "Maintenant que nous sommes ensemble, ça va mieux." La mère [dans *Incendies*] dit souvent cette phrase, *qui est pour moi la phrase du théâtre.* » Ultimement, cette éthique guide l'utopie du geste théâtral : « Le miracle auquel je crois, c'est celui de la réconciliation : je crois que, même au seuil de la mort, il est possible, peut-être, que la réconciliation se fasse par un geste ou un pardon. »

Un cheminement

Le livre retrace biographiquement le parcours d'artiste de Wajdi Mouawad, depuis ses premières interpellations littéraires (par les Évangiles entendus en arabe à l'église lorsqu'il était enfant de chœur) jusqu'à son immense succès, gage d'une très grande liberté de création mais aussi menace d'enfermement. Il y revient très lucidement :

Je m'étais institutionnalisé à mes dépens : après Forêts, je n'avais qu'à évoquer l'idée de faire un spectacle pour que celui-ci soit

programmé sur cent quatre-vingts dates. [...] Secrètement, je me suis mis à rêver d'un échec, d'un suicide artistique. [...] Mais je savais aussi que, si ce désir se réalisait, je ne m'en relèverais pas.

Dans cet exercice d'humilité, il reconnaît avec simplicité et humour : « Il y a tout de même un réflexe de survie qui oblige à sauver sa peau quand on fait un spectacle : j'essayais de mourir, mais je ne mourais pas bien. »

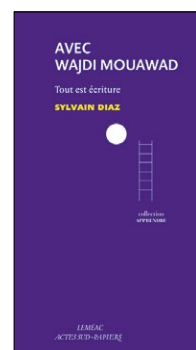
Finalement, cet écueil va survenir lorsqu'il décide de monter Sophocle pour une pièce intitulée *Des femmes* et demande à Bertrand Cantat d'écrire la musique. Au sujet de ce geste énormément décrié au Québec, il dit simplement avoir décidé de rester fidèle à « un ami cher », et conclut : « C'est cette loyauté qui m'a libéré de beaucoup du poids que le succès avait ajouté. »

Un auteur

Foncièrement, Wajdi Mouawad se définit comme auteur, et c'est cette spécificité qui ressort le plus fortement des entretiens avec ce créateur singulier, dont la « méthode » d'écriture théâtrale consiste à écrire les pièces au fur et à mesure du travail engrangé avec les comédiens – sans pour autant que l'écriture soit elle-même collaborative :

Sans l'écriture intime, sans cet instant où je suis seul pour chercher les mots, les trouver, les jeter et les porter sur le papier, rien de cette méthode n'est possible. C'est la prétention à la poésie sans jamais l'atteindre. C'est déjà raté avant de commencer, mais cet échec est le mien et c'est celui-là qui raconte [...] Je ne suis pas un auteur de plateau. Je suis un auteur. J'écris seul.

Mouawad est ainsi l'auteur de deux romans : *Visage retrouvé* en 2002 et *Anima* en 2012. De cette entreprise il déclare : « Le roman est silence [...] lié à l'intimité », tandis que « [l]e théâtre est l'art de l'urgence auquel l'immédiat peut répondre ». Difficile de ne pas lire en effet dans les riches formulations de ces entretiens la marque d'un poète, pour et avec lequel *tout est écriture*. ♦



☆☆☆☆

Sylvain Diaz

Avec Wajdi Mouawad. Tout est écriture

Montréal, Arles, Leméac/Actes Sud-Papiers

coll. « Apprendre »

2017, 144 p., 15,95 \$

Promenade historique

Evelyne Ferron

Qui a dit que faire de la microhistoire ne pouvait être accessible au grand public? C'est le coup d'éclat que réussissent ceux qui ont peaufiné un dictionnaire historique consacré au célèbre Plateau.

Les auteurs du *Dictionnaire historique du Plateau Mont-Royal*, en l'occurrence Justin Bur, Yves Desjardins, Jean-Claude Robert, Bernard Vallée et Joshua Wolfe, présentent une véritable petite bible de 603 entrées agréables à lire et faciles à explorer, publiée chez Écosociété. Les auteurs expliquent leur démarche d'analyse et de publication en affirmant que : « Le Plateau est en quelque sorte un microcosme de Montréal. C'est d'ailleurs sa diversité et le grand nombre d'événements, d'édifices et de personnages liés à ce quartier qui nous ont amenés à choisir la formule du dictionnaire historique. »

En l'honneur des soixante-dix-neuf ans du nom de ce quartier, le Plateau, qui ne pourrait plus être reconnu autrement de nos jours, les auteurs ont réalisé un ouvrage étonnant et très complet. Bien que les amateurs d'histoire locale et régionale soient peut-être un peu moins habitués au format alphabétique, ce volume parvient néanmoins à être simple à consulter et nous réserve des surprises en de nombreux coins de pages.

Grâce à plus de 450 images, cartes, dessins et plans, on renouvelle ici complètement l'expérience traditionnelle du dictionnaire historique. Les classements thématiques sont très diversifiés et nous entraînent autant dans l'histoire de personnages et familles importantes, comme les Beaubien, les Clark ou un poète comme Abraham Moses Klein, que dans l'apport des Irlandais et des Italiens au secteur. Les entrées sur des lieux centraux comme le mont Royal et surtout le parc Lafontaine sont très détaillées et d'une grande pertinence.

Un guide touristique original

Non seulement l'ouvrage nous permet de découvrir le Plateau sous différentes facettes, mais il apporte aussi des précisions historiques importantes qui nous amènent à mieux comprendre l'évolution même du paysage de l'ensemble de la ville de Montréal : « Devant les critiques suscitées par la création, fort coûteuse, du parc du Mont-Royal au début des années 1870, les édiles s'entendent pour doter également l'est de la ville de grands parcs. On choisit le parc Logan et l'île Sainte-Hélène. » À travers le patrimoine bâti, les entreprises, les décisions politiques, les enjeux sociaux et divers aspects de la vie culturelle, les auteurs sont finalement parvenus à tisser une vaste courtepoinde de faits précis, d'anecdotes et de fragments d'humanité qui informent, surprennent et émeuvent.

Si le vélo est aujourd'hui considéré comme un moyen de transport incontournable sur le Plateau Mont-Royal, et non pas seulement comme un véhicule réservé aux enfants et aux loisirs du dimanche, c'est en grande partie dû à l'action militante de Claire Morissette. Un vélo blanc a d'ailleurs été installé devant la résidence où elle a longtemps vécu, avenue de l'Esplanade, pour perpétuer sa mémoire.

Les auteurs fournissent aux lecteurs un immense guide touristique minutieux, qui nous fait visiter le Plateau autrement. Même les livres et romans mettant en valeur le Plateau, comme *Le Matou* d'Yves Beauchemin, ont leur place pour nous faire réaliser à quel point ce riche quartier montréalais est présent dans la culture québécoise.

Les grands et moins connus personnages du Plateau

De grands personnages y ont des articles et des photos qui nous font prendre conscience à quel point plusieurs noms de l'histoire québécoise ont vécu ou ont façonné à leur manière le destin de ce quartier. Certains très connus comme Gaston Miron, Jean-Paul Riopelle, Robert Bourassa, Pierre Bourgault ou même André Mathieu y figurent, d'autres moins comme la poétesse Ida Maze ou le militant Fred Rose, seul communiste élu au Parlement canadien ! « Il a représenté la circonscription de Cartier, qui englobait un secteur à l'ouest du Plateau Mont-Royal, entre 1943 et 1947 », apprend-on dans l'entrée qui lui est consacrée. La recherche est donc minutieuse et nous permet un périple de fond au cœur de ce microcosme montréalais qui fait néanmoins écho à l'histoire québécoise et canadienne, même dans sa diversité culturelle, très bien mise en lumière.

Outre la qualité des entrées et de la recherche générale, ce dictionnaire se distingue aussi par sa richesse iconographique. Il aura fallu aux auteurs beaucoup de travail pour dénicher des photos, gravures et peintures anciennes portant sur de nombreux thèmes de leur livre, passant de *La rue Mentana* de Paul-Émile Borduas à des photos comme celle du chemin du Mile-End. Mention spéciale à la série de portraits des familles Bagg et Clark, qui sont un des nombreux exemples de choix d'images qui viennent humaniser et agrémenter le propos. Les photos d'anciens bâtiments comme l'hôtel de ville du village de Lorimier nous ouvrent aussi une fenêtre unique sur un passé paysager révolu. Écosociété nous offre donc un livre non seulement unique de par son format, mais aussi incontournable pour tout amateur d'histoire du Québec. ♦

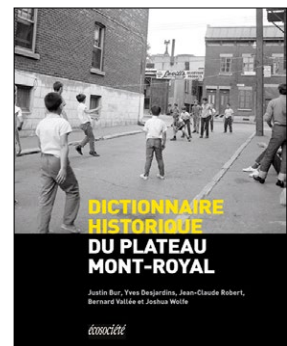
☆☆☆☆

Justin Bur, Yves Desjardins,
Jean-Claude Robert, Bernard Vallée
et Joshua Wolfe

**Dictionnaire historique
du Plateau Mont-Royal**

Montréal, Écosociété

2017, 476 p., 44 \$



LIBRAIRIE CARCAJOU



**PLACE ROSEMÈRE
NOUVEAU LOCAL
MAINTENANT OUVERT! L6**



www.librairecarcajou.com

PLACE ROSEMÈRE L6
401, boul. Labelle
Rosemère, Qc, J7A 3T2
450-437-0690

CENTRE DUVERNAY
3100, boul. Concorde est
Laval, Qc, H7E 2B8
450-667-8550




la librairie Vaugois inc.

1300 av. Maguire
Québec, Qc
G1T 1Z3
418-681-0254

librairievaugois.com
librairie.vaugois@gmail.com

suivez-nous :  

Erratum

Dans le texte de Chantal Guy,
« Libraires : une nouvelle vague » (167),
nous aurions dû lire que Victoria Lévesque
est la directrice administrative
de la Librairie Pantoute.

**Indépendante
d'esprit.**

Théâtre
Poésie
Littérature
Sciences humaines



La librairie du Square
Au Carré Saint-Louis

3453 rue Saint-Denis
Montréal, Québec
(514) 845-7617
info@librairiedusquare.com

MÉTRO SHERBROOKE ●

Alleyn, coureur de formes

Emmanuel Simard

Malgré son ampleur et son ambition, cette biographie hénauorme demeure un ouvrage accessible qui restera gravé dans notre mémoire collective.

Par je ne sais quel tumulte des océans, Gilles Lapointe, professeur associé au Département d'histoire de l'art de l'UQAM et spécialiste du mouvement automatiste, hérite de la pugnacité du célèbre capitaine Achab et ramène au port – contrairement à ce dernier – après treize années de voyage, une bête dont la blancheur ensorçèle et d'une richesse inouïe. On l'imagine bien, dans le jour déclinant, à la lueur d'une lampe à huile, se pencher sur la somme de ses efforts et y trouver dans « l'intérieur mystiquement alvéolé » de sa biographie-monstre l'un des peintres les plus importants de sa génération, Edmund Alleyn.

Avec cette parution, Les Presses de l'Université de Montréal inaugurent une nouvelle collection ayant pour nom « Art + », dont la ligne éditoriale est de « regrouper des ouvrages qui proposent le résultat des recherches récentes en histoire de l'art ». Signant le premier opus de cette collection, Gilles Lapointe peut s'estimer heureux parce qu'il parvient, malgré la retenue dont a toujours fait preuve Alleyn sur sa vie, à cerner celui qui se disait plusieurs dans son atelier¹.

Anatomie

Des premières peintures, dotées d'une « sauvagerie instinctive », traversées par les paysages maritimes de la Gaspésie, en passant par la période « indienne », jusqu'à l'Introscape et le retour de l'artiste au Québec, où il « reprend possession de sa terre et de ses gens », Lapointe – on l'aura compris assez vite – n'enfreint jamais l'intime de ce dernier, les assoiffés de détails scabreux devront se tourner vers d'autres rives. Motivé et inspiré par le parcours intellectuel du peintre qui n'a cessé de chercher des formes nouvelles plus adaptées à son époque, Lapointe tire des flots une biographie totalisante possédant la dégainée d'un *bildungsroman*. Dopé d'extraits d'entrevues inédites du biographe avec Alleyn; de la correspondance de l'artiste, de ses notes; de témoignages de proches, de critiques ou de galeristes, l'ouvrage s'emploie, par une éclairante polyphonie et un savoir encyclopédique, à buriner sur la pierre de notre histoire l'existence et l'œuvre de cet homme dont la démarche est jalonnée de plusieurs pivots « qui constituent la recherche d'une continuité à travers les ruptures ».

Si le texte souffre quelquefois de redites produites par le jeu d'écho entre ce qu'avance Lapointe et les témoignages fournis comme preuve, on ne saurait lui reprocher d'utiliser sa rigueur universitaire tel un harpon afin d'y débusquer le personnage. Toutefois, j'aurais aimé qu'il se faufile un instant dans le hamac où dorment Queequeg et Ismaël pour le voir se détendre quelque peu. Il y parvient d'ailleurs vers la fin de l'ouvrage où on le sent plus près du peintre en fin de vie; davantage témoin que savant. Comme s'il remisait sa vareuse de professeur le contraignant dans ses gestes et parvenait à mieux s'approcher d'Alleyn, à unir, dans un mélange relevant de la plus adroite alchimie, tout un pan de ses aventures intellectuelles et

artistiques avec le récit d'un homme mélancolique, enfoui désormais dans ses derniers retranchements. Le lecteur touche – grand cadeau qu'on lui fait – « la vie dans ce qu'elle a d'unique et d'absurde, de terrible et de merveilleux ».

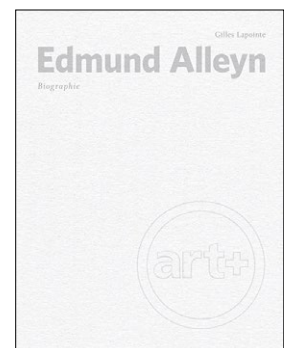
Le biographe sait « porter un regard rétrospectif en interrogeant l'origine des choses [et] prospectif pour savoir où elles vont ». Ni rature ni biffure chez Lapointe, occupé d'abord à nous servir, malgré la masse titanesque d'informations, un ouvrage accessible qui ne renie pas l'exigence propre d'une telle entreprise.

Attaquer le soleil

Le design et la mise en page de facture classique donnent beaucoup d'élégance à la biographie. Malgré sa grandeur, l'objet-livre cultive pourtant l'ambiguïté, car si le fond vise une pérennité, les matériaux utilisés, quant à eux, ne rendent pas justice à ce monstre de blancheur; la reliure est très vite marquée par la lecture, le carton se corne facilement et se tache. Ces détails pourraient paraître anodins pour une biographie traditionnelle, mais comme l'objet voisine la beauté de luxueuses monographies, le fervent amateur de livres sur l'art ne peut être qu'un tantinet déçu. Il est vrai aussi que notre œil se serait laissé séduire par davantage de toiles ou de dessins du peintre plutôt que par les nombreux fac-similés de cartons d'invitations de ses expositions. Bien sûr, je comprends les aléas financiers entourant la reproduction d'œuvres, ainsi que la tangente archivistique du projet – ce désir de tout dire, de ne rien laisser échapper –, mais comme l'amant découvrant les voluptés de sa nouvelle maîtresse, on ne se surprend pas d'en désirer un peu plus.

Néanmoins, Lapointe peut se reposer un instant de son long périple parce que sa grande bête blanche de livre contribue à redonner à Edmund Alleyn « sa place comme l'une des figures majeures de l'art québécois du XX^e siècle. » ♦

1. Inspiré par le titre de l'exposition du Musée d'art contemporain de Montréal, « Dans mon atelier, je suis plusieurs » (2016).



☆☆☆

Gilles Lapointe

Edmund Alleyn

Montréal, Les Presses de

l'Université de Montréal, coll. « Art + »

2017, 448 p., 59,95 \$

Les villes meurent aussi

Emmanuel Simard

Dans *Impermanence*, l'éphémère réside aussi bien dans le portrait d'un être cher que dans un arbre vieux de cent ans ou dans une barque où l'écope est inutile.

La photographie est parfois l'affaire d'ectoplasmes déambulant dans une ville perdue, cherchant à revivre par la foudre d'un regard ou, à tout le moins, à trouver une forme de rédemption, d'apaisement dans la fixité du temps photographique. Ils visent, comme nous tous d'ailleurs, à contrer l'effacement. Il en va de même des villes qui désirent atteindre le haut siège de l'immortalité. C'est ce dont témoigne le photographe Renaud Philippe dans *Impermanence*, son premier livre d'artiste autoédité. Véritable catastrophe au ralenti, la terre de Bangkok est meuble et sa nappe phréatique assaillie par les industries ; le béton s'enfonce et l'océan avance sur les marches de la cité. Un monde est en train de s'étouffer, de se noyer dans sa propre fange, lentement mais sûrement. À raison de deux à cinq centimètres par année, des secteurs entiers de la ville « imprenable du dieu Indra » seront dès 2030 complètement submergés.

Incantations

La beauté plastique de l'objet – son papier, sa qualité d'impression, son design – est indéniable et reconnaissable au premier coup d'œil. Pour preuve, ce prix remporté dans la catégorie « Livres », au 58th Annual Design Competition organisé par le prestigieux magazine *Communication Arts* pour le travail effectué avec l'agence Criterium. Très loin des pauvres et imbuables soupes que produit (trop) souvent l'autoédition.

L'ouvrage reste fort, car jamais il n'adopte un point de vue doloriste.

Des inscriptions dorées en thaï ornent le pourtour de la couverture ; pour le lecteur d'ici, l'idiome partage le mystère de runes antiques et de quelque sorcellerie de Salem comme si, d'entrée de jeu, le livre nous invitait à réciter une formule magique afin d'inverser le processus de disparition de la mégapole. D'autres éléments éclairent de leur dorure le carton mat et charbonneux de la quatrième de couverture et du dos de l'ouvrage. On retrouvera cette lumière au centre du livre : une suite poétique de Vanessa Bell écrite sur deux feuillets aux ors éblouissants suggérant à juste titre que la poésie serait une langue enfantée par le soleil. Le contraste visuel est saisissant de beauté. Les poèmes, malgré quelques formulations bancales, parviennent en un élégant contrepoint à souligner l'imagerie de Philippe et collent à l'ambiance qui se dégage de plusieurs photos du livre. Aurait-on souhaité que les poèmes soient davantage incarnés, de sorte qu'ils offrent une meilleure prise sur le sujet, une adhérence entre le lecteur et le travail de l'artiste afin de « s'amarrer à une île / comme on retrouve un frère / désappris » ? J'incline à le penser.

Permanence

D'un mastodonte de ville, de ses chantiers boueux où l'on érige de nouvelles structures de béton, Renaud Philippe réussit à tirer des photos vaporeuses et contemplatives. Les œuvres les plus accomplies et les plus envoûtantes combinent l'exigence que demande la pratique du photojournalisme sans s'interdire toutefois une dose de lyrisme dans la « mise en scène » du sujet. Le photographe souhaite vivement élever la ville, la retirer de la vase où elle s'enfonce. Le visage d'un homme voilé par les drapés d'un chantier de construction ou celle d'un autre priant au centre-ville constituent autant de belles envolées dans le corpus par moments plus terre-à-terre. La mise à distance provoquée par une lentille embuée, par des perles d'eau floues glissant dans le cadre – pensons aussi à ces clichés dont les scintillantes réflexions et renvois d'ombre sur la terre inondée – nous plongent dans un univers étrange où tout semble en suspens. Ces images enivrantes qui ont tout d'un rêve éveillé auraient réjoui, du fond de son antre, l'invisible Chris Marker.

Ne cherchant pas de cadrage savant ni d'échelle de contraste surfaite, les photos, pour ainsi dire, ne sentent pas le fabriqué et arrivent de ce fait à traduire plus justement la transformation de cette ville prisonnière d'un étrange purgatoire. Ce qui en revanche joue contre une partie du corpus où un prosaïsme latent mine l'éclat et l'intensité du projet. Sa touche impressionniste ne parvient plus dans ce contexte à émouvoir ou à susciter le mystère, mais affaiblit la proposition, provoquant du coup de légers haussements d'épaules. Alliage défaillant, la sélection est tiraillée entre une représentation brute et candide de la situation et une autre plus lyrique, enchantée par une beauté presque pastorale. Si elle surprend le lecteur par moments, elle arrive aussi à le perdre ; les photographies semblent dépourvues de contexte ou d'indices permettant à l'œil de ne pas s'échouer.

L'ouvrage reste fort pourtant, car jamais il n'adopte un point de vue doloriste ; peu d'esbroufe chez l'artiste, et le jeu de séduction tape-à-l'œil où se jettent, tristement parfois, beaucoup de photographes de presse en quête de unes, nous est épargné. Renaud Philippe sait faire rêver ses photos ; rêver comme une brume enveloppante qui, après son passage, lave notre regard et nous donne une vue plus claire. ♦

☆☆☆

Renaud Philippe

Impermanence

Québec, Conception : Criterium

2017, 96 p., 57 \$



Les libraires critiquent



LE JARDIN INVISIBLE

Valérie Picard et Marianne Ferrer

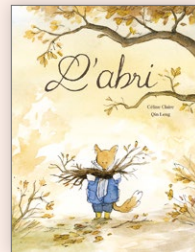
Monsieur Ed
64 p. | 21,95\$

LA CRITIQUE DE KATIA COURTEAU, DE LA LIBRAIRIE LE PORT DE TÊTE (MONTRÉAL)

Arianne quitte la ville grise et étouffante pour se rendre à la campagne à l'anniversaire de sa grand-maman. Une fois arrivée, entourée seulement d'adultes, elle s'ennuie. C'est en s'allongeant dans le jardin, cet environnement propice à l'évasion, que son regard s'attarde doucement à ce qui l'entoure. S'entame alors le vrai voyage vers l'infiniment petit. Elle y découvre d'abord un caillou, des sauterelles et des libellules. Il n'en fallait pas plus pour que la jeune exploratrice se laisse prendre au jeu et s'envole à dos d'aigrette de pissenlit, nage aux côtés des poissons, croule avec les dinosaures et tente d'attraper des étoiles. Après cette folle équipée, épuisée de tant d'aventures, Arianne se sent transportée par une curieuse sensation : « J'ai l'impression de fondre... Comme lorsque je m'endors ». Son corps commence peu à peu à s'évaporer en particules d'atomes lorsqu'un adulte vient la rejoindre dans le jardin et la trouve endormie, un filet à papillons tout près d'elle.

L'art de Marianne Ferrer repose sur un onirisme fabuleux empreint de symboles et de poésie. Ses magnifiques illustrations qui délaissent parfois l'aquarelle pour le crayonné, passent d'un ton à l'autre, près du camaïeu. C'est doux, enveloppant et fort d'un grand pouvoir d'évocation. Pour sa part, Valérie Picard vient habilement ponctuer l'album de quelques mots et insuffler ainsi une personnalité plus précise à la jeune Arianne. Le texte respecte ainsi parfaitement toute l'ampleur de l'illustration.

Sur la route du retour, Arianne observe le ciel et salue les constellations aux allures de dinosaures. Un voyage, un rêve qui aura laissé des empreintes indélébiles tout comme la lecture de ce superbe album qui invite à l'aventure et à la découverte de ce monde que nous habitons et que l'on oublie parfois de regarder.



L'ABRI

Céline Claire et Qin Leng

Comme des géants
48 p. | 19,95\$

LA CRITIQUE DE PIERRE-ALEXANDRE BONIN, DE LA LIBRAIRIE MONET (MONTRÉAL)

Lorsqu'ils apprennent que la tempête s'en vient, les animaux de la forêt travaillent fort pour s'assurer d'être prêts à temps. Puis, une fois tout le monde bien à l'abri, deux étrangers arrivent et demandent l'hospitalité, en échange d'un peu de thé. Mais partout, la réponse est la même : vous n'êtes pas les bienvenus ici, allez voir à côté. Pourtant, lorsqu'une famille est forcée de quitter son abri à cause de la tempête, les deux frères à qui l'on avait refusé le gîte vont ouvrir leur propre abri à bras ouverts.

Quel album ! Le texte de Céline Claire est plein de poésie, et les illustrations de Qin Leng, aux traits flous qui rappellent l'aquarelle, ajoutent de la douceur au récit. C'est un album coup de cœur et coup de poing. En effet, chaque fois que les deux étrangers frappent à une porte, ce qui est montré vient contredire ce qui est dit, provoquant un effet de distorsion qui est résolu à la fin de l'album.

Voilà un livre idéal pour provoquer des discussions entre adultes et enfants au sujet de l'accueil, de l'ouverture aux autres, mais aussi de la peur (infondée) de l'Autre qui ne nous ressemble pas. Pourtant, non seulement cet Autre a les mêmes besoins que nous, mais souvent, il a beaucoup à offrir.

Dans le contexte actuel où les médias multiplient les reportages sur les mouvements migratoires et où la situation mondiale est propice aux afflux de réfugiés, cet album condamne avec force la peur et le repli sur soi. Céline Claire et Qin Leng misent plutôt sur la générosité et l'ouverture.

cahier

vie littéraire

L'année littéraire | Jean-Philippe Martel

Faites circuler | Ralph Elawani

L'échappée du temps | Jean-François Nadeau

Jeunateur | Stéphane Dompierre et Pascal Girard

Transports | Éric Dupont

Écrire ailleurs | Tristan Malavoy

Chronique délinquante | Yvon Paré

Des observateurs du milieu des idées et de

la littérature signent des portraits, des réflexions,

des chroniques de l'ailleurs et une bande dessinée.

2018 avant 2018

Jean-Philippe Martel

Janvier

Février

Mars

Avril

Mai

Juin

Juillet

Août

Septembre

Octobre

Novembre

Décembre

Le 21 janvier 2018, le toujours très subversif Patrick Leduc, journaliste à RDS, part sur une chaire anti-establishment pendant une émission de *Plus on est de fous, plus on lit!* consacrée à l'épineux problème littéraire du choix de moutarde comme accompagnement dans les BBQ entre boys. Au passage sont écorchés tous les membres de la famille Desmarais-Chrétien, Hubert Lacroix, Joey Saputo, et Rich, Buddy et Kevin, les trois boys du BBQ. Patrick Leduc est aussitôt remercié de ses services et remplacé par une machine à rire. Après la pause, Sophie Lorain vante les mérites d'un roman policier italien, traduit de l'américain. Tout le monde garde sa job.

Fin janvier, les éditions La Peuplade publient un roman groenlandais d'une auteure lapone, qui se passe en Sibérie septentrionale et qui relate les aléas d'une famille innue à travers les yeux d'un flocon de neige québécois. Euphorique, Hugues Corriveau reprend pour l'occasion le collier de la critique et, dans un article qui marque son retour au *Devoir*, souligne l'extraordinaire valeur formelle de la demande de subvention ayant mené à cette publication.

Le 3 février, Simon Boulerice fait paraître un roman jeunesse dans lequel un garçon efféminé qui a grandi à la campagne déménage en ville où il se sent toujours différent des autres. Lors de son passage à *Tout le monde en parle*, l'écrivain évoque avec finesse le mal-être qui habite les jeunes homosexuels de Huntingdon, mais voit son intervention coupée au montage et remplacée par une photo de lui, en train de faire la *split*.

Le 4 mars, l'écrivain Éric Dupont publie un nouveau roman qui raconte l'histoire réelle et fantasmée de 444 familles gaspésiennes pendant 970 générations, 80 967 pages en 4 points garamond de « pur bonheur », selon une femme qui a survécu à sa lecture. Invité à une table ronde avec Catherine Mavrikakis et Yolande Villemaire, chargée de représenter les écrivains dont les initiales sont YV, l'auteur répond à une question en forme d'anecdote de quatre heures racontée par l'animateur Alain Stanké, en plaçant les unes à la suite des autres des phrases qu'il voudrait pleines d'esprit, pendant que Mavrikakis et Villemaire échangent des coups d'œil amusés, puis cèdent peu à peu au rire. Quelque 916 heures plus tard, l'écrivain s'étouffe dans son café et meurt. « C'était mon idée, le record Guinness », crie alors le poète Carl Bessette, surgi de la garde-robe avec la clé à molette.

Le 15 avril 2018 paraît la suite tant attendue de *La déesse des mouches à feu*. Dans ce livre, on retrouve Catherine, la rebelle de Chicoutimi-Nord, maintenant déménagée à Montréal, où elle traîne sa révolte sur les bancs de l'université avant de fonder un blogue qui deviendra vite un incontournable de la culture alternative. Comme elle dénonce toutes les injustices, décrie la violence symbolique ordinaire, elle est rapidement remarquée par une agence médiatique d'extrême gauche, où elle travaille, en compagnie de ses camarades révolutionnaires, à l'avènement d'une société meilleure, basée sur l'avancement personnel.

Quelque part dans le lointain, on entend Sophie Lorain vanter les mérites d'un best-seller italien.

Le 17 juin, Simon Boulerice publie une pièce de théâtre pour ados, dans laquelle une jeune fille qui a un gros nez doit composer avec son impression d'être différente des autres. Il fait la *split*.

À l'occasion de la rentrée, *LaPresse +* propose un palmarès des 9 972 meilleurs livres de l'année, relayé en pleine nuit par les 9 972 auteurs en question, réveillés par les ego-alertes qu'ils avaient programmées sur leurs ordinateurs, téléphones, tablettes et foyers au gaz. Découvrant au matin l'injustice dont ils sont les victimes, les 23 989 autres Québécois et Québécoises ayant publié au moins un livre au cours de l'année s'organisent et publient d'interminables statuts Facebook, pas toujours exempts de fautes ni de scorées syntaxiques, dans lesquels ils s'en prennent à l'inanité de tels palmarès. Puis, la revue *Les libraires* fait connaître son propre palmarès, que 3 788 nouveaux élus relayent comme s'il n'y avait pas de lendemain.

Le 3 août, Simon Boulerice publie un recueil de fables dans lequel divers animaux éprouvent le sentiment de leur différence. C'est l'occasion pour lui de porter une nouvelle casquette.

Le 28 septembre, un membre un peu mêlé du groupe La Meute tombe sur un exemplaire particulièrement usé du *Lettres québécoises* de septembre 2017, sur la couverture duquel l'écrivaine Audrée Wilhelmy jouait (ou ne jouait pas) à la biche égarée. L'homme a aussitôt l'idée de venir en aide à cette pauvre fille, en mettant sur pied un gofund.me pour financer sa recherche dans « nos belles forêts laurentiniennes », où elle est selon lui tenue captive par des hordes d'immigrants illégaux. À la recherche d'indices qui pourraient lui apprendre où elle est gardée en otage, il finit par ouvrir l'un de ses livres, puis un autre, et après les avoir tous parcourus, est frappé par une Révélation qui crée un schisme parmi les membres de son groupe, entre les littéroclastes et les littérodoules, puis un second, plus précis et plus raffiné, entre ceux qui croient qu'Audrée Wilhelmy existe vraiment, et ceux qui ne la voient que comme un symbole de l'ancienne Grande-Laurentie blanche, catholique et motorisée, qui régnait du temps des Indiens.

Le 14 octobre, les éditions du Noroît organisent leur lancement collectif à la librairie Le Port de tête. À 18 h 23, un client n'ayant rien à voir avec le lancement ouvre la porte et découvre, stupéfait, les corps cramoisés de 873 poètes dégouttant de sueur dans les locaux surchauffés du petit commerce de l'avenue du Mont-Royal. Appelé sur les lieux, le constable Andy Laprise constate les décès et, curieux, ouvre un livre apparemment abandonné sur une table, pour y reconnaître les vers de Tupac traduits en français, et repart chez lui, frappé par l'intérêt que les gens de culture portent à des chansons qu'il croyait oubliées.

Le 18 octobre, l'humoriste Mike Ward reçoit le prix Nobel de littérature, pour sa formidable défense de la liberté d'expression. Quelques semaines plus tard, il prononce à Stockholm un discours

auquel personne ne comprend quoi que ce soit, hormis le poète de réputation internationale Robert Zimmerman, qui grommelle une phrase qui pourrait aussi bien être « *He's a genius* » que « *Let me sleep* ».

Le 14 novembre, Simon Boulerice fait paraître un roman graphique qui raconte les aventures d'une danseuse exotique qui se sent en décalage par rapport à son monde. Invité dans un cégep pour parler de son œuvre, l'écrivain se déchire l'aine en faisant la *split*, et meurt. Le poète Carl Bessette aurait été aperçu sur les lieux.

Le soir du 31 décembre 2018, l'écrivain Jean-Simon DesRochers écrit à la direction de *Lettres québécoises* pour la supplier d'annoncer la parution de son prochain chef-d'œuvre, sobrement intitulé *Tout*, dans sa grande prospective des événements littéraires de l'année 2018. La direction médusée se voit forcée de lui rappeler qu'il s'agit là d'une prédiction ludique, et qu'à ce titre elle ne peut pas parler de lui. Mais l'écrivain ne l'entend pas ainsi, et contacte personnellement tous les proches et moins proches collaborateurs de la revue, laisse des messages sur leurs boîtes vocales, des mots sur leurs murs Facebook, PARLEZ DE MOI! PARLEZ DE MOI!

Quelques heures plus tard, l'écrivain et chroniqueur Jean-Philippe Martel, accablé par son année, et par celle qui s'en vient, se prend à rêver d'une année littéraire idéale, où les écrivains laisseraient parler leurs livres.

Quelque part dans le lointain... ♦

Jean-Philippe Martel est romancier (*Comme des sentinelles*, 2012), chroniqueur (*L'inconvénient*) et enseignant.

2017

2018

2019

2020

Fêter Noël est un art qui se perd

Ralph Elawani

Comme la fin de l'année fiscale, la fin des vacances d'été et la fin des haricots, la fin du mois revient toujours nous rappeler que l'idée selon laquelle le meilleur est à venir demeure une farce grossière.

J'ai passé la première moitié de ma vingtaine à revendre des livres, des disques et des films pour acquitter le loyer ou arrondir les fins de mois. Des objets trouvés, achetés ou empochés sans scrupule, justement quand la poignée de médailles au fond de ma poche frôlait le ridicule.

La bibliothèque de McGill purgeait des livres, les mardis et jeudis matin, vers 9 h 30. Je passais la gratte. Sitôt localisés, sitôt revendus. Mais la plupart du temps, au lieu de faire l'épicerie, je finissais par échanger mon butin contre des trouvailles budgétivores, et garder deux ou trois roupies pour un sandwich et un café servis par des bohémiens bien-séants.

Je ne sais pas si je fétichise les objets. Mais je cultive une fascination pour l'aura et l'excentricité de certains; ma convoitise tient à leur rôle dans une quelconque mission de construire un monde à la mesure de ma vision. Je n'aime malheureusement pas assez l'ordre pour que ça en devienne fasciste.

Baudrillard avait cette phrase, dans *Le système des objets*, pour parler du dada du collectionneur: « L'objet est l'animal domestique parfait: un chien dont il ne resterait que la fidélité. » Je le sais, parce que j'en ai souvent revendu, des Baudrillard. C'était sur ma liste. Cette même liste qui me ramenait périodiquement au Chaïnon, sur Saint-Laurent.

C'est à cette enseigne que le vieux m'est rentré dedans.

Manteau beige, cheveux très courts, nez saillant et une bouche dont je m'étonne encore que les dents n'aient pas volé en éclats; stalagmites fragiles d'une cave de résonance où hibernaient des phrases colossales. Il m'a percuté alors que je me retournais. J'ai lancé, sans le regarder, « Voyons, son père! » Un élan de jiu-jitsu verbal regretté quand j'ai reconnu Leonard Cohen, s'excusant de son étourdissement devant les pacotilles ambiantes.

J'ai fini par lui dire que le crayon avec lequel il écrit, à sa table de travail, dans *Ladies and Gentlemen... Mr. Leonard Cohen*, je le chercherais probablement toute ma vie. Il a pointé son cœur et a murmuré: « Man, ça me touche là, ça. »

Le voilà, mon conte de Noël personnel.

J'ai même volontairement oublié que l'histoire se déroule au printemps. Pas grave, c'est un conte. Il était une fois...

Justement, il était une fois un magazine qui paraissait à la veille des fêtes. Noël arrive. La saison où tout le monde va rentabiliser les gros titres glanés sur les réseaux sociaux pour expliquer le sens de la vie aux autres, le résultat des élections municipales et les nouveaux pronoms qui existent. Faites-vous plaisir, purs et moins purs, racontez-vous des histoires cette année. Tenez, je vous ai retrouvé trois perles prometteuses:

Contes scatologiques de tradition orale

Au moment où j'écris ces mots, je reviens d'un ciné-concert dans le cadre du Festival du nouveau cinéma. Le groupe montréalais Avec le Soleil sortant de sa bouche assurait la trame sonore du film *Sweet Movie*, de Dušan Makavejev (1974), mettant en vedette Carole Laure, Pierre Clémenti, Roland Topor, Vivian Vachon (la sœur de Mad Dog) et des actionnistes viennois. Ça commence comme *IXE-13* ou *Mister Freedom* et ça se termine comme les *120 journées de Sodome*. Du sang, des fluides corporels. Tout ce que le spectacle de nos déjections et vomissements peut dire de nous...

En 2003, Conrad Laforte, ethnologue, folkloriste et professeur émérite à l'Université Laval, qui faisait paraître deux ans plus tôt les *Contes traditionnels du Saguenay* (Nota bene, 2001), publiait chez Va bene le recueil *Contes scatologiques de tradition orale*.

Édité dans la collection « Menteries drôles et merveilleuses », son livre fait écho à un commentaire de son collègue Luc Lacourcière, qui soulignait qu'autrefois « le peuple des campagnes riait de bon cœur aux farces scatologiques, tandis que la classe aisée des grandes villes préférait les histoires de sexe ». La scatologie répugne, mais est en soi inoffensive, alors que les blagues de sexe ont tendance à dévaloriser ce qui est essentiel à la survie de l'humanité, insiste Laforte en introduction. Trente-cinq contes sont ici réunis pour le plus grand plaisir de ceux qui savent que couler un bronze est souvent moins honteux que récupérer l'or mal acquis.

Histoires pour enfants snobs

Les collectionneurs aiment les dates et les numéros de série. Ces psychorigides certes fatigants permettent néanmoins très souvent de poser un regard valorisant sur des œuvres oubliées. Samedi 18 mai 1963, à Montréal, Champion Litho inc. achevait l'impression des 550 exemplaires d'*Histoires pour enfants snobs*, de Roger-Bernard Huard. Un dramaturge, illustre inconnu, qui avait préalablement fait paraître deux pièces (*Ouais* et *Échappée*), et qui revenait avec un recueil de contes et nouvelles légèrement ubuesques et anticléricales abondant violence et tabous autour du sexe et « déviances » variées sous l'angle du conte.

Mis en page par l'auteur lui-même et assorti de ses dessins et collages, l'objet fait penser à un point médian entre l'esthétique dada et les fanzines xéroxés des années 1980 et 1990. Une pièce de collection pour enfants snobs qui se respectent. La préface de l'ouvrage, une note de l'éditeur au cours de laquelle la voix de celui-ci ne cesse d'être interrompue par les interjections de l'auteur, vaut la peine à elle seule.

Monsieur Jean-Jules

Parlant d'enfants snobs, les lecteurs désormais orphelins d'un père grincheux qui savait comme nul autre trouver un troisième lien (gens de Québec, vous pouvez vous rendormir, on ne parle pas de transports en commun) dans toutes les conversations polarisées, seront ravis de faire des pieds et des mains pour cet autre conte introuvable, écrit par Pierre Foglia, mis en images par Réjean Parent et publié à la Courte échelle en 1982.

Une histoire dans laquelle un monsieur justement très porté sur les histoires – comme les adultes aux mains grouillantes qui parlent de *storytelling* dans ces bals des égos où il neige dans le nez de tout le monde – se sert de son talent de conteur pour grimper les échelons de la société avant d'être brutalement assassiné par une gamine de six ans dont il devient amoureux. La petite ne voulait rien savoir. Bien fait pour lui. On la comprend : « on ne dupe pas les enfants avec des histoires ».

Vous l'aurez deviné, un tas d'autres cadeaux livresques auraient été de mise dans le cadre de cette incitation à la consommation de niche. J'avais en tête de vous parler du livre de recettes de Frank S. Cottroni, de la biographie de Jean Guilda ou bien de l'ouvrage de Pierrette Demers-Krynski, *Les esprits parlent à des Québécois* – presque aussi théâtral que *Le procès des cinq* (Lux, 2015). Mais ce sera pour un autre Noël, si je me rends jusque-là. La grippe sera mauvaise cet hiver, me dit-on.

En terminant, cette année, par pitié, si quelqu'un entonne *Hallelujah*, durant le temps des fêtes, faites bon usage du rouleau à pâte qui a roulé vos beignes. Cohen vous en sera reconnaissant. ♦

Conrad Laforte

Contes scatologiques de tradition orale

Illustrations de Béatrice Laforte

Québec, Éditions Nota bene/Va bene, 2003, 186 p.

Roger-Bernard Huard

Histoires pour enfants snobs

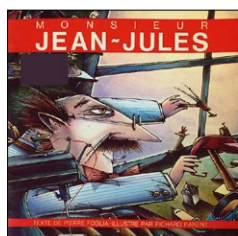
Montréal, Publications Agora, 1963, 112 p.

Pierre Foglia

Illustrations de Richard Parent

Monsieur Jean-Jules

Montréal, La courte échelle, 1982, 20 p.



Abonnement

Quatre numéros par année

Frais postaux et taxes inclus

LOCAL

Abonnement individuel (1 an)	63,24 \$
Abonnement individuel (2 ans)	114,98 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	126,47 \$

ÉTATS-UNIS

Abonnement individuel (1 an)	85,00 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	135,00 \$

INTERNATIONAL

Abonnement individuel (1 an)	95,00 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	150,00 \$

revue-estuaire.com

estuaire

C.P. 48774, Outremont (Québec) H2V 4V1

Nom

Adresse

Ville, Province

Code postal

Téléphone

Courriel

Abonnement à partir du numéro

Pour un socialisme d'ici

Jean-François Nadeau

Le nez plongé dans des boîtes d'archives, je suis tombé un jour sur une courte lettre du sociologue Fernand Dumont. Elle datait de 1969. Dumont venait de gagner un Prix du Gouverneur général, « le GG » comme on dit aujourd'hui, pour son beau livre intitulé *Le lieu de l'homme*.

Dumont connaissait trop le poids de l'histoire et des mots pour s'aveugler sur la part proprement coloniale qui préside aux origines et au devenir de ce prix. En quelques mots très simples, parfaitement humble comme il savait l'être, Dumont expliquait dans sa lettre qu'il offrait la totalité de l'argent reçu au Parti québécois. La formation politique de René Lévesque était naissante. Fidèle à ses convictions, Dumont croyait en l'engagement pour des causes bien plus grandes que sa seule personne.

Reste qu'Éric Martin a raison : il existe une riche tradition indépendantiste et socialiste au Québec qui s'enracine à partir des années 1960 et qui ne demande qu'à être réinvestie.

L'époque commandait volontiers des actions plus engagées, ici selon des perspectives à l'évidence anticolonialistes. La même année que Dumont, Hubert Aquin refusait le Prix du Gouverneur général dans une autre catégorie, pour son roman *Trou de mémoire*, au nom de son idéal révolutionnaire. Dans une très courte lettre datée du 15 avril 1969, Aquin écrit à la dactylo à son « Excellence le Gouverneur Général du Canada » pour motiver son refus. Il dit : « Vous comprendrez sûrement que mon refus délibéré est conforme à un engagement politique que j'ai publiquement assumé et que, ce faisant, je continue d'exprimer. » Cette même année 1969, Leonard Cohen refuse lui aussi un GG, pour son recueil *Selected Poems 1956-1968*, au prétexte que « la poésie elle-même l'interdit absolument ». C'était bien entendu fort longtemps avant que Cohen n'accepte à l'évidence le Canada exprimé par ces prix-là en devenant l'un des porteurs du cercueil de Pierre Elliot Trudeau à la basilique Notre-Dame.

Qui sait ce que des gestes anciens inspireront demain ? C'est la lettre de Fernand Dumont datée de 1969 qui inspirera en 2014 celle d'un Gabriel Nadeau-Dubois décidant d'offrir son propre Prix littéraire du Gouverneur général à une campagne menée contre la transformation du Québec en une vaste autoroute polluante vouée au transit du pétrole de l'Alberta. À la manière de Dumont, Nadeau-Dubois écrit alors : « Je pense aussi qu'il ne suffit pas d'honorer les idées, qu'il importe surtout de leur donner vie. »

Indépendantiste, Dumont ne s'en cachait pas et regrettait l'apolitisme d'une partie de sa génération. Il s'en expliquait volontiers dans les médias, à cette époque pas si lointaine où il était possible encore à un tel homme d'être entendu autrement que selon des modalités où la portée du message est sans cesse encadrée par un souci de tout rendre léger, en veillant notamment à interrompre la moindre avancée de la pensée par des rires et des sourires.

Il y avait chez Dumont un aplomb et une capacité d'expression qui commandaient une forme d'admiration immédiate, qu'on fût d'accord ou non avec ses idées. Il me fit en tout cas toujours cette forte impression, même si son attachement à des perspectives religieuses l'éloignait de moi.

L'expérience socialiste

De Dumont, on a oublié très souvent son idéal socialiste. Ce Parti québécois auquel va souscrire Dumont sera d'ailleurs membre de l'Internationale socialiste. Faut-il le rappeler à ceux qui feignent de l'oublier pour mieux s'en détourner ?

Chez cet homme pour qui la culture est une assise à la mémoire, on trouve un solide sens de la tradition qui ne s'attache pourtant pas à une conception figée du passé. On chercherait en vain chez lui une nostalgie du type de celle qui enrobe aujourd'hui les discours de ces conservateurs aux voix très amplifiées qui s'emploient à présenter la société québécoise selon les balises d'un idéal figé dans le passé, ce qui suppose le rejet d'une quantité considérable d'événements impropres à soutenir le fil de leur roman national. Dans les traits tirés de cette identité figée, jamais il n'est question notamment de l'expérience socialiste.

Dans *Un pays en commun*, Éric Martin revient sur cette tradition oubliée dans l'intention clairement exprimée d'aider sa société à sortir du pourrissement de l'histoire où elle s'enlise. En dessinant les contours de ce que pourrait être selon lui un socialisme proprement québécois, il convoque à sa table Fernand Dumont, Hubert Aquin, les intellectuels de la revue *Parti pris*, l'essayiste Pierre Vadeboncoeur, et s'attarde à l'examen de l'histoire de la pensée féministe au Québec et aux balises possibles d'une « république écosocialiste ». Au fond, Éric Martin fait sien le constat déjà formulé en 1980 par Gilles Bourque et Gilles Dostaler dans *Socialisme et indépendance* : « La gauche fait face à la double nécessité d'intégrer les aspects fondamentaux de la tradition révolutionnaire et de la matérialiser dans la spécificité québécoise. » Sur un tel chemin, on regrette tout de même un peu qu'il n'ait pas aussi convié des écrivains aux forts accents socialistes comme Jacques Ferron, Gaston Miron ou Michel van Schendel. Reste qu'Éric Martin a raison : il existe une riche tradition indépendantiste et socialiste au Québec qui s'enracine à partir des années 1960 et qui ne demande qu'à être réinvestie.

Bien qu'un peu scolaire dans son approche, *Un pays en commun* a le mérite considérable d'aider à restituer cette pensée négligée à l'heure de l'individualisme, du postmodernisme et d'autres refuges

de la pensée pour ceux qui acceptent au fond de se trouver sans emprise sur la collectivité à laquelle ils appartiennent.

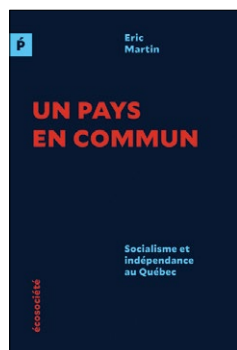
Un pays en commun soutient une vive critique du multiculturalisme à la canadienne et de la société libérale. Le livre s'avère à cet égard particulièrement clair, précis et efficace. Nous sommes loin ici de la pensée binaire qui nous propose de croire que le national est dangereux pour plus facilement lui substituer un universel désincarné qui ne peut être en définitive que factice.

Et c'est précisément pour mieux réfléchir à de nouvelles avenues que Martin revisite la pensée de quelques éclairés envers qui nous avons à son sens un urgent «devoir de mémoire».

Éric Martin n'est pas dupe des débats médiatiques de surface qui servent le plus souvent de paravents pour cacher les structures, les médiations et les institutions qui reproduisent un système d'aliénation global. « Notre quotidien, écrit-il à raison, est marqué par le règne incontesté du travail aliéné, du productivisme et de la course à la croissance dans un monde libre-échangiste où, apparemment, les communautés politiques ne comptent plus. » La société québécoise est bloquée. Que faire pour la transformer ?

Une indépendance qui ne serait pas couplée avec un projet social, plaide-t-il, ne reconduirait que les formes d'une aliénation en perpétuelle mutation. Il faut « un projet de démocratisation de l'économie et de la technologie ». Et c'est précisément pour mieux réfléchir à de nouvelles avenues qu'il revisite la pensée de quelques éclairés envers qui nous avons à son sens un urgent «devoir de mémoire».

Comme le disait si bien Fernand Dumont en évoquant l'aventure des soulèvements de 1837-1838, « notre terre n'a pas été stérile pour la liberté », si bien que chacun « des groupes qui combat actuellement pour des valeurs peut trouver dans notre passé des ancêtres ». C'est à la condition de cette plongée dans ces idées tirées du passé que nous obtiendrons pour l'avenir un éclairage plus juste des horizons de la liberté, croit Éric Martin. ♦



Éric Martin
Un pays en commun
Montréal, Écosociété
2017, 272 p., 22 \$

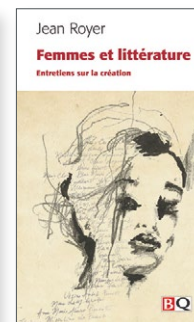
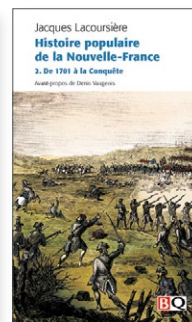
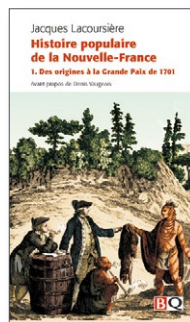
NOUVEAUTÉS AUTOMNE 2017



Avec des dessins
originaux de Marc Séguin



La littérature d'hier à aujourd'hui



livres-bq.com

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE



Jeuneuteur

Texte : Stéphane Dompierre | Illustration : Pascal Girard

LE GÉNIE



LA DIPLOMATIE



Inutiles lilas

Éric Dupont

Ce que l'écrivain garde comme butin de guerre.

J'arrive au bout d'un livre. Ça me rend très irritable; d'abord parce que tout mon temps y passe sans que j'aie pour autant l'impression d'avancer ou d'atteindre mon but. Mais surtout, je sens que j'approche d'un précipice et qu'une fois que j'aurai mis le point final à cette histoire brésilienne, je n'aurai plus, à part mon chum, de raison d'exister et qu'il ne me restera plus qu'à retourner à l'insignifiance que la vie me donne quand je n'écris pas. J'aurai perdu mon *skopos*, reste à voir ce que j'aurai réussi à conserver.

**À une époque où chaque chose
et absolument tout le monde pouaient,
et pas qu'un peu, le parfum du lilas
a dû être accueilli comme
un phénomène surnaturel.**

Je me plais souvent à dire que je garde un butin de guerre quand je finis un livre. J'entends par là que je ne rentre pas bredouille de ces excursions de documentation. Pour *La fiancée américaine*, j'avais appris à chanter les airs de Papageno et les ariettes de Vaccai. Mes interprétations sont loin d'être convaincantes, mais ces quatre ans de cours de chant m'ont permis de ne pas dire absolument n'importe quoi sur le chant lyrique dans mon dernier livre. J'étais aussi allé jusqu'à Kaliningrad pour trouver sur les plages de la mer Baltique une manière de raconter le bombardement de l'ancienne Königsberg. On m'y a raconté l'anecdote merveilleuse de ce zèbre fou galopant dans les rues de la ville en flammes après qu'un mur de son enclos fut anéanti par une bombe. La crinière encore fumante, ce pauvre animal est entré dans mon livre par la grande porte. J'avais même passé des journées entières dans les entrailles de la Staatsbibliothek de Berlin parce que mon projet d'écriture exigeait que je sache ce que les Allemands aimaient voir à l'opéra dans les années 1930 dans la capitale du Reich. Non, ce n'est pas ce que vous pensez, ils se foutaient de Wagner. Ils aimaient Puccini par-dessus tout. Et Mozart. Comme tout le monde. Pis Wagner? Bof... Ils trouvaient ça un peu lourd, mais comme les billets étaient offerts par le régime, ils y allaient.

Pour cette histoire que je suis en train de finir, j'ai notamment appris à parler et à lire le portugais. Je ne suis pas encore prêt à traduire Pessoa, mais j'en sais assez pour suivre une *telenovela*, c'est déjà ça de pris. Il a aussi fallu que je me tape les biographies de Léopoldine de Habsbourg, première impératrice du Brésil, avec en prime une visite ultramatinale aux archives de la Gemäldegalerie de Vienne pour photographier les aquarelles réalisées par Thomas Ender, l'artiste

débarqué avec l'archiduchesse autrichienne à Rio de Janeiro en 1817. Mais s'il est un sujet sur lequel je ne m'étais jamais attendu à devoir me documenter, c'est bien celui du lilas commun (*Syringa vulgaris*), ce chouchou des jardiniers nord-américains.

Bizarrement, l'histoire de cette plante est un peu une mise en abyme de mes histoires brésiennes. Le lilas commun est originaire des Balkans, de la Transylvanie, comme Dracula. Les autres lilas, ils sont une vingtaine, viennent tous de Chine ou de Corée. Ce sont les sultans ottomans qui l'ont d'abord planté dans leurs jardins fermés. En 1555, un Flamand, Ghislain de Busbecq, est envoyé par l'empereur autrichien Maximilien II chez les Turcs pour négocier avec Soliman le Magnifique. Le sultan le garde prisonnier pendant huit ans. Busbecq rentre à Vienne en apportant dans ses bagages le lilas, la tulipe et le marronnier d'Inde. À Vienne, l'arbuste est très bien reçu, mais Busbecq, devenu précepteur des enfants impériaux, est envoyé à Paris. Il accompagne l'archiduchesse Elizabeth, livrée vive comme épouse au maladif Charles IX, fils de Catherine de Médicis. Busbecq est très fier d'offrir le lilas à ses hôtes. À une époque où chaque chose et absolument tout le monde pouaient, et pas qu'un peu, le parfum du lilas a dû être accueilli comme un phénomène surnaturel.

Le lilas se répand ensuite comme de la mauvaise herbe alors que commençaient quelques années plus tôt les massacres des protestants. Il gagne toute l'Europe, traverse la Manche où les Anglais l'appelleront *French Lilac*, confondant ainsi le monde entier sur les vraies origines de l'arbuste. Au XIX^e siècle, le génie nancéien de la botanique, Victor Lemoine, aidé de son épouse et de son fils, crée des dizaines de cultivars auxquels il donne des noms évocateurs: « Lamartine », « Président Poincaré », « Carmen » et le très beau « Madame Lemoine », un lilas blanc dont on peut admirer les fleurs doubles jusque dans les Jardins de Métis dans le Bas-Saint-Laurent. Lemoine est sans conteste le roi des lilas, mais il y a eu d'autres vedettes dans ce monde méconnu: Leonid Alekseevitch Kolesnikov, botaniste soviétique père du très parfumé « Belle de Moscou », l'Américain Havemeyer qui créa le « Blue Angel » et même une Canadienne, Isabella Preston, qui mit au point dans les années 1920 des cultivars rustiques à floraison tardive auxquels elle donnait le nom d'héroïnes shakespeariennes, comme le « Desdemona ».

Nous ne savons pas quand le lilas a débarqué en Amérique. Il est probablement arrivé très tôt, en même temps que la variole, le typhus et le christianisme. Il est chez lui de Nashville à Natashquan, mais aussi à Saint-Georges de Beauce qui s'enorgueillit de la plus grande collection de cultivars de lilas au monde.

Quel est le lien entre le *Syringa vulgaris* et les archiduchesses autrichiennes? Difficile à dire. Les deux sortent parfois de la sacoche d'un ambassadeur rempli de bonne volonté après un long voyage. Aussi inutile qu'il puisse être, l'omniprésent lilas fait partie de mon butin de guerre pour ce dernier livre. C'est toujours ça de pris. ♦

J'ai vu passer Anne Gisé

(Carnet de La Nouvelle-Orléans)

Texte et photos | **Tristan Malavoy**

Je ne l'ai vue que furtivement, mais c'était elle, j'en suis sûr. Il était un peu passé midi, je venais de sortir du Cabildo, ancien siège du pouvoir espagnol en Louisiane devenu musée consacré à l'histoire de la ville. Mon estomac commençait à se rappeler à mon souvenir et je me dirigeais vers le Pontalba, un café situé juste à côté, à l'angle de Chartres et St Peter, quand une jeune femme a attiré mon regard. Je me suis figé sous le soleil hurlant, l'ai suivie des yeux. Le pas pressé, un peu penchée vers l'avant, coiffée d'une sorte de fichu en marge des modes, elle s'est engouffrée dans Pirate Alley, une ruelle longeant la massive cathédrale Saint-Louis. J'aurais dû me précipiter à sa suite, mais mon cerveau a mis quelques secondes à se remettre en marche. Quelques secondes de trop.

Quand je me suis élancé, je l'avais déjà perdue de vue. Je suis remonté jusqu'à l'angle de Royal Street, que j'ai fouillée du regard d'un côté comme de l'autre, en vain. J'ai dû avoir l'air d'un derviche improvisé, d'un fou, surtout pour les trois ou quatre passants que j'ai bousculés, ce qui m'a valu une cascade d'injures dont les accents m'ont fait penser à une vieille chanson blues. J'ai continué à grandes enjambées jusqu'à Bourbon Street ; à Dauphine je me suis mis à courir, la chemise déjà collée à la peau. Je me suis rendu à Rempart, à la limite nord du Vieux-Carré, puis j'ai sillonné quelques rues avoisinantes, mais rien à faire, plus trace d'elle. Que cette silhouette fuyante dans ma tête et cette impression que la frontière des siècles avait cédé.



La seule magie que j'aurai vécue ici, je la devrai non pas à la maîtresse des lieux, la prêtresse créole Marie Laveau, mais à elle, dont je saisirai le profil dans l'embrasement de la porte d'entrée, pour constater l'instant d'après qu'il s'est fondu dans quartier.

Je suis revenu sur mes pas dans la chaleur assommante d'un mois d'août à La Nouvelle-Orléans, où l'haleine lourde du Mississippi rencontre les exhalaisons de bars qui ne dorment jamais, chargées de whisky et de désirs déliés. J'avais la bouche sèche, ma gorge rêvait d'un bourbon limonade et mon estomac m'envoyait des signaux de plus en plus sonores.

Quand le garçon du Pontalba a posé devant moi un po-boy aux crevettes et un deuxième bourbon limonade, mes yeux étaient encore remplis d'elle. Anne, celle pour qui j'étais venu passer quelques jours ici. Anne Gisé, que j'esquisse depuis des mois maintenant, être de papier sorti pour moitié de mon imaginaire, pour moitié de l'histoire officieuse de l'Amérique.

Passé le troisième verre, mon esprit a enfin glissé vers autre chose que l'improbable spectre. J'ai fixé le square Jackson, me suis pris à imaginer les lieux trois cents ans plus tôt, alors que Le Moyne, sieur de Bienville, avait fait le pari fou de fonder une ville au cœur des marécages, entre le lac Pontchartrain, les bayous grouillants d'alligators et l'imprévisible golfe du Mexique, lequel a d'ailleurs offert un cadeau de bienvenue aux colons, en 1722, en faisant tomber les premières installations de la ville sous le souffle d'un impitoyable ouragan.

À partir des gravures vues le matin au Cabildo, j'ai imaginé les premiers quais, les balbutiements du commerce de l'indigo et du tabac, cultivés un peu plus haut le long du fleuve ; j'ai deviné les nouveaux arrivants, durant ce XVIII^e siècle qui a vu converger ici tant de Français, d'Acadiens, d'Espagnols, mais aussi d'esclaves et de gens de couleur libres venus de Saint-Domingue, puis d'Irlandais et d'Allemands, leurs yeux brillants d'espoir... ou de fièvre – la malaria et la fièvre jaune y ont fréquemment décimé la population, en effet, rien que cette dernière tuant près de la moitié des habitants entre 1723 et 1725.



En me levant de table, J'ai eu envie de me laisser avaler par les rues, en espérant qu'elles me conduisent à la passante du midi, mais ce qu'il me restait de raison m'a plutôt poussé vers le musée de la Pharmacie, que je m'étais promis de visiter dans la journée. C'est là, au 514, Chartres Street, qu'a vécu et commercé Louis Dufilho (1788-1856), pionnier du secteur et premier pharmacien diplômé des États-Unis. Les lieux n'ont pas beaucoup changé depuis sa mort. Comptoir de prescriptions soigneusement intouché, comme s'il y avait travaillé la veille ; alignements de fioles aux étiquettes jaunies, où les analgésiques à base de plantes indigènes côtoient les laxatifs et les « potions d'amour »... L'endroit, sombre et surchargé, m'a laissé entre la fascination et la nausée.

En ressortant, violent vertige : était-ce les vapeurs anciennes de Neuralgine ou d'arnica, je l'ai aperçue de nouveau, descendant St Louis Street. Cette robe d'un autre temps, longue, boutonnée à l'avant ; cette posture inclinée qu'ont ceux qui voudraient passer inaperçus, que je devinais malgré la distance... Elle était exactement comme je l'avais imaginée. Je n'ai pas perdu une seconde, cette fois. Mais je me trouvais à vingt-cinq mètres de St Louis : le temps que j'y arrive, elle s'était une fois encore volatilisée. J'ai déboulé vers le fleuve, en scrutant les boutiques de pralines et les restaurants de crawfish. Passé Decatur, la large rue qui longe le Mississippi, je me suis rendu tout au bord de l'eau par un large escalier de bois qui semblait continuer sa course jusqu'au fond du courant paresseux. Je me suis arrêté à fleur d'eau, fiévreux à mon tour, dans l'humidité du jour bleu pâle.

J'ai pensé à ma rencontre avec elle, un an plus tôt, quand le mari d'une tante éloignée m'avait parlé de son aïeule d'origine acadienne, née à Saint-Domingue, où ses parents s'étaient réfugiés après la Déportation. Cette fille que j'allais appeler Anne, dont on sait peu de choses sinon qu'elle et les siens ont dû fuir, peu après la révolte des esclaves de 1791, cette île qu'on appellerait bientôt Haïti, et qui allait aboutir à La Nouvelle-Orléans, à la fin du siècle.

J'ai pensé à ce roman en chantier, où Anne tient maintenant le premier rôle.

Je la verrai encore deux fois avant de rentrer à Montréal. Devant le Bourbon O, d'abord, comme née des vapeurs du jazz que j'écoutais les yeux mi-clos, un verre de Devil's Cut à la main, puis envolée comme une impro de Sydney Bechet. Je l'ai vue enfin devant le musée du Vaudou, arnaque touristique se résumant à un ramassis de grigris poussiéreux empilés dans un deux-pièces mal éclairé. La seule magie que j'aurai vécue ici, je la devrai non pas à la maîtresse des lieux, la prêtresse créole Marie Laveau, mais à elle, dont je saisirai le profil dans l'embrasure de la porte d'entrée, pour constater l'instant d'après qu'il s'est fondu dans quartier.

On ne me convaincra pas du contraire : j'ai vu passer Anne Gisé, l'été dernier à La Nouvelle-Orléans. Je la poursuis depuis, inlassablement, dans l'Amérique des mots et ses dédales enfiévrés. ♦

Cohen au milieu de la nuit

Yvon Paré

Cohen m'a réveillé au milieu de la nuit, à Montréal, en 1969. Enfin, pas vraiment, mais c'est comme s'il était venu frapper à ma porte à trois heures du matin.

Gilbert Langevin débarquait souvent chez moi au milieu de la nuit, surexcité, incapable de rester en place. Il déclamaient ses poèmes, chantait l'une de ses chansons avant d'avalier une tranche de pain et de vider une bière. C'était rue Rivard à Montréal, un appartement sous les toits avec bain au milieu de la cuisine, juste sous le puits de lumière. Un grand coffre de bois le dissimulait avec un couvercle. Je pouvais faire trempette en trinquant avec les amis.

Une fois, avant d'ouvrir le frigo pour saisir une bière, Gilbert avait sorti un disque de sous son grand manteau noir. Une pochette rouge avec la tête de Pauline Julien. J'avais placé le disque sur mon pick-up et il m'a fait écouter sa version de *Suzanne*.

– C'est du Cohen, du Leonard Cohen.

Je ne connaissais que Tex Lecor. Et voilà que Gilbert parlait anglais ! Je n'avais jamais entendu le nom de Leonard Cohen auparavant. Gilbert chantait avec Pauline. Un duo improbable. Il croyait devenir riche et promettait de fêter ça à la draft dans une taverne de la rue Saint-Denis. Mais avec un sou par disque vendu en droits d'auteur, il aurait fallu en écouler quelques millions pour réussir à éteindre notre soif.

Gilbert m'avait laissé *Comme je crie, comme je chante* bien sûr. Il donnait tout ce qu'il possédait. Mon seul disque dédié. Comme nous étions du même village, il avait écrit « à mon frère de La Doré » et avait dessiné des croix. Comme toujours.

Et il était reparti dans le matin, fragile sous son grand manteau noir. Une vraie curiosité que ce manteau. Il avait fixé plusieurs articles de journaux le concernant sur la doublure. Il ouvrait son manteau et nous pouvions lire la dernière critique sur son travail ou une entrevue pendant que lui faisait les yeux doux à une nouvelle conquête. Et il jurait que ça le tenait au chaud.

Il arrivait toujours chez moi à l'heure de la fermeture des bars. Je m'y étais habitué. Je me réveillais avant qu'il ne grimpe l'escalier de mon appartement. Il entraînait et tournait, chantait, me racontait comment il avait failli vendre l'un de ses vers à Gaston Miron pour deux dollars.

Jean-Paul

Une nuit, Gilbert avait décroché le combiné du téléphone et composé un numéro sans fin. Il avait rejoint Jean-Paul Sartre à Paris. J'étais abasourdi. Ébaubi. Jean-Paul Sartre lui parlait.

– Comment ça va dans ton néant ? avait-il lancé.

Gilbert voulait lui faire écouter sa version de *Suzanne*. Sartre connaissait le poète et le chanteur. C'est du moins ce que Gilbert prétendait après. Encore une fois, il m'avait tenu debout jusqu'au matin.

Tout s'était un peu compliqué pendant la crise d'Octobre. Gérald Godin, Pauline Julien et Gaston Miron étaient en prison. Gilbert circulait, récitait ses poèmes, hurlait en vain. J'ai compris rapidement qu'il souhaitait plus que tout se retrouver derrière les barreaux. Il m'en avait voulu quand deux policiers étaient venus fouiller mon appartement, me demandant si j'étais Paul Rose. Ils n'avaient même pas soulevé le couvercle du bain. J'aurais pu y cacher un membre du FLQ et de la dynamite. Qui aurait pensé trouver un révolutionnaire dans un bain au milieu d'une cuisine ?

Gilbert était réapparu quelques nuits plus tard. Je commençais à être inquiet. Il avait bu deux bières avant de me raconter qu'il venait de descendre le boulevard Saint-Laurent en caleçon sur une vieille bicyclette. La grande combine avec sortie de secours à l'arrière s'il vous plaît. Il avait chanté toutes ses chansons subversives. Les gens souriaient, certains applaudissaient, mais pas un policier ne s'était pointé. Et il avait regardé autour de nous pour s'assurer que personne ne pouvait l'entendre. J'avais soulevé le couvercle du bain pour lui prouver qu'il n'y avait que nous deux dans l'appartement.

– La police sait que je suis une bombe à retardement. Si elle m'arrête, ce sera la guerre civile au Québec.

Je ne contredisais jamais Gilbert. Je l'aimais.

Le retour

Et je suis rentré dans mes terres de La Doré avec le disque de Gilbert et de Pauline pour devenir écrivain à temps plein. J'ai déniché une grande maison dans un bout de rang. Je pouvais y écouter *Suzanne* en y mettant toute la puissance, faire trembler les vitres et fuir les hirondelles qui hésitaient à s'approcher dorénavant. Après une absence de quelques jours, j'étais revenu dans mon refuge... et tous mes disques et le petit pick-up avaient disparu. Quelqu'un, un admirateur de *Suzanne* peut-être, ou de Pauline Julien. Gilbert avait applaudi quand je lui avais raconté le vol. J'avais peut-être été téméraire aussi en ne mettant pas de serrure sur la porte. N'importe qui entraînait dans ma maison.

Étrangement, c'étaient les seules choses que le voleur avait emportées. Mon manuscrit, sur la table, l'avait laissé indifférent. Un amateur de musique, un fanatique de Cohen, je ne saurai jamais. Je pense souvent à ce disque. Il m'arrive de me réveiller en sursaut et d'entendre Gilbert chanter en ouvrant les bras comme s'il dansait avec Pauline. Il avait appris la musique et les chants à l'église du village. Il y avait un soupçon de grégorien dans son phrasé et ses mélodies que je connaissais par cœur. Il m'a chanté plusieurs fois tout son répertoire pendant ces nuits où j'avais l'impression de n'être qu'une oreille. Je ferme les yeux et j'entends encore sa voix éraillée. « Quand on fait de la peine, à son meilleur ami... »

J'adore cette chanson et *Suzanne*. ♦

création

cahier

Turcotte
Rioux
Ocelot

Un récit

Un poème inédit

Une lecture illustrée



Ponte dei Miracoli

Élise Turcotte

Le temps d'un voyage ne s'encapsule pas dans un récit protecteur. À peine on collectionne des images, des objets qui seront utilisés plus tard pour basculer dans la pensée, le langage, la fiction. Des têtes de squelettes en verre de Murano, un masque de chat caché sous les draps, la pluie qui arrive sans avertissement, les gondoliers forçant contre les vagues à l'entrée du Grand Canal, les églises fermées quand enfin on y arrive, les images du film *Don't Look Now* * avec des flashes rouges sur les canaux la nuit. Je suis encore à Venise.

Je me suis alors mise à chercher la Chiesa dei Miracoli, comme si dans la visite de cette église résidait tout d'un coup l'élément crucial, la clé de voûte de mon voyage.

C'est par le son que je suis entrée dans la ville. Au premier matin, j'ai été réveillée par un miracle : aucun bruit, juste le son des barques qui clapotent dans le rio du Campiello de Terco à côté. Je n'étais pas censée être ici, et j'avais passé la nuit à me demander à quelle impulsion j'avais obéi. J'appréhendais quelque chose, d'être immunisée contre la beauté, de perdre l'équilibre sur l'eau, de ne pas être capable de racheter un séjour que j'avais fait il y a longtemps et qui s'apparentait plus à un enfer qu'à une idylle. C'était mal me connaître. Je me suis levée. J'ai emprunté la Via Garibaldi et j'ai commencé à dériver, vaporetto de papier à travers le lacis des canaux.

Bientôt, la pluie est venue, en torrents. De l'eau, de l'eau partout. Plus tard, une marée m'a bloqué le passage jusqu'au Palazzo Fortuny. *Acqua alta*, m'a dit la vendeuse d'une petite boutique de souvenirs. J'ai acheté ses bottes en plastique roses, je les ai enfilées, et j'ai pénétré dans ce cabinet de curiosités géant où un tableau de Basquiat, beau à pleurer, jetant ses couleurs sur des menhirs néolithiques, m'a accueillie puis entraînée dans le noir scintillant. Rêves et magie, archives de l'esprit humain et de la forme animale ; voilà ce qui me trouve toujours en voyage. Et cette fois, mes yeux me le disaient, ce serait plus que jamais.

Quand je suis sortie du palais, la marée s'était retirée. Mais la pluie, non. La pluie, une cape noire. Cela n'allait pas m'empêcher de marcher dans ce labyrinthe à histoires, cette ville ornée de lions et de personnages de pierre, cette ville rose, et rouge, et or, qui en contient au moins une autre, ténébreuse, en camaïeu de sépias et de gris. C'est pour voir l'ombre des choses que je me suis engagée

sous chaque *sotoportego* croisé au fil de mes déambulations. À la sortie du plus étroit d'entre eux, dans Castello, où j'habite, je me suis souvenue de ma peur.

J'avais seize ans, un bateau noir glissait plus que lentement dans le brouillard sur le canal. Julie Christie s'y tenait, droite, tout en noir. C'est la mort qui avançait ainsi, la mort me fixait, comme souvent au cinéma, et cela m'a plongée dans un tel effroi que pendant des nuits ensuite j'ai perdu le sommeil. J'ai toujours su qu'il y avait un monde inondé sous la beauté. Venise en est bien l'exemple le plus frappant. Sous elle, une forêt de pilotis se déploie parmi les fantômes. Mais ce soir-là, ces images ont empli l'espace jusque-là innomé de mon angoisse.

Je me suis souvenue et j'ai soudain compris pourquoi une tristesse pauvre m'accompagnait quand je regardais maintenant tous ces gens défiler sur l'eau. Vers où allaient-ils ? Les gondoles sont des cercueils et c'était bien mon propre fantôme qui errait ici.

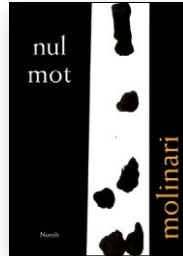
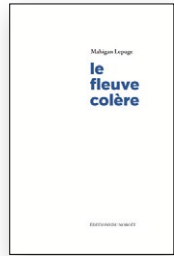
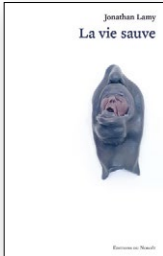
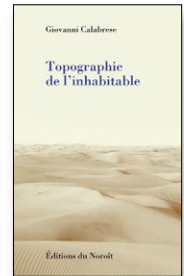
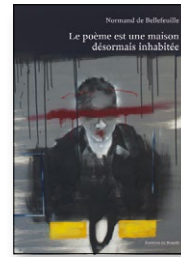
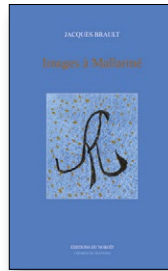
Je me suis alors mise à chercher la Chiesa dei Miracoli, comme si dans la visite de cette église résidait tout d'un coup l'élément crucial, la clé de voûte de mon voyage. Je ne l'ai pas trouvée. Pourtant elle était là, tout près. Ainsi va Venise ; un morceau de la carte nous échappe et le désir gonfle. J'ai fini par la repérer, mais chaque fois que j'y suis arrivée, la porte était close. La veille de mon départ, j'ai retraversé le petit pont du miracle en me disant que c'était un signe : la mort attendrait, et ici je reviendrais.

Chez moi, j'ai revu le film qui m'avait plongée dans un tel désarroi. Bien sûr, j'en ai redécouvert chaque scène avec un supplément d'évocation, d'autant plus que l'action se passe en grande partie dans le quartier du Castello. L'eau est le contrepoint hanté qui en soutient toute la composition, cela me frappe davantage aujourd'hui. Mais nous sommes à Venise après tout, et la silhouette de la petite fille noyée se reflète aux détours des canaux. J'avais oublié que cette enfant était morte noyée. Cela revêt une certaine importance, rétrospectivement, car les figures d'Ophélie et les sirènes sont si présentes dans le monde que j'écris. Je me demande cependant comment il se peut que j'aie eu si peur. L'occulte, je sais bien. Mais tout de même. Et puis j'ai reconnu le Ponte dei Miracoli. J'ai fait un retour en arrière, subjuguée. C'était bien le pont, c'était l'église impénétrable. Une figure contenant l'image du film en entier. Un totem. Et quarante-quatre ans plus tard, avant même d'avoir revu le film, j'en avais fait un motif de ce récit à cause d'une soudaine obsession. Est-ce qu'une image-seconde s'était imprégnée à ce point dans ma mémoire ? Je l'ignore. Et c'est bien ainsi. Car tout se passe dans ce corridor étroit où je fuis moi-même la mort, dans une salle de cinéma à seize ans, ou sur un pont de Venise, observant le temps dans le miroir de l'eau. ♦

* *Don't Look Now*, film de Nicolas Roeg adapté d'une nouvelle de Daphné Du Maurier, avec Julie Christie et Donald Sutherland, 1973.

Animal hybride, **Élise Turcotte** aime se déplacer entre les genres. Elle écrit et publie des livres depuis plus de 35 ans.

Alain Lefort est photographe et portraitiste. Il collabore régulièrement à LQ. [alainlefort.com]



Paul BÉLANGER – *Le plus qu'incertain*,
COLL. CHEMINS DE TRAVERSE

Yannick BERNIER – *Du chant et de l'if*,
COLL. INITIALE

Geneviève BOUDREAU – *Comme on tue son chien*

Jacques BRAULT – *Images à Mallarmé*,
COLL. CHEMINS DE TRAVERSE

Normand DE BELLEFEUILLE – *Le poème est une
maison désormais inhabitée*

Giovanni CALABRESE – *Topographie de l'inhabitable*

NOUVEAUTÉS 2017



www.lenoroit.com

Ian FERRIER – *Quel est ce lieu*,
TRADUIT PAR MARIE FRANKLAND – COLL. LATITUDE

Jonathan LAMY – *La vie sauve*,
PRIX ÉMILE NELLIGAN

Mahigan LEPAGE – *Le fleuve colère*

MOLINARI – *Nul mot*

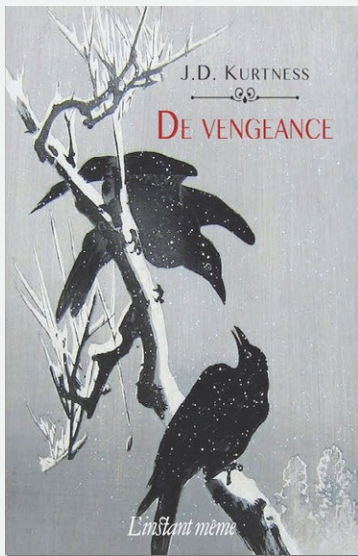
Fernand OUELLETTE – *Où tu n'es plus, je ne suis
nulle part*

Marc SÉGUIN – *au milieu du monde*

SODEC Québec
Éditions du Noroît
Diffusion D'ARLES

DE VENGEANCE

Un premier roman de
J.D. KURTNESS



132 pages ; 19,95 \$

On remarquera tout de suite que ce tout premier roman est écrit au « je », ce qui donne dès le départ un caractère intime au récit. Le lecteur sera frappé par cette écriture souvent lumineuse tout autant que par la vision du monde mise en relief... Il est rare qu'un premier roman soit aussi réussi.

(Michel Bélaïr,
Le Devoir)

L'instant même
www.instantmeme.com

Guy Laflèche

**le premier,
premier,
linguiste et
grammairien de**



**Pinnu,
l'i-n-n-u,
le montagnais**

**Paul Lejeune (1591-1664), missionnaire
de Nouvelle-France,**

de Nouvelle-France, (1632-1649)

Singulier

Singulier.info

Ceci est mon cœur

François Rioux



Ceci est mon cœur

François Rioux

On dit donner son cœur
mais qu'est-ce qu'on donne
qu'est-ce que ça contient qu'est-ce qu'on fait avec
ceci est un cœur ceci est divers
cœur soupière
cœur d'herbes
cœur de granny smith
soleil rouge bien attaché aux planètes rocheuses ou gazeuses
opéra italien
muscle brun
ceci est mon cœur votre cœur
je dis pain d'épice douteux vous dites une brique souple
si on parle assez longtemps nos sangs peut-être se mélangeront
soupière sans couvercle
trompette de Mahler ou solo de sax
cœur de cuivre chips au ketchup cœur cerise
des cerises à foison dans l'arbre ma mère dit c'est une peste elle parle de la quantité
cœur sucré ou en crise cœur cerisier aussi
cœur de ma mère table chargée branlante
on dit aussi tu as volé mon cœur
je n'aime pas l'expression je pense au frère André à son cœur dans un bocal
les voleurs ont demandé une rançon ça n'a pas marché c'est passé aux nouvelles
organe à tout le monde
cœur de béquilles et de mercis
ton cœur a la grosseur de ton poing
serre et desserre le poing deux trois fois
mon poing gros comme la tête du chat
j'ouvre la main c'est encore un cœur
c'est aussi un bouquet
vaillant cœur de celle qui me parle
un matin de juin un soir de septembre
deux cœurs qui pompent fort proche proche
c'est physique on aime le rythme
cœur beat du disco
disco's dead Bee Gees are dead je suis vivant
avec ma petite sœur le canot accosté pour qu'on lunche
des canettes fraîches le soleil chauffe on écoute les Stones
je ramasse un galet je dis c'est le cœur de la rivière
cœur de Sophie presque tranquille dans ses Chic-Chocs
cœur d'eau minérale
sous-marin russe ou barque haïtienne
cœur d'Iphigénie cœur de femme battue
cœur partagé comme l'Afrique
nous vivons alors que d'autres meurent qui pourraient vivre

au lendemain d'une tuerie ça n'a pas de fin Barack
Obama prononce un discours et citant Ézéchiël
il parle d'un nouveau cœur à se donner
du cœur de pierre à ôter pour y mettre un cœur de chair
il ne craint pas de froisser ceux qui en brossant un canon
prient pour les cœurs d'enfants violés par les balles

les cœurs sont des tableaux abstraits
que j'essaie de comprendre

qu'est-ce que c'est encore
cœur radiophonique cœur polonais
cœur vulve
cœur de papier apprendre l'origami
Sacré-Cœur de plastique fendillé au fond d'un terrain vague cerné de fourmis noires
cœur vineux au fond d'une cave
psaume en latin cœur de sel

et à nouveau celle qui me parle celle qui irise les heures
d'un enfant handicapé trois fois par semaine
qui irise aussi les heures de mon petit cœur froid
comme dit une chanson je ne m'endure plus mais voici
qu'elle colore mon cœur farci de chansons je chante mal
mais je chante

on dit aussi en avoir le cœur net
vous dites ça et je vois reluire du beau bois franc
alors que nos cœurs sont des forêts denses humides insatiables

mon cœur de baloney n'a pas perdu son odeur
on l'accueille quand même ça m'étonne oui
(Je sais je parle beaucoup de nourriture mais on mange tout le temps
par la bouche les yeux les oreilles la main le sexe)

soupière poussière
ceci est mon cœur ancien
il faudrait un nouveau rythme
nouveau cœur transplanté ou
petit cœur neuf sous ton cœur mon amie ou
nouveau cœur que je fabrique au tour
on pourra avec l'ancien jouer au curling
cœur frigidaire cœur pixel
cœur soluble dans le cosmos (facile)
cœur soluble dans une chambre (possible)

on dit donner son cœur
ou bien on dit patience mon cœur
comme Ulysse ou toutes les grand-mères
ou bien on dit où vas-tu mon cœur
ton cœur répond vieille soupière
pleine et chaude soupière je suis là
brasse mon cœur secoue la poussière
goûte à tout assaisonne mon cœur.◆



ARTS VISUELS CIEL VARIABLE ESPACE ESSE ETC MEDIA INTER LE SABORD TICARTOC VIE DES ARTS ZONE OCCUPÉE CINÉMA 24 IMAGES
 CINÉ-BULLES CINÉMAS SÉQUENCES CRÉATION LITTÉRAIRE CONTRE-JOUR ENTREVOUS ESTUAIRE EXIT LES ÉCRITS MÖBIUS
 XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE CULTURE ET SOCIÉTÉ À BÂBORD! L'ACTION NATIONALE LIBERTÉ L'INCONVÉNIENT NOUVEAU PROJET
 NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES RELATIONS HISTOIRE ET PATRIMOINE CAP-AUX-DIAMANTS CONTINUITÉ
 HISTOIRE QUÉBEC MAGAZINE GASPÉSIE LITTÉRATURE LES CAHIERS DE LECTURE LETTRES QUÉBÉCOISES LURELU NUIT BLANCHE SPIRALE
 THÉÂTRE ET MUSIQUE CIRCUIT JEU REVUE DE THÉÂTRE LES CAHIERS DE LA SQRM THÉORIES ET ANALYSES ANNALES D'HISTOIRE DE
 L'ART CANADIEN ÉTUDES LITTÉRAIRES INTERMÉDIALITÉS TANGENCE VOIX ET IMAGES

LA CULTURE EN REVUES

LES REVUES
 CULTURELLES QUÉBÉCOISES
SODEP.QC.CA

sodep
 Société de développement
 des périodiques
 culturels québécois

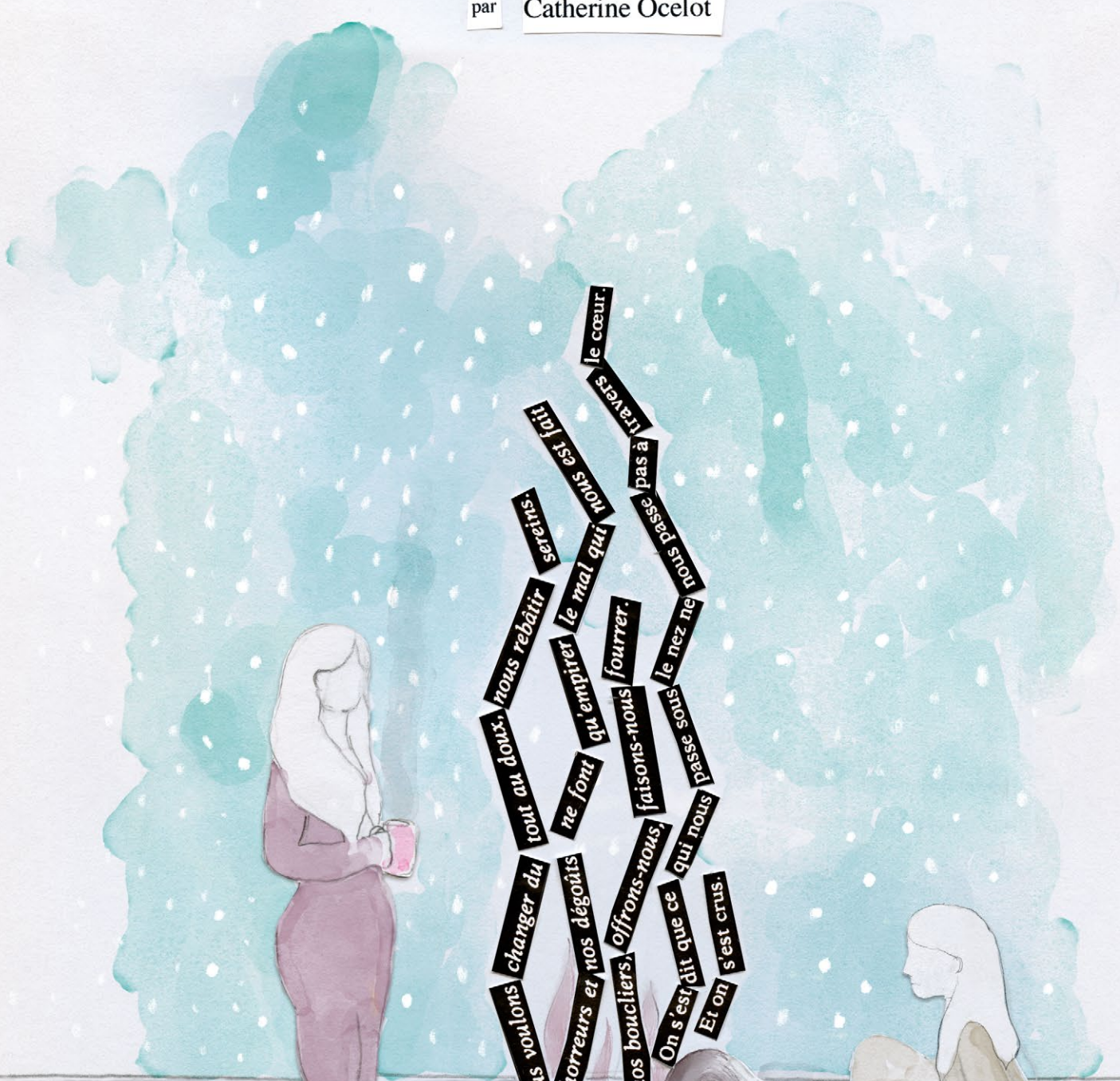
L'hiver de force

une lecture illustrée

du roman de

Réjean Ducharme

par Catherine Ocelot



le cœur.
travers pas à
nous passe
le nez ne
d'essence nous
qui nous
Et on s'est crus.
On s'est dit que ce
nos boucliers.
brûlons
Nos horreurs et nos dégoûts
changer du
tout au doux.
nous rebâtir
sans.
le mal qui
nous est fait
fourrer.
faisons-nous
le nez ne



Qu'est-ce que c'est
qui a fini par
complètement
regarder faire
c'est le début
de notre vie enregistrée, il
va falloir fêter ça.

que nous faisons
morpionner
notre affaire?
puis je vais
avec ma belle
écriture.

On va se
tout noter
avec ma belle
écriture.

* J'ai
Toutes sortes
d'affaires
qui valaient pas de la marde...
J'ai eu comme
puis j'étais
Il y a vraiment
pas de quoi halluciner...
C'est bien correct... »
J'ai scrappé ma
Mustang
Allez-vous
prendre bien soin de moi...?

tout perdu, comme on dit...
pas de la marde...
un gros accident
comme pas assurée...
halluciner...
bien correct... »
scrappé ma
Mustang
soin de moi...?

Ce n'est pas
qu'on n'a pas, c'est
fonctionnent pas :
qu'on a c'est juste
les apparences. L'érotique c'est comme
la politique pour nous :
capables :
on n'a pas les
nos cœurs
avec des battements
de grandes ailes

le désir de caresser
notre Catherine
nos mains ne
les mains
pour sauver
c'est comme
on n'est pas
c'est au-dessus de nos moyens ;
facultés qu'il faut.
lui est ce danger
de grandes ailes

— Oui Catherine bien soin de toi... oui Catherine...



Je ne veux pas que nous restions
bons amis et que
nous revoyions une fois par six
mois.

Je veux reprendre
mon cœur
comme je vous l'ai
donné

J'ai parlé à Roger
pour qu'il vous trouve
du travail
dans la publicité.

si ça ne vous
gêne pas,
métaphysiquement
parlant

Je vous quitte,
mes trésors,
c'est épouvantable
car je vous quitte tout à fait

je
ne veux pas vous
en couper un
morceau et partir avec le
reste,

tout amour se fond
dans tout l'amour.

Adieu.

j'ai marché
trop loin
dans
un autre
chemin.

Je ne peux pas rester avec vous
ça reviendrait à
se quitter soi-même et ça
ne se peut pas,
croyez-moi.

On ne peut
pas arracher son
cœur et le
planter ailleurs

on ne peut pas
tout lâcher, tout effacer
comme
au tableau noir

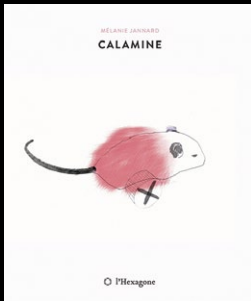
Puis c'est tout.
l'hiver va commencer,
une dernière fois, une fois pour toutes,

l'hiver de force

Catherine Opelt
2017

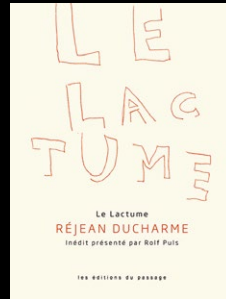
Critiques pour emporter

Sébastien Dulude, Ralph Elawani, Jérémy Laniel et Annabelle Moreau



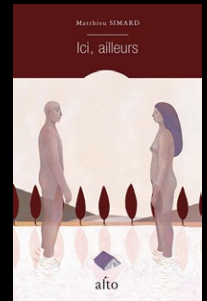
Un beau recueil de poèmes de fille triste, qui console même les garçons. (S.D.)

Mélanie Jannard
Calamine
L'Hexagone, 2017



Un matin vous vous levez et vous pensez fortement que l'herbe est plus verte chez le voisin. Et vous avez tort. (J.L.)

Matthieu Simard
Ici, ailleurs
Alto, 2017



Pas mal certain que même André Pratte ne rit pas aussi fort lorsqu'il parle du PQ. (R.E.)

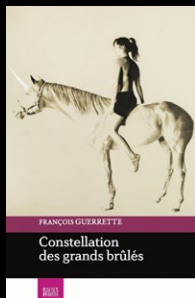
Christian Saint-Germain
Naître colonisé en Amérique
Liber, 2017

Ines péré et Ina Tendu.
Comme une carte postale d'un père absent dont on se sait désormais orphelin. (A.M.)

Réjean Ducharme
Le lactume
Du passage, 2017

La très grande science d'André Roy, celle d'écrire sur l'autre, de l'autre, pour l'autre. (S.D.)

André Roy
La très grande science des adieux du poète russe Ossip Mandelstam
Les herbes rouges, 2017

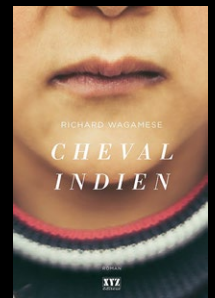


Un des très rares à oser le « nous ». Et nous le croyons, parce que Guerrette rêve plus fort que tous. (S.D.)

François Guerrette
Constellation des grands brûlés
Poètes de brousse, 2017

Avantage numérique. (A.M.)

Richard Wagamese
Le cheval indien
Les éditions XYZ, 2017



Chaudement recommandé par Amédée Croteau, membre de l'Académie canadienne-française. (R.E.)

Marie-Claude Loiselle
La communauté indomptable d'André Forcier
Les herbes rouges, 2017

Ici, aucune eau trouble. Simplement la brillante maîtrise littéraire d'une des voix les plus fortes de sa génération. (J.L.)

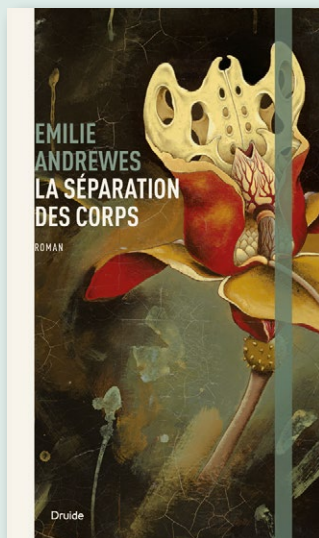
Maxime Raymond Bock
Les nuyades secondaires
Le cheval d'août, 2017

Ne faites pas honte à votre siècle, lisez Daria Colonna. (J.L.)

Daria Colonna
Ne faites pas honte à votre siècle
Poètes de brousse, 2017

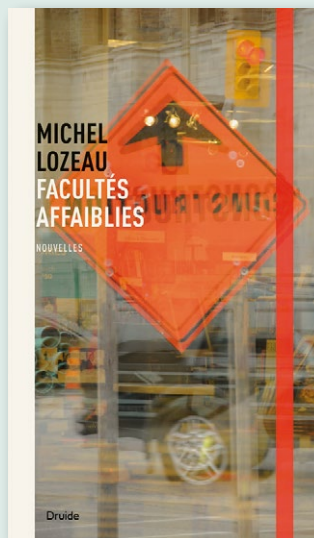
ÉCARTS

NOUVEAUTÉS



« C'est aussi bouleversant que drôle. Très fort. »

— Amélie Nothomb



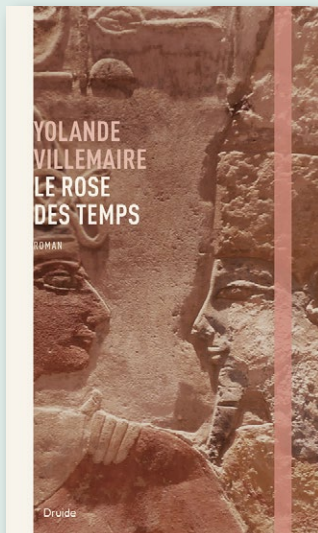
« beaucoup de poésie et de sensibilité »

— Florence Meney,
le Cochaux show



« rythme et intelligence »

— Mona Lechasseur,
L'Appel



« un véritable coup de cœur »

— Martine Lévesque,
Les mille et une pages de LM



« La tendresse [...], allée à un sens mordant de l'ironie, raconte avec finesse des existences tourmentées. »

— Michèle Bernard,
Nuit Blanche



« Un récit qui se livre avec grâce et puissance. »

— Antoine Houlou-Garcia,
La Recrue du mois



« Le plaisir d'écrire de l'auteure est évident et communicatif. [...] Un roman pétillant et sans prétention. ★ ★ ★ »

— Caroline Jarry,
Le Devoir

